This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

RUSSIE

ET LIBERTÉ

MÊME LIBRAIRIE

ENVOI FRANCO AU REÇU DU PRIX (TIMBRES OU MANDATS)

BIBLIOTHÈQUE ANTISÉMITIQUE

EDOUARD DRUMONT

La Fin d'un Monde, 65e mille 3 50

EUGÈNE BONTOUX

L'Union générale, son programme, sa vie, sa mort, 7e édition 3.50

KALIXT DE WOLSKI

La Russie Juive, *monita secreta* des Juifs, 3e édition . . 3.50

AUGUSTE ROHLING

Le Juif selon le Talmud, avec une préface d'Edouard Drumont, 2e édition 3.50

KIMON

La Politique israélite, étude psychologique, 2e édition. 3.50

L'Art de vaincre les Juifs 3.50

HENRI DESPORTES

Le Mystère du Sang chez les Juifs de tous les temps, avec une préface d'Edouard Drumont, 2e édition . . 3.50

GEORGES MEYNIÉ

L'Algérie Juive, 3e édition 3.50

Les Juifs en Algérie, 3e édition. 3.50

AUGUSTE CHIRAC

La Haute Banque et les Révolutions, 3e édition. . . 3.50

L'Agiotage sous la 3e République, 5e édition, 2 vol . 7 »

HONORÉ PONTOIS

Ancien Président du Tribunal de Tunis
Président honoraire de la Cour d'Appel de Nimes.

Les Odeurs de Tunis, 4e édition 3.50

ALBERT SAVINE

Mes Procès. 3.50

VLADIMIR SOLOVIER

La Russie et l'Eglise universelle, 2e édition 3.50

THÉODORE CAHU (THÉO-CRITT)

L'Europe en Armes en 1889, dédié au général Boulanger, 2e édition 3.50

RUSSIE
et Liberté

PAR

UN GENTILHOMME RUSSE

C'est l'Ours du Nord qui mangera le Capital, le Socialisme et l'Unité germanique — trois bâtards de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité.

PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE

ALBERT SAVINE, ÉDITEUR

12, RUE DES PYRAMIDES, 12

1889

Tous droits réservés.

JC 571
R8

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE PARTIE

PRÉFACE XI

INTRODUCTION

Episode au Reichstag de Berlin. — Le lion russe et l'âne allemand. — Rira bien qui rira le dernier. — Mon but. — Les idées occidentales sont l'opposé de la vérité. — La Russie et les Russes. — Les Allemands et M. de Bismarck. — Idées allemandes adoptées par la France. — La religion, la science expérimentale et l'organisation politique. — Le capital représenté par les Juifs, le socialisme et l'unité germanique. — Le Kulturkampf. — Impuissance des Etats constitutionnels et républicains. — Puissance et avantage du régime autocratique. — Pouvoir politique et pouvoir exercé par le Capital. — Erreur des socialistes. — Point de guerre. — Monarchie patriarcale. — Solution sociale. 1

CHAPITRE PREMIER

LA LIBERTÉ ET L'ÉGALITÉ DEVANT LA LOGIQUE ET DEVANT L'HISTOIRE

Etat morbide du cerveau. — La logique n'est pas un critérium de certitude. — La religion et la science préhistorique. — La haute science chez les anciens. — La science grecque. — L'organisation politique chez les Romains et la déesse Liberté. — Le christianisme. — Luther. — Le moyen âge et la Révolution française. — Falsification et mensonge de J.-J. Rousseau. — Confusion des idées. — Bonne nouvelle scientifique. — La liberté et les sciences positives. — Démence générale 53

CHAPITRE II

ESPRIT DE LA MÉCANIQUE

Philosophie des sciences positives. — Auguste Comte. — Loi élémentaire du mouvement. — Obéissance et inégalité. — Loi universelle de la gravitation. — Copernic et Newton. — L'ancienne et la nouvelle cosmogonie. — Attraction. — Système central. — Force centripète, force centrifuge et résultante. — Critérium de certitude. — L'esprit obéit aux mêmes lois que la matière. — Loi du juste milieu. — Extrêmes. — Haute signification de la science. — L'Univers est fondé sur la contrainte et sur l'inégalité 97

CHAPITRE III

ANALOGIES ASTRONOMIQUES

Pouvoir autocratique des Soleils. — Obéissance des planètes. — Contrainte et inégalité. — Révolution et oppression planétaires. — La royauté planétaire et sociale. — M. H. Faye (de l'Institut) et sir Henry Sunmer Maine. — Système féodal. 117

CHAPITRE IV

INDICATIONS DE LA PHYSIOLOGIE

Le mouvement et la vie. — Symétrie de notre corps. — L'organisme humain est un microcosme. — Autocratie des globes centraux dans les cellules et du cerveau dans l'organisme. — Partie psychique, gouvernante et partie automatique, gouvernée. — Différence substantielle. — Hypertrophie et atrophie du cerveau. — Parlementarisme et république. — M. Herbert Spencer au sujet de l'Amérique. — Point de liberté ni d'égalité en physiologie, en physique et en chimie. — La poésie et la science. 130

CHAPITRE V

COTÉ POSITIF DE LA PSYCHOLOGIE

Hypothèse des spiritualistes. — Négation des matérialistes. — Essai de conciliation. — Rôle

de la religion. — Facultés morales. — Hiérarchie et obéissance. — Pouvoir autocratique de la Conscience. — L'âme obéit à la loi universelle de la gravitation. — Les religions anciennes et la religion chrétienne. — Le dogme de la sainte Trinité est une vérité scientifique. 149

CHAPITRE VI

GRANDES LIGNES DE LA BIOLOGIE

Cause de l'attraction. — Génie de Newton. — Fausseté de la théorie atomique. — La vérité sur la substance universelle. — L'esprit domine la matière. — Unité du plan universel. — Dieu se manifestant en toutes choses. — Erreur des matérialistes. — Génie de Darwin et erreur des conclusions philosophiques basées sur sa théorie. 191

CHAPITRE VII

INÉGALITÉS ANTHROPOLOGIQUES

La liberté et l'égalité incompatibles avec le rang de l'homme. — Inégalité des âges. — Inégalité intellectuelle. — Inégalité sexuelle. — Origine des sexes. — Place de la femme dans la société. — Loi de Moïse sur la famille. — Toujours la loi universelle de l'attraction. — La fraternité. — L'amour est dans l'inégalité. — Avis aux lectrices 199

CHAPITRE VIII

CARACTÈRES ETHNIQUES

La race aryenne et ses trois branches principales. — Classification des races. — La branche germanique est la moins intelligente entre toutes. — Traits caractéristiques des Allemands. — Les Juifs. — Les Polonais. — La Russie et les Russes. — La déesse Liberté visitant la Russie. — Les Anglais et les Américains. — Les Français conquis par les Juifs. — Le Juif dans son histoire et dans son passé. — Grandeur de Moïse. — Le Juif dans le présent et dans le Talmud. — Remèdes contre les Juifs. — Le Juif est tentateur 251

CONCLUSION

L'inégalité est la plus grande loi de la nature. — Equilibre européen. — Le renversement de l'unité germanique est une question de vie ou de mort pour l'Europe. — Le brigandage. — Les Allemands et les Slaves. — Rôle de la Russie. — Les Polonais. — Influence funeste des idées occidentales en Russie. — Absurdité de la devise arborée par la République française. — Imminence d'un cataclysme social. — La Russie au bord du précipice. — Gouverneur allemand. — La civilisation occidentale est une pourriture. — Supériorité morale de l'homme russe. — Supériorité morale des tzars et de l'aristocratie russe. — Emancipa-

tion de la Russie. — Ordures morales. — Programme préliminaire. — Dix ans de paix. — Les employés de la Couronne en Russie. Mensonges de Hartman. — Les socialistes en Russie. — M. de Bismarck et M. de Bleichrœder et Cie. — Le socialisme d'Etat et le brigandage d'Etat. 309

PRÉFACE

Je suis un ami sincère de la France et non point un de ces amis de parade et de convention comme elle en compte trop.

On s'en apercevra à la lecture.

J'aurais peut-être le droit de donner des avertissements.

La France va parler et sa parole, quelle qu'elle soit, aura en Europe un immense retentissement. Va-t-elle prononcer une nouvelle formule de consécration à la Révolution? va-t-elle enfin répudier les principes qui effraient ses plus ardents admirateurs? va-t-elle se dégager des erreurs qui alourdissent son génie?

Jamais il ne fut plus nécessaire de connaître exactement sa pensée.

Les nations jalouses guettent, les nations sympathiques espèrent, le monde entier attend.

Mais oubliant qu'avant de s'engager à jouer un rôle dans le grand drame européen, chaque acteur a le droit de poser des conditions à son partner, ne me souvenant même plus que je ne dis rien en mon nom personnel, mais que j'exprime les sentiments unanimes de la grande nation slave, j'aime mieux me rappeler que la France, pour laquelle j'écris, aussi bien que pour la Russie, fut le pays de ma jeunesse studieuse, que ses traits se sont gravés dans ma mémoire en caractères ineffaçables et qu'elle est, pour mon cœur, une seconde patrie.

C'est pourquoi, fils respectueux mais

ferme et frère dévoué tout à la fois, je me borne à donner des avis et des conseils.

Si je les publie à l'heure opportune, ce n'est point qu'ils soient uniquement dictés par les circonstances.

Depuis longtemps, le philosophe et l'homme politique méditent sur la situation anormale de la France, depuis longtemps les hommes d'État et les écrivains loyaux cherchent à concilier l'amitié instinctive qui les attire invinciblement vers elle et la raison qui les invite à s'en détourner et à en détourner les peuples.

Bien jeune, au temps du second empire, j'habitais Paris et je me surprenais déjà à réfléchir sur cette antithèse perpétuelle qui combattait les inclinations de mon cœur par les arguments de ma conscience.

Les impressions du premier âge et de l'adolescence sont durables et les événements écoulés depuis bientôt vingt ans, n'ont pas été de nature à les effacer ni même à les affaiblir.

Il y a quelques mois, le bruit de certaines combinaisons diplomatiques, plus ou moins fondées, plus ou moins rationnelles, courant le monde, je résolus d'élever la voix et de revêtir d'un corps les pensées qui ne cessaient de m'assiéger au sujet des questions redoutables soulevées depuis cent ans et qui semblent, aujourd'hui, mûres pour la solution.

J'écrivis ce livre.

Mais avant de le publier, je tenais à lui faire subir une contre-épreuve.

N'étais-je pas moi-même victime de certaines illusions pessimistes? Mes impressions premières n'étaient-elles point le

résultat d'idées préconçues et mal coordonnées? Depuis dix ans environ je n'avais pas quitté ma chère Russie et l'occident de l'Europe n'avait-il pas modifié ses mœurs, ses habitudes, ses principes eux-mêmes?

Alors je me mis à voyager, à parcourir de nouveau l'Allemagne et la France, en observateur attentif, cherchant partout les indices d'un changement qui pourrait infliger un démenti à mes prémisses et à mes conclusions.

Eh bien! je me hâte de le dire : ni à Berlin, ni à Francfort, ni à Paris où j'ai beaucoup regardé et beaucoup étudié, où je me suis entretenu avec des hommes appartenant à toutes les classes et à toutes les opinions, je n'ai rien vu, rien appris, rien entendu qui me détermine à renoncer à ma manière de voir.

Et je publie mon livre tel qu'il a été écrit à Moscou et à Saint-Pétersbourg.

J'ai compris seulement que l'odieuse comédie, commencée en 1864 par la spoliation du Danemarck, en est au cinquième acte et que le rideau va tomber.

A Berlin je n'ai vu que des préparatifs de guerre. Partout des soldats, des fusils, des canons et partout la même opinion cyniquement exprimée : « Il faut achever la France et il faut faire la guerre à la Russie ; — c'est une nécessité historique.

J'ai rencontré une façon de diplomate prussien, de l'école de M. de Bismarck, qui eut l'impudence de m'expliquer la politique de son gouvernement avec toute la sincérité de son patron.

— Saigner à blanc la France, saigner à blanc la Russie, voilà ce qui nous reste à faire !

Et comme je me permettais d'observer qu'à mon avis, M. de Bismarck avait commis une faute irréparable en ajournant ces guerres et en laissant la France et la Russie s'affermir, se fortifier et se rapprocher, le singulier diplomate répartit :

— Nous n'avons pas fait ces guerres jusqu'à présent parce que l'empereur Guillaume Ier était vieux et l'empereur Frédéric III ramolli. Mais ce qui est différé n'est pas perdu; nous ferons ces guerres prochainement et nous serons victorieux comme toujours. L'affermissement de la Russie et de la France ne nous inspire aucune inquiétude; notre affermissement à nous est en raison directe du leur. Les perfectionnements militaires de la France et ses armements ne sont que sur le papier. Seraient-ils réels que

le régime dissolvant de la République en contre-balancerait, et au delà, tous les avantages.

— Ne savez-vous pas, continua ce profond diplomate, que le plus merveilleux effort du génie de M. de Bismarck a consisté à maintenir en France le système républicain? Cela coûte très cher, mais nous ne regardons pas à la dépense quand il faut faire la guerre et c'est une guerre, celle qui impose à un voisin un régime affaiblissant. Et puis n'est-il pas vrai qu'au moment psychologique le Tzar reculera devant l'énormité de prêter la main à l'anarchie qui ne manquerait pas de se propager sur toute l'Europe, si, par hasard, la France allait être victorieuse?

Cette conversation avait lieu en wagon. Parvenu à sa destination, mon diplomate

prit congé de moi en me jetant ces mots en forme de conclusion :

— Je vous souhaite de dépenser beaucoup d'argent à l'exposition de Paris. Cet argent nous reviendra et c'est là peut-être une raison nouvelle d'ajourner encore notre guerre. Tous ces bons étrangers vont bien laisser quelques milliards en France. Qu'en dites-vous ?

Je n'avais rien à dire, mais je me confirmai dans cette pensée que mon livre arrivrait à son heure.

Les idées saines et scientifiquement déduites que j'y émets trouveront-elles un écho dans l'âme des Français ? Leur méditation parviendra-t-elle à dégriser ceux d'entre eux que le régime républicain n'a pas entièrement débauchés ou énervés ?

Nul plus que moi ne le désire, nul moins que moi n'ose l'espérer.

La maladie dont souffre l'Occident est trop invétérée et c'est pour cet état morbide que le poète a écrit son distique désespéré :

. . . . . .sero medicina paratur
Cum mala per longas invaluère moras.

Mais si les idées que je sème ne germent pas ou ne portent pas partout leur moisson, je sais bien que la jeunesse slave ne se dérobera point à la réflexion et se demandera si ceux qui ont cherché trop longtemps à s'insinuer dans sa confiance n'avaient pas l'intention de la prendre pour dupe et pour complice. Et comme de la réflexion à la déduction, de la déduction à la conclusion logique et de la conclusion à l'action il n'y a qu'un pas chez le slave intelligent, je ne désespère pas de le voir se ressaisir lui-même,

abjurer les erreurs qui ont été fatales à un trop grand nombre et piétiner sur les illusions qui ont été suivies des réalités décevantes.

Du reste, un grand mouvement s'est manifesté depuis le nouveau règne en faveur des idées saines et des maximes justes, et ce mouvement prend une telle force que le gouvernement, heureux de s'associer à la légitime impatience de la nation, n'hésite plus à proclamer la nécessité de revenir franchement aux véritables traditions russes qui sont les bonnes et qui ont fait notre grandeur.

Des contre-réformes sont déjà accomplies. J'en parle dans ma conclusion et l'auteur de ce livre a l'orgueil de penser qu'il a contribué, peut-être, à leur adoption.

Les mesures nouvelles qui remettent

la Justice sur ses pieds et délivrent les provinces du joug de quelques intrigants, sont la reproduction presque textuelle des projets qu'il eut l'honneur de présenter à Sa Majesté et à la suite desquels il eut le bonheur de recevoir, par écrit, les plus hauts et les plus précieux encouragements.

Ces témoignages flatteurs de satisfaction, je les possède encore, et c'est pour en mériter de nouveaux que je soumets à la plus haute autorité que je reconnaisse sur terre un plan plus étendu de rénovation.

Un avenir prochain dira si j'ai trop présumé de mon dévouement à mon Souverain et à mon pays.

Cet avenir dira également si la France, en me prêtant une oreille attentive, ne ferait pas acte de sagesse.

Certes mon cœur a battu en revoyant cette France si chère et ce Paris de ma jeunesse.

Mais sans me laisser entraîner aux impressions purement sentimentales, j'ai désiré tout revoir, tout réapprendre et tout contrôler.

J'ai retrouvé une nation toujours aussi grande, toujours aussi laborieuse, toujours aussi intelligente et toujours aussi économe. J'ai constaté qu'elle restait, toujours et quand même, la nation la plus *conservatrice* dans sa vie privée, dans ses coutumes et dans ses mœurs.

Le spectacle de l'Exposition m'a frappé d'étonnement encore plus que d'admiration.

Je me suis dit que pour étaler une telle profusion de richesses et une telle puissance d'industrie, dix-huit ans après

avoir été vaincue, volée, spoliée, la nation française était bien certainement la première nation du monde.

Cependant, en comparant les progrès accomplis bien réellement et ceux qui l'auraient été sous un gouverment sage, régulier et légitime, je me suis pris à déplorer l'aveuglement d'un peuple qui, doué de toutes les qualités et même de toutes les vertus qui font les grandes nations, s'obstine à gâcher tant de nobles facultés et à enrayer un mouvement qui pourrait être si grandiose.

Et je n'ai pas voulu sourire en présence de ces foules enthousiastes acclamant Nassr-Eddin ou Dinah-Salifou, en songeant que c'est la faute du peuple français si les vrais rois et les vrais princes refusent de venir saluer sa gloire et consacrer sa grandeur un peu factice.

S'imagine-t-on, par hasard, que sous un roi, n'importe lequel, la tour Eiffel ne serait pas montée jusqu'aux nuages et que la galerie des machines serait moins imposante?

Et j'ai redouté que tout ce bruit, tout cet appareil, toutes ces fêtes ne fussent le prélude de quelque révolution comme la France en a donné au monde le spectacle étourdissant et trop souvent renouvelé.

Primauté oblige, et si la France ne montre pas au monde qu'elle est la première à regretter les folies qui ont eu sur l'Europe de si funestes contre-coups, le monde entier l'abandonnera et les malheurs qui vont fondre sur elle seront d'autant plus cuisants que le souvenir des jours passés en avivera la douleur.

Mais j'espère qu'elle est au bout de ses tristes expériences.

Une Haute Cour est sur le point de se réunir et sa compétence ne sera récusée par personne.

Qui jugera-t-elle?

Evidemment, elle convoquera à sa barre tous ceux qui ont cherché à déshonorer un général coupable d'avoir pris au sérieux ses fonctions de ministre de la guerre et de s'être cru appelé à la mission de sauver son pays.

Mais ce ne doit être que le petit jugement, le jugement préparatoire.

Qu'on remarque d'ailleurs que je ne prends point parti. Je ne suis pas français; Je ne suis donc ni boulangiste, ni antiboulangiste et si je me réjouis franchement à la pensée que le condamné d'hier pourrait bien demain renverser tous les

rôles, c'est uniquement au point de vue de l'art.

Le grand jugement, celui dont l'Europe attend avec impatience le dispositif, c'est celui de tous les régimes qui, depuis cent ans se sont inspirés de la révolution et, corrupteurs du grand peuple de France, ont atteint l'organisme humain universel dans sa source vitale. Il faut que tous, sans exception, comparaissent à la barre de la Haute Cour.

Et quand ce jugement sera rendu, quand la Révolution aura été condamnée, peu importe à l'Europe qui sera désigné pour recueillir une succession ouverte !

Peu importe même la forme du gouvernement. Le mot de République est fâcheux, il est vrai, par lui-même, et la République porte en elle les germes de sa propre dissolution.

Mais que le gouvernement nouveau soit établi solidement sur des bases équitables et l'Europe pardonnera beaucoup à la France parce qu'on est toujours indulgent envers un enfant gâté.

Est-il possible cependant de fonder en France une monarchie sérieuse, avec un roi légitime et véritable, qui règne enfin par la grâce de Dieu et non plus par la grâce du peuple ?

Les prétendants sont nombreux. Je n'ai pas le droit de me prononcer sur eux et l'aurais-je, je n'en userais pas.

On raconte que mille ans avant J.-C. les Chinois se trouvèrent pareillement harcelés par une demi-douzaine d'aspirants à la couronne. Ils les tirèrent au sort et l'heureux gagnant fonda une monarchie qui dura mille ans.

Après la mort de Cambyse et la ruine

de toute la famille royale, les grands seigneurs perses s'en rapportèrent au hennissement de leur cheval pour donner un successeur au grand Cyrus. Darius l'emporta et sa dynastie éleva le grand empire au comble de la puissance.

Qui empêche tous les prétendants français de se réunir en *Conclave* et d'élire le chef de la Maison de France, en choisissant le plus digne, à l'imitation des nobles chevaliers qui acclamèrent Philippe-Auguste à la veille de Bouvines ?

Les évincés de cette élection définitive seraient inscrits dans l'ordre de succession, à la suite comme les officiers dont l'emploi n'est pas encore vacant.

Cette Maison de France ne serait pas exclusive. Elle comprendrait tous les personnages éminents qui représentent une fraction de l'opinion, Carnot, Bou-

langer et même Rothschild qui est le roi du Capital, mais Rothschild baptisé au préalable et auquel on appliquerait, dans toute sa rigueur, la loi de dévolution.

On n'accusera pas sans doute cette combinaison de heurter les principes sacro-saints de la démocratie. Je propose, en effet, de fouiller jusqu'aux couches les plus profondes de la société pour en extraire les fondements d'une nouvelle Maison de France.

Et si cette combinaison paraît fantastique et irréalisable, pourquoi les Français ne s'adresseraient-ils pas à quelque maison souveraine actuellement régnante?

Beaucoup de nations, et des plus nobles et des plus puissantes, sont gouvernées par des princes d'origine étrangère et s'en trouvent bien.

Je ne puis prévoir comment mes pro-

positions seront accueillies par les Français. Mais quoi que fasse la France pour s'assurer enfin un régime stable et non révolutionnaire, elle peut être sûre qu'elle sera désagréable à M. de Bismarck et agréable à la Russie.

Paris, septembre 1889.

INTRODUCTION

Episode du Reichstag de Berlin. — Le lion russe et l'âne allemand. — Rira bien qui rira le dernier. — Mon but. — Les idées occidentales sont l'opposé de la vérité. — La Russie et les Russes. — Les Allemands et M. de Bismarck. — Idées allemandes adoptées par la France. — La Religion, la Science expérimentale et l'Organisation politique. — Le Capital représenté par les Juifs, le Socialisme et l'Unité germanique. — Le Kulturkampf. — Impuissance des Etats constitutionnels et républicains. — Puissance et avantage du régime autocratique. — Pouvoir politique et pouvoir exercé par le Capital. — Erreur des socialistes. — Point de guerre. — Monarchie patriarcale. — Solution sociale.

Il y a de cela plusieurs années ; parcourant au hasard les feuilles allemandes, mes yeux se fixèrent sur un article qui débutait ainsi :

« Il vient de se produire au Reichstag de

« Berlin un petit incident fort comique. On
« y parlait de la Russie et, bien entendu,
« on en parlait comme d'une contrée sau-
« vage, une *res nullius* que la grande race
« germaine est appelée à occuper et à civi-
« liser tôt ou tard. Mais voilà qu'un député
« se lève et dit, entre autres choses, qu'à
« son avis la Russie a sa propre mission
« civilisatrice. A ces mots radicalement in-
« compatibles de Russie — mission — civili-
« sation — la Chambre tout entière partit
« d'un seul éclat de rire, et l'hilarité devint
« tellement bruyante que..... »

J'en avais lu assez ; sans colère, je fis à ce journal impudent le sort qui lui convenait; puis je me pris à réfléchir qu'après tout, le lion russe faisant le mort, il était naturel que l'âne allemand s'aventurât à lui lancer ses coups de sabots. Cependant je songeai aussi que cette mort apparente n'était qu'un engourdissement profond et à l'idée des

mines effarées de nos grossiers insulteurs le jour où le lion, secouant sa torpeur, pousserait le rugissement du réveil, je partis, à mon tour, d'un franc éclat de rire.

Bientôt après retentit le coup de canon de Kouschka. — A la bonne heure, me dis-je, le lion russe vient d'éternuer; il est donc plein de vie, Dieu merci !

Mais l'incident du Reichstag de Berlin n'en demeura pas moins l'objet de mes constantes méditations. Ce fut la goutte d'eau qui remplit ma coupe. Je me décidai, dès lors, à réaliser un projet longtemps caressé et dont j'expose le plan dans ces deux volumes que je livre à l'appréciation du public, en priant le lecteur de me prêter sa bienveillante mais scrupuleuse attention. J'ai l'intention, en effet, de ruiner beaucoup de préjugés et de redresser sur beaucoup de points les idées et les principes généralement reçus, en un mot, de rétablir grand nombre de vérités

élémentaires, mais méconnues de nos jours, soit en politique, soit en sociologie ; puis, le mensonge démasqué, de montrer aux peuples et aux gouvernements ce qu'il leur reste à faire.

Au premier abord, cette tâche pourra paraître bien ambitieuse; en réalité, elle est d'un accomplissement facile. En effet, s'il est vrai de dire, comme je l'ai lu en quelque endroit, que le code révolutionnaire a pour point de départ le Talmud, c'est-à-dire le contre-pied même de l'Évangile, on peut affirmer, avec une égale certitude, que les idées dont vit l'Europe occidentale sont toutes fondées sur le système cosmogonique de Ptolémée, lequel est, dans le monde physique, l'opposé même de la vérité. Ce sont ces idées systématiquement erronées qu'il s'agit de rectifier; c'est la vérité même qu'il ne faut plus laisser la tête en bas, comme elle est aujourd'hui ; j'es-

saierai donc de faire en sociologie ce que Copernic a fait en astronomie, et à mon tour prouver que le soleil ne tourne pas autour de la terre, mais que c'est tout juste le contraire.

Cette tâche d'ailleurs sera simplifiée par les travaux de nos *slavophiles*. Depuis longtemps, ils ont pressenti les grandes lois que je désire faire prévaloir, quoiqu'ils en aient défini vaguement et imparfaitement le mécanisme ; je n'ai plus qu'à les préciser et à les formuler d'après la méthode scientifique et positive.

Ainsi donc, tout d'abord et contrairement à l'opinion de nos bons voisins des bords de la Sprée, je déclare et j'affirme qu'actuellement, sur tout le continent de l'Europe, la Russie est la seule et unique grande puissance investie d'une mission et sûre d'un avenir, parce que seule cette grande nation est douée du prestige de la jeunesse et de la force d'une moralité vigoureuse, parce que

seul ce grand Etat est mû par un Pouvoir réel.

A l'exception de l'Angleterre, tous les autres pays de l'Europe ne sont plus que des expressions ethnographiques, plus ou moins restreintes, qui ont terminé ou qui terminent leur carrière, tous absolument incapables d'étendre leur empire ou leur influence sans la volonté et la permission de la Russie.

L'Allemagne prussienne est redevable de son élévation, principalement à la Russie, mais le jour où celle-ci a compris que cette élévation constituait un danger pour elle, le rôle de l'Allemagne a fini. L'Allemagne a beau s'armer jusqu'aux dents et ameuter qui elle veut contre nous, c'en est fait de sa primauté; elle ne bougera plus d'un seul pas et plus un cheveu ne tombera de la tête de n'importe quelle nation qui aura su mériter l'estime et l'amitié de la Russie.

Certes la médiocrité est souvent une

grande force pour faire réussir une nation aussi bien qu'un individu. Guidée par l'égoïsme implacable et froid, elle procède avec ordre, prudence et régularité, tandis que le génie, faculté essentiellement créatrice et altruiste, agissant à l'emporte-pièce, par bonds et saccades, doit avoir nécessairement des hauts et des bas ; mais, dans tous les cas, la médiocrité ne peut primer que si le génie s'endort ou se recueille, momentanément découragé par l'insuccès.

La race germaine, cette médiocrité incarnée, a pu se constituer une histoire, grâce à ses rois qui furent, presque tous, au dernier siècle, des hommes de mérite, quelques-uns même, comme Frédéric II, dépassant la moyenne habituelle du talent ; l'égoïsme calculé de M. de Bismarck, poussé, je le veux bien, jusqu'au génie, a pu la faire grandir, de nos jours, de façon anormale. Mais les talents de ses rois seraient demeu-

rés inféconds, le génie lui-même de M. de Bismarck aurait été condamné à la stérilité, sans la complicité, volontaire ou involontaire, raisonnée ou déraisonnable des voisins, car l'Allemagne, placée au centre de l'Europe, entre l'enclume et le marteau, ne peut s'étendre, ne peut venir à bout de ses desseins qu'au moment même où soit l'enclume, soit le marteau cessent de lui opposer leur armature impénétrable pour se transformer provisoirement en carton.

Le phénomène s'est produit, il y aura bientôt vingt ans. En le rappelant ici, nous allons éveiller sans doute des souvenirs bien douloureux pour la France, pénibles également pour la Russie, d'autant plus humiliants que cette circonstance a fait gonfler sans mesure ce pot de terre cerclé de fer qui porte le nom du grand chancelier.

Mais, je n'hésite pas à le dire : des deux nations c'est la France qui doit rougir le

plus ; elle était notre aînée par l'expérience et toute la faute retombe sur elle si, à l'heure psychologique, l'enclume russe n'a opposé à l'ambition prussienne qu'une résistance de carton.

Pourquoi cette France nous a-t-elle fait des guerres insensées ? Pourquoi, rabaissant, comme à plaisir, son génie séculaire, renversant toutes les règles de la logique, forgeant et propageant des principes sociaux contraires aux lois naturelles, nous a-t-elle déconcertés et refroidis? Pourquoi la France a-t-elle fait toutes ces choses qui nous ont conduit à travailler pour le roi de Prusse ?

L'intervention dans la vie nationale russe des idées occidentales qui sont au fond, comme je l'établirai plus tard, des idées allemandes, étourdiment adoptées par la France, est une véritable calamité pour la Russie. Ces idées dénaturent notre législation, affaiblissent notre organisme social et

engendrent une secte démagogique qui s'efforce d'ébranler notre dernier rempart, je veux parler de notre puissante organisation politique. La nature saine du russe repousse instinctivement ces idées ; mais troublés par la fausse science occidentale enseignée, à défaut d'autre, dans nos écoles et dans nos universités, ceux de mes concitoyens qui ont reçu de l'instruction flottent nécessairement entre leur bon sens indiquant que la neige est blanche et l'autorité de cette science occidentale affirmant que la neige est noire. Ils finissent par ne plus savoir où est la vérité et chacun d'eux devient une nullité morale, dépourvu de conviction, dénué de principes, conservateur aujourd'hui et nihiliste demain, fort souvent, hélas ! conservateur et nihiliste tout à la fois.

Comment la France, si renommée jadis pour la finesse de son intelligence, ne comprend-elle pas encore, quand demain son-

nera peut-être l'heure critique où sa vie dépendra de la décision prise par la Russie, qu'on se trouve à Saint-Pétersbourg évidemment placé vis-à-vis des deux pointes de ce dilemme : aider la France au risque d'être débordé ensuite par l'anarchie dont elle est le principal foyer, ou bien aider la Prusse sous peine de gonfler davantage un voisin incommode, sans aucun doute, mais en tout cas moins radical et plus élégant que Louise Michel et Cie ?

Mais, objecteront certains Français, qu'y a-t-il de commun entre l'anarchie et notre république, et quelle différence y a-t-il, au fond, entre une telle république et une monarchie constitutionnelle ?

Je réponds : entre une monarchie constitutionnelle, une république et l'anarchie, il n'existe qu'une légère différence de forme et d'âge ; la monarchie constitutionnelle est une station sur la route de la république et

la république est le pont qui mène inévitablement et directement à l'anarchie.

Le principe de la souveraineté du peuple, évidemment basé sur l'idée que le soleil doit tourner autour de la terre, est à peine masqué dans une monarchie constitutionnelle, il est nettement posé en république. C'est un principe faux, diamétralement contraire à toutes les lois de la logique et de la nature, inventé pour tromper le peuple et pour l'assujettir au régime de l'intrigue, à l'effroyable domination du capital, aux fantaisies lugubres du phalanstère, de la commune ou de toute autre galère sociale quelconque.

Les idées de liberté et d'égalité sont aussi des idées mensongères, dont l'application conduit à des résultats diamétralement opposés à ceux qu'on en espère. La plus grande loi de la nature universelle, la loi sur laquelle sont édifiés et le monde physique et

le monde moral, c'est la loi de l'*inégalité; la liberté*, telle qu'on la définit en sociologie moderne, *n'existe nulle part dans la nature.*

On a beau être animé des sentiments les plus généreux et les plus larges, on a beau se creuser la tête et posséder un cerveau aussi pesant que ceux de Comte, de Spencer ou de Bismarck, on n'arrivera jamais à construire un système social tant soit peu stable et équitable, basé sur ces idées et sur ces principes.

Aussi vrai qu'un ingénieur est inhabile à fabriquer une locomobile dont toutes les parties seraient égales entre elles, indépendantes les unes des autres et insoumises à une force motrice étrangère, de même le sociologue le plus éminent est incapable d'organiser une machine sociale sur les idées de liberté, d'égalité et de fraternité.

C'est pourquoi j'ai dit plus haut que les différentes nations de l'Europe déjà consti-

tuées ou destinées fatalement à se constituer sur ces principes faux, ne sont plus que des expressions ethnographiques, des espèces de kaléidoscopes sociaux dans lesquels les changements incessants des configurations symétriques sont l'effet du mirage, dont les atomes sans cohésion entre eux, sont d'une mobilité excessive, mais absolument dénués de toute puissance offensive et même défensive.

Il en résulte que toutes ces nations occidentales, attachées sur la roue comme Ixion, tournent autour d'un cercle vicieux, mû par des maniaques ou des intrigants qui les amusent par le spectacle toujours renouvelé de combinaisons mécaniques toujours nouvelles, naïvement acceptées par ces nations comme la preuve du progrès.

Le seul et unique système social sérieux et stable, garantissant efficacement la vie et la propriété des individus, le seul permettant aux hommes de jouir d'une liberté,

relative il est vrai, mais réelle, infiniment plus étendue que celle que leur offrira jamais la république la plus libérale *c'est la Monarchie patriarcale*. Cette monarchie prévaudra en Russie; elle y sera définitivement organisée d'après les principes que le génie de la grande race slave contient en germe, mais qui, en attendant leur éclosion, sont dénaturés et contaminés par le remous de toutes ces idées absurdes bouillonnant dans l'Occident de l'Europe, avant-coureur d'un cataclysme social inévitable.

Le régime patriarcal, basé sur l'autocratie, existe dès maintenant en Russie, mais seulement de fait et grâce aux qualités particulières de son souverain actuel. Pour être érigé en système indépendant de la valeur personnelle des héritiers futurs d'Alexandre III, il est nécessaire que la Russie se détache moralement de l'Occident, où une sorte d'ahurissement s'est emparée des esprits au

point de ne plus laisser personne capable de comprendre qu'une société politique ne subsiste qu'à la condition d'être organisée en Etat, qu'un Etat ne subsiste pas sans Pouvoir et, qu'à son tour, le Pouvoir s'évanouit dès qu'il est émietté, c'est-à-dire dès qu'il n'est plus autocratique.

Il est bien clair cependant que la société européenne ne peut se passer d'une organisation militaire, sans quoi les peuples barbares de l'Asie ne manqueraient pas de fondre sur elle et de l'assujettir; il est non moins clair qu'une organisation militaire, encore plus que toute autre, exige impérieusement l'unité de commandement.

Toutes les données scientifiques se réunissent pour confirmer, jusqu'à l'évidence, une vérité aussi simple. Jetons, en effet, nos regards sur n'importe quel coin de la nature. Interrogeons soit l'organisme primitif de l'infusoire, soit l'organisme humain,

soit enfin l'organisme des mondes, les uns et les autres envisagés au point de vue physique ou au point de vue moral, de tous côtés nous obtenons une réponse identique : tout ce qui est organisé, c'est-à-dire *tout ce qui se meut ou vit, repose nécessairement sur un système central, sur une autocratie, et, nulle part, nulle trace ni de constitutionnalisme, ni de parlementarisme, ni de liberté, ni d'égalité.*

Les trois grands facteurs qui font vivre et marcher les sociétés humaines, les trois moteurs, pourrions-nous dire, sont : la religion, les institutions politiques et la connaissance approfondie des lois de la nature. Aucune société ne peut prospérer que si ces trois facteurs coexistent, chacun à son rang, bien entendu, se donnent la main et se prêtent un mutuel concours. D'autre part, toute société au sein de laquelle l'un de ces facteurs fait défaut ou retient pour lui seul

la domination au détriment des deux autres, se précipite inévitablement vers sa ruine.

L'antique société grecque, par exemple, fut dissoute, parce que, entichée de la science de ses philosophes et de l'éloquence de ses rhéteurs, elle dédaigna la religion et crut pouvoir se passer d'une organisation politique solide. Rome périt parce que, appuyée sur une organisation politique très forte, elle tint en mépris la science grecque et n'adopta qu'une religion de parade, sans racines dans la conscience de ses citoyens. Le moyen âge, à son tour, se laissa déborder par la Révolution, parce que la religion se mêla de trop près aux affaires temporelles des différents Etats et prétendit même s'ériger en dominatrice absolue, parce qu'elle eut peur du progrès et, au lieu de guider les chercheurs dans la voie des découvertes, ne craignit pas quelquefois de mettre obstacle aux tra-

vaux désintéressés des savants. De même, la société actuelle de l'Europe occidentale tombe à son déclin, parce qu'elle s'est jetée dans l'autre extrême, qu'elle a foulé aux pieds la religion, enfin qu'elle a relâché son organisation politique en introduisant le parlementarisme, cet élément destructeur du Pouvoir.

Ces témoignages acquis, il devient bien évident que, toujours à l'exception de l'Angleterre, la Russie est la seule et unique puissance civilisée sûre d'un avenir; seule elle possède une forte organisation politique, avec un Pouvoir un et indivisible, associé et uni à la Religion par des liens indissolubles, n'entravant jamais les progrès de la science expérimentale.

Aujourd'hui, la situation de l'Europe occidentale peut se résumer ainsi : Religion discréditée, Pouvoir affaibli, mœurs relâchées, famille anihilée.

Voici la conséquence immédiate de ces ruines : l'homme dégagé de la crainte de Dieu, des espérances et des terreurs de la vie future, estimant trop lourde la tâche d'assurer l'avenir de ses enfants, répudie audacieusement tout frein moral et refuse de songer au lendemain. Chacun, uniquement préoccupé de se procurer des jouissances immédiates, réédite pour son compte la parole férocement égoïste : Après moi, le déluge !

Toutefois, certaines lois naturelles sont inéluctables ; il faut un maître, c'est-à-dire un Pouvoir organisé, ne fût-ce que pour garantir la possession de l'argent, devenue l'unique préoccupation de l'existence ; c'est alors qu'à la place de la Monarchie décapitée et de la Religion foulée aux pieds, semblable à un polype pédiculé, a surgi des bas-fonds un nouveau pouvoir, anonyme comme une banck-note, sale comme la monnaie de billon, qui s'appelle le *Capital* et

dont les juifs sont les rois et les souverains pontifes.

Au lieu de rester soumis aux Rois, aux nobles et aux prêtres, qui, à tout prendre, étaient des personnages visibles et tangibles et qui, très généralement, avaient mérité leur élévation par la pratique de vertus altruistes très caractérisées, les peuples de l'Europe occidentale acceptent d'être assujettis à ce pouvoir clandestin au moyen duquel se commettent impunément des infamies innombrables et des violences inouïes. Où saisir le coupable? les représentants de ce Pouvoir appartiennent presque toujours à la lie de la société. Ce sont les hauts gradés du capital et pour parvenir à ce degré d'élévation, ils ont dû nécessairement donner des gages d'un égoïsme sans entrailles et étouffer toutes les voix de leurs consciences.

Caché sous terre, adroitement dégagé

de toute responsabilité personnelle, sans aucune attache morale qui le retienne au peuple devenu pour lui la matière exploitable, le Capital a littéralement condamné ce peuple aux travaux forcés et excessifs à perpétuité. Il lui laisse à peine de quoi vivre, le contraint, sous peine de mourir de faim, à bâtir des villes où il s'adjuge les palais et lui abandonne les taudis, à user ses forces et sa santé dans les usines, à creuser des mines, à percer des isthmes, etc. Son intérêt personnel le guide seul dans ses entreprises et le moyen le plus sûr de provoquer sa sincère hilarité serait de lui demander s'il prend quelque souci de l'intérêt public.

L'antagonisme de jour en jour plus accentué entre les riches et les pauvres, le dépeuplement général des campagnes et la surabondance grouillante de la population des villes, le déplacement de la richesse

seigneuriale au profit de fainéants de la pire espèce, voilà ce qui est résulté jusqu'ici de plus clair de cette odieuse domination. D'une part, une recrudescence de travail et de misère inouïes depuis le commencement du monde; d'autre part, un luxe et une luxure aussi effrontés et plus cyniques que jamais cour royale corrompue, que jamais noblesse abâtardie n'ont osé en déployer ou en afficher.

Sous prétexte d'économiser quelques millions sur la liste civile des Rois, on a permis à des phalanges de Juifs de s'enrichir sans contrôle. Leurs fortunes privées se comptent maintenant par centaines de millions, par milliards ! Ces sommes fabuleuses sont devenues le butin de quelques individus dont on ne devine ni les intentions, ni les projets, ni le plan de campagne. Le pouvoir politique étant tombé aux mains d'hommes corruptibles, les budgets de tous les pays sont livrés à un pillage à peine dissimulé

sous les artifices d'une comptabilité tortueuse, et la société occidentale en est réduite à marcher, les yeux bandés, vers un but qu'elle ignore entièrement.

Pour combler la mesure, comme les guerres et les révolutions sont les sources les plus abondantes de l'enrichissement des Juifs, les vieilles nations européennes se trouvent à la merci d'un groupe anonyme, mais omnipotent, directement intéressé à faire pleuvoir sur elles toutes les calamités imaginables.

Cependant toute mine provoque fatalement une contremine. A côté de la puissance souterraine du capital a grandi la puissance également souterraine du socialisme, protêt aveugle et désespéré, en vertu duquel le prolétaire refuse de payer les exigences du spoliateur.

Il faut que la querelle se dénoue, c'est de toute évidence, et l'on peut dès aujourd'hui

prévoir que la victoire ne se prononcera pas en faveur du Capital. Tôt ou tard éclatera contre les Juifs et contre les judaïsants une explosion de haine populaire et l'on peut trop justement craindre que ses excès n'effacent jusqu'au souvenir des colères sanglantes qui s'abattirent, il y a cent ans, sur les nobles et sur les Rois.

Qu'espérer toutefois d'une victoire du socialisme? Libéré de la domination du Capital, — Dieu seul saura jamais à quel prix! — ce peuple malheureux n'aura pas même le droit de croire à sa délivrance. Echappé des griffes du vautour, il tombera sans transition entre les mains démentes d'un fou furieux, — le socialisme vainqueur, qui croira le moment venu de réaliser ses rêves, de niveler la société et de la tasser pêle-mêle dans une fosse commune pour l'asservir aux travaux forcés d'un bagne plus dur et plus désolant encore que les galères du Capital.

Mais comme le nombre *trois* semble gouverner toutes choses en ce monde, à côté du Capital et du socialisme, l'Europe a vu s'élever une troisième puissance, non moins funeste et non moins illégitime que les deux autres.

Profitant du relâchement général de l'organisation politique, fruit véreux du faux libéralisme, profitant aussi des perturbations publiques et de l'affaiblissement des caractères, conséquence directe en France et en Russie du malaise général, la médiocrité, incarnée dans la race germaine, s'était armée en cachette, timidement et prudemment. Soudain elle avait relevé la tête, puis après avoir écrasé successivement le Danemark, l'Autriche et la France, elle avait institué, au centre de l'Europe, sa formidable unité militaire, épée de Damoclès suspendue sur les nations obligées depuis, pour faire face à de terribles éventualités, de consumer tous

leurs revenus en des armements exagérés.

Même en supposant un but avouable et licite à cette puissance qui entretient partout de perpétuelles et mortelles inquiétudes et bannit des cœurs toute espérance de paix durable, son existence devrait être considérée comme une anomalie et une imposture. A plus forte raison doit-elle être regardée comme une véritable calamité, maintenant qu'il est avéré que l'Allemagne unifiée se propose uniquement le pillage et l'extermination des races supérieures par une race inférieure.

L'examen des procédés systématiquement barbares qui ont déshonoré les dernières victoires prussiennes, quelques réflexions sur la nature allemande jettent un jour éclatant sur cette appréciation.

L'Allemand, matérialiste grossier et plat, fut, de tout temps, incapable de voler à la mort pour la défense d'un principe, encore moins de dépenser sa peine pour le bon-

heur de l'humanité. Si M. de Bismarck, pour entraîner ses peuples à sa suite, les avait entretenus des « quarante siècles qui, du haut des pyramides, contemplaient jadis le brave guerrier français », s'il avait cherché à les enivrer du mot magique de « liberté » que ce même Français, en veine de miracles, était censé porter au bout de sa baïonnette; ou bien si, berceur d'idéal, il avait célébré d'avance la gloire de délivrer des chrétiens opprimés, sentiment d'honneur pur qui, dernièrement, fit battre à l'unisson tous les cœurs russes et détermina le Tzar à entreprendre cette guerre de Turquie avec un désintéressement qui surpasse celui des croisés; — si M. de Bismarck, dis-je, avait eu l'âme hantée de telles chimères, surtout s'il s'était avisé de les inscrire sur son programme, son soudard serait resté cloué sur place, indocile et railleur, ses femmes l'auraient accablé de leur dédain

et son Parlement ne lui aurait pas accordé une pfennig pour les frais d'une guerre pareille. Mais puisque le soldat prussien emboîte résolument le pas et se fait massacrer sur les champs de carnage, encouragé par le Reichstag, béni par sa veuve et par ses orphelins, il est indubitable que chaque paysan du Brandebourg sait que M. de Bismarck est un homme sérieux, que le *Kulturkampf* n'est que le *culte* des milliards français à l'ouest, la *culture* de la pomme de terre sur les champs russes à l'est.

Il est d'ailleurs de toute évidence que la tactique de M. de Bismarck consiste à jeter, sans trêve ni relâche, des brandons de discorde à travers les différentes nations, en vue de porter d'abord le coup de grâce à la France, de refouler ensuite la Russie vers les steppes de l'Asie, de fondre enfin sur l'Angleterre demeurée seule et de devenir le dictateur incontesté de l'Europe. C'est

la méthode stratégique de Napoléon appliquée aux choses de la politique.

Où donc rencontrer la puissante institution politique qui protégera les peuples de l'Europe occidentale contre les Juifs, contre le socialisme et contre l'unité allemande, ces trois fléaux engendrés et conçus par la déesse Liberté ?

Dans les royautés constitutionnelles ? dans les parlements ?

Mais pour assumer le rôle du protecteur d'autrui, il faut être capable de se protéger soi-même, il est essentiel d'être doué de force et de posséder une volonté propre, — c'est élémentaire. Or, le roi constitutionnel a déposé toute force et toute volonté entre les mains du Parlement qui lui-même est toujours ou influencé, ou dirigé, ou acheté par le capital. Le roi constitutionnel n'est plus qu'un simulacre couronné, toléré et nourri par le capital qui trouve son bénéfice

à exploiter le prestige dont jouit encore la personne royale, quand les peuples ne sont pas entièrement débauchés par les idées de « liberté et d'égalité ».

Considéré en lui-même, le roi constitutionnel est un zéro surmonté d'un diadème ; il abdique lentement et progressivement en faveur du capital qui lui fournit ses ministres, ses hauts fonctionnaires et même ses chefs d'armée, avec lequel il est tenu de fraterniser jusqu'à l'abaissement de toute dignité pour en obtenir le droit de vivre. On en a vu déjà bien des exemples : le jour où le capital pressent une trahison, c'est-à-dire le jour où il croit s'apercevoir que le roi prend au sérieux sa mission providentielle de tuteur et de conducteur des peuples, ses agents provocateurs ont bien vite suscité une révolution et le monarque audacieux a cessé de régner.

C'est un fait au-dessus de toute démons-

tration : tous les rois constitutionnels règnent par la grâce du capital, à l'exception toutefois de celui de Prusse qui règne aussi par la grâce de M. de Bismarck. Cet homme étrange a su, en effet, persuader au capital de lui faire sa part au pouvoir, en l'amadouant par la perspective des milliards à recueillir des brigandages futurs, il a su aussi imposer ses volontés au Parlement et c'est là tout le secret de sa force.

Quant aux soi-disant représentants du peuple, on me permettra de me montrer plus que sceptique au sujet de leurs aptitudes à défendre leurs concitoyens. Depuis trop longtemps on les voit à l'œuvre : ils décorent l'électeur du titre de *peuple-roi*, le flattent et le démoralisent afin d'escroquer ses suffrages, et, le but enfin atteint, se hâtent de livrer au capital leur influence éphémère et irresponsable. C'est à ces lâchetés constamment renouvelées, c'est à ces

trahisons calculées que se réduit la tâche des parlementaires. D'ailleurs toujours divisés en plusieurs partis, prêts les uns et les autres à vendre à l'ennemi la moitié du pays, pour conserver la faculté de brasser leurs intrigues dans l'autre moitié.

Et notons bien que les hommes, en général, ne sont pas devenus plus mauvais, c'est le régime parlementaire qui est détestable en ce sens qu'il facilite l'accès au Pouvoir des pires d'entre les hommes. La corruption et la débauche, accompagnements obligés de toute *campagne électorale*, prouvent jusqu'à l'évidence, que pour être élu, il faut, en premier lieu, être capitaliste ou subir le mortifiant appui des capitalistes ; il faut, en tout cas, blaguer, flagorner, parader, mentir, se travestir, en un mot, en pitre de foire. Il est clair que dans une bagarre de ce genre, l'homme honnête, modeste et digne a toutes les chances d'être vaincu.

Les ministères suivent nécessairement les conditions de ce déplorable système, ils changent à vue d'œil et le Pouvoir, qui puise dans la stabilité les principaux éléments de sa force, s'énerve ou s'efface. Semblables à des corbeaux affamés, les politiciens s'abattent sur lui pour y picorer à leur aise, mais à chaque instant, de nouvelles volées, criant aussi la faim, les en chassent et picorent à leur tour.

Nul ne contestera, je l'espère, la sincérité de ce tableau désolant mais véridique. Nul ne méconnaîtra non plus que, de tous les peuples de l'Europe, le peuple russe seul conserve son Défenseur, car le jour où il sera démontré à l'autocrate de toutes les Russies que le Capital est devenu intolérable, qu'il provoque les haines sociales et menace ses peuples d'une catastrophe, ce jour-là ce Pouvoir occulte aura vécu. Il disparaîtra d'un trait de plume et pas une

goutte de sang humain ne sera versée ; la réforme s'accomplira sans secousse comme en 1861, la libération des serfs.

Seul, le Tzar russe est un véritable roi ; c'est le seul homme d'Europe qui ne puisse être acheté par les Juifs et la nation russe est la seule qui ait deviné, compris et réfréné l'ambition de cette race avide, cruelle et dominatrice.

Voilà pourquoi les Juifs haïssent la Russie, pourquoi ils sapent et démolissent le principe autocratique ; pourquoi ils prêchent la « liberté ».

Je ne saurais trop insister sur le vice primordial de l'économie politique et de la sociologie modernes, vice qui paralyse toutes les bonnes volontés en Amérique autant qu'en Europe : je veux parler de la conception erronée ou vague de l'origine du Pouvoir politique. Cette erreur et ce vague aveuglent toutes les intelligences sur les

maux engendrés par le pouvoir exercé par le Capital.

La raison d'être du Pouvoir politique réside dans la nécessité absolue d'une force physique et morale qui garantisse la vie et la propriété des particuliers, qui maintienne partout le règne de l'ordre et de la justice. Il peut arriver que les détenteurs de ce Pouvoir politique abusent de leur position ou se fassent payer trop cher leurs services ; toujours est-il qu'ils rendent effectivement des services et qu'ils sont liés aux peuples par des liens légitimes, rationnels et avouables ; toujours est-il que les inconvénients résultant de leur Pouvoir ne peuvent entrer dans la balance avec les avantages.

Pierre le Grand, par exemple, en fondant sur des marécages la ville de Saint-Pétersbourg, a fait peut-être violence à son pays. Mais, en tout cas, il ne fut pas incité par l'espérance malhonnête de tirer personnel-

lement du revenu des maisons qui allaient surgir dans sa nouvelle métropole. Peut-être même l'idée de créer un deuxième centre à son empire était-elle fâcheuse en principe; mais l'amour du bien public et non l'intérêt privé guidait son entreprise.

De même, je le concède, la noblesse de tous les pays a quelquefois abusé de sa position privilégiée, mais des liens très forts l'attachaient aux peuples; le service militaire personnel et obligatoire, la défense du sol sacré de la patrie constituaient ses devoirs et sa raison d'être, sans parler des bons exemples et des bons conseils qu'elle était tenue de donner aux paysans. De même le clergé, malgré ses prétentions parfois exclusives, rendait à ses ouailles de véritables et inappréciables services; il les conseillait et les consolait, répondait, appuyé sur l'autorité puisée en haut, aux questions essentielles posées par la conscience,

résolvait les difficultés morales d'où dépend le repos intérieur de l'homme, sans la solution desquelles la paix du cœur s'évanouit.

Par un ordre admirable, tous ces représentants du Pouvoir politique, unis entre eux, étaient étroitement et indissolublement retenus à la terre nationale. Tous et chacun partageaient avec le peuple l'heur et le malheur qui sont les lots alternatifs de toute société humaine.

Qu'y a-t-il de commun entre ce Pouvoir, issu de la nature même des choses, et le pouvoir exercé par le capital? Celui-ci, d'essence cosmopolite, ne peut prendre aucun intérêt à la félicité des nations qu'il ruine en passant; sa raison d'être c'est l'entassement des richesses, son but l'exploitation du travailleur au profit d'une horde de fainéants, sa loi suprême la tyrannie sous toutes ses formes, plus ou moins déguisée selon le tempérament des peuples.

Si par hasard, les socialistes dont tous les programmes peuvent se résumer par ce seul mot : *Envie*, devenaient riches à leur tour et s'ils venaient proposer à Rothschild de fabriquer à leur compte un milliard de bombes avec l'appât du gain d'un milliard de francs, imagine-t-on que le prince des Juifs, pris de je ne sais quel scrupule de conscience, hésiterait un instant à faire exécuter la commande ? Non ; l'économie politique, fille du Talmud, lui enseigne que l'offre est réglée et légitimée par la demande. Cette hypothèse, point du tout absurde, très réalisable au fond, nous montre ce que les peuples sont en droit d'attendre des deux Pouvoirs pris séparément ou conjointement, qui se disputent, à l'heure actuelle, la souveraineté du monde occidental.

Assurément les services rendus à un pays peuvent être récompensés par l'argent ; la possession de l'or est même une des marques

auxquelles doivent se reconnaître ses bienfaiteurs et ses héros ou leurs héritiers légitimes. C'est pourquoi cette possession est licite quand elle est appliquée soit aux vaillants défenseurs du sol, soit aux artistes dont les productions ajoutent une nouvelle parure au génie national, soit aux hommes d'étude qui ont pénétré quelque secret de la nature, soit aux chercheurs qui ont découvert quelque mine ignorée ou inexploitée de la richesse publique, soit même aux hommes d'Etat et aux administrateurs qui ont rempli leur mandat avec honneur et intégrité. Elle devient un abus et une monstruosité quand elle est le fruit du trafic de la monnaie ou des valeurs conventionnelles, du jeu de bourse, de l'agiotage, de l'usure et de la rapine sous toutes ses formes, grâce auxquelles des fortunes colossales s'accumulent entre les mains de particuliers qui n'ont rendu, ni par eux-mêmes ni par leurs

ancêtres, aucun service à l'Etat, et les investissent d'un pouvoir aussi fort, parfois plus fort que le Pouvoir politique lui-même.

C'est presque une naïveté d'espérer que le progrès incessant de ce pouvoir illicite et immoral sera jamais arrêté par les représentants du capital, alors même qu'ils auraient conscience du mal qu'ils causent. On ne demande pas aux fripons de payer l'amende sans y être condamnés et contraints, de se dépouiller entièrement au profit de l'Etat et de se mettre résolument ensuite à quelque travail honnête et utile.

Aussi les socialistes sont-ils parfaitement fondés à prétendre qu'il n'y a point d'accommodement possible avec le capital et qu'il faut le détruire *per fas et nefas*. Mais les socialistes se trompent du tout au tout quand ils assurent que la solution réside dans la vengeance populaire procédant par jacquerie, barricades et massacre universel.

Ces horreurs ne peuvent se produire qu'en l'absence de tout Pouvoir politique ou bien dans les pays où ce Pouvoir castré fraternise avec le capital. Une monarchie autocratique et honnête, les rend heureusement aussi impossibles qu'inutiles, parce que, — je l'ai dit plus haut, — elle seule peut résoudre le problème sans faire tort à aucun propriétaire légitime et sans verser une goutte de sang.

Le capital, exploiteur du peuple, usurpateur et naturellement corrupteur du Pouvoir politique, est donc l'adversaire inné des nations, ainsi que de toute monarchie placée elle-même au-dessus de la corruption et résolue à ne point partager ses droits avec un Parlement, lequel soupire toujours après la corruption.

Il en résulte que tout roi, qui s'est laissé déborder sur ces points essentiels et a consenti une cession quelconque de son auto-

rité, a par le fait trahi son peuple en même temps qu'il s'est préparé, soit pour lui-même, soit pour ses héritiers, la misère plus ou moins dorée, l'exil ou l'échafaud.

Les socialistes sont vraiment bien mal inspirés et donnent une bien piètre idée de leur pénétration, quand ils cherchent à faire échec à la monarchie autocratique, qu'ils considèrent comme une entrave ou qu'ils qualifient d'anomalie. Les malheureux ! Ils ne s'aperçoivent donc pas qu'en dehors de sa légitimité, cette institution est la seule qui puisse défendre efficacement le peuple à l'intérieur comme à l'extérieur.

Pour résister à l'invasion étrangère, le Tzar a-t-il besoin, par exemple, de mendier à son Parlement les crédits nécessaires ou d'implorer sa permission pour contracter des alliances? Non; il n'a qu'un signe à faire; tout l'argent du pays est déposé à ses

pieds, toute la nation est debout et marche comme un seul homme à l'ennemi.

Le Tzar, seul aujourd'hui parmi tous les souverains d'Europe, si nous en exceptons le pape, règne par la grâce de Dieu et cette investiture divine, dont il s'honore, lui communique, en dehors de la force matérielle que cent millions de sujets enthousiastes et obéissants tiennent constamment à sa disposition, une puissance mystérieuse et irrésistible que ne soupçonnent même pas ceux qui, ayant renié Dieu, ont, pour leur châtiment, perdu la raison et jusqu'à la notion des vérités morales les plus élémentaires.

Quant au pape, dont la puissance spirituelle s'étend sur trois cents millions de sujets auxquels il impose l'obéissance à ses décisions sans armée, sans ville et sans territoire, son maintien au sein de la société occidentale est un hommage éclatant rendu au principe de l'autocratie, mais rien de

plus. En se proclamant et en se faisant proclamer infaillible, il a revendiqué lui-même et renforcé la nécessité de ce principe. Conçoit-on, en effet, le pape entouré au Vatican d'une chambre d'ecclésiastiques, déléguant une partie de ses pouvoirs même à un laïque, comme l'avait essayé Pie IX en prenant pour ministre Rossi ?

Cette institution aurait cessé d'exister et Léon XIII ne serait plus aujourd'hui qu'un obscur évêque de Rome, briguant l'honneur d'être honorablement reçu au Quirinal.

Mais si les peuples respectent encore la papauté à titre de symbole autocratique, son influence est nulle sur les royautés constitutionnelles et sur les parlements, tous livrés, plus ou moins à la tyrannie du capital et aux frénésies de la libre-pensée. La mission d'opposer aux flots révolutionnaires une barrière insurmontable et d'im-

poser silence aux tumultes socialistes est désormais dévolue au Tzar de Russie et au Tzar seul. Il saura la remplir.

Qu'une grande guerre européenne devienne, de nouveau, inévitable, le Tzar n'aura qu'à *prononcer à propos certaines paroles significatives*. Ce jour-là, toutes les *ligues de Paix* seront dissipées en un clin d'œil, et l'Allemagne redeviendra ce qu'elle fut, ce que Frédéric II lui souhaitait d'être toujours : une grande nation utile et laborieuse, mais divisée en petites principautés indépendantes les unes des autres, confédérées entre elles dans des vues de défense et non plus d'agression. J'insiste sur cette opinion de Frédéric; j'y vois la preuve qu'il avait au fond une âme vraiment royale, qu'il sentait et comprenait ce qui était de nature à nuire à son pays. M. de Bismarck a l'âme d'un parvenu ; l'entreprise où il s'est embarqué et où il a embarqué son roi

constitutionnel est inintelligente. Le premier inconvénient de l'unité allemande a été de désapprendre aux Allemands le respect de leurs rois et d'amoindrir ainsi la force du Pouvoir.

Délivrée du cauchemar du militarisme la société européenne comprendra le rôle et la mission de la Russie. L'unité de commendement lui réapparaîtra comme une nécessité et une vérité d'ordre absolu. Revenue à ses rois, elle se défendra sans peine contre le capital et pourra s'adonner avec tranquillité à la solution de la question sociale.

C'est afin de préparer ces événements, dans la limite de mes forces, que je publie ces deux livres, faibles échos des sentiments dont sont animés tous les Russes et des idées qu'ils professent ouvertement, — ceux du moins dont la nature n'a pas été pervertie par le faux libéralisme.

A mon avis, la Russie seule peut et doit

résoudre équitablement la question sociale. Les projets éclos dans les cerveaux de l'Europe occidentale sont généralement des projets d'empiriques. Leur point de départ est toujours erroné ; ils préconisent souvent la violence et l'extermination, aboutissant ainsi à l'absurde et au monstrueux.

Mon projet, basé sur la *Monarchie patriarcale* s'inspire logiquement de l'évolution de l'espèce humaine indiquée par l'histoire C'est un projet éminemment pacifique et conciliant, facile à réaliser. J'ose espérer qu'il obtiendra l'assentiment de tous les bons esprits.

Avec mon système, la part de sécurité, de liberté et de bonheur attribuée à chaque individu me paraît infiniment plus grande que tout ce que les sociétés anciennes ou modernes ont pu offrir, très supérieure, en tout cas, à celle que rêvent les optimistes ou que promettent les idéologues.

Dans cette première partie, je déblaye le terrain en rejetant les idées et les principes faux sur lesquels il est impossible de bâtir.

Mon second volume aura pour titre : *Organisation de la Monarchie patriarcale.* Il paraîtra un peu plus tard et sera consacré au développement d'une sociologie nouvelle ainsi qu'à l'exposé du projet.

Loin d'avoir la prétention de dire le dernier mot sur cette grande question sociale, je m'estimerai heureux si seulement mes livres mettent nos penseurs sur la voie d'une solution rationnelle et définitive, si leur lecture contribue à détourner notre honnête jeunesse slave des idées fausses de l'Occident, aussi bien que des théories barbares du socialisme.

Une conviction raisonnée et profonde, l'amour passionné du bien public, — je désire ardemment qu'on me rende cette

justice, — en ont dicté toutes les lignes. Je les dédie à ma grande famille slave qui m'a inculqué toutes les idées que je préconise; je les dédie aussi à cette belle France à laquelle je dois le peu d'instruction qu'on veut bien me reconnaître.

PREMIÈRE PARTIE

REDRESSEMENT DES IDÉES
ET DES PRINCIPES

RUSSIE ET LIBERTÉ

I

LA LIBERTÉ ET L'ÉGALITÉ

DEVANT LA LOGIQUE ET DEVANT L'HISTOIRE

> Avez-vous jamais réfléchi au sens de ces mots : L'homme naît libre ? Je vous les traduirai. Cela veut dire : L'homme naît animal et rien de plus.
>
> A. HERZEN (de l'autre rive).

Etat morbide du cerveau. — La logique n'est pas un critérium de certitude. — La Religion et la science préhistorique. — La haute science chez les anciens. — La science grecque. — L'organisation politique chez les Romains et la déesse Liberté. — Le Christianisme. — Luther. — Le moyen âge et la Révolution française. — Falsification et mensonge de J.-J. Rousseau. — Confusion des idées. — Bonne nouvelle scientifique. — La liberté et les sciences positives. — Démence générale.

En 1873, le docteur Krishaber publia une monographie intitulée : *Névropathie*

cérébro-cardiaque. C'était l'étude d'un état morbide du cerveau, causé par l'altération soudaine des centres sensoriels. Cette altération produit la *perversion des sensations* L'intelligence continue à fonctionner régulièrement en tant que mécanisme logique et ses conclusions sont logiquement déduites, mais les *prémisses* étant erronées, elle arrive nécessairement à des *résultats faux.* Au début, le malade fait d'énergiques efforts pour rectifier les croyances absurdes que lui suggèrent ses sensations perverties ; parfois il les déclare illusoires ; mais il finit par succomber ; tantôt il se croit transporté dans un autre monde, tantôt il croit qu'il est lui-même un autre, enfin il croit qu'il n'est plus.

Le docteur Krishaber ignora peut-être en publiant cette monographie, que l'état morbide qu'il y décrit est l'état normal de la grande majorité des cerveaux intelligents et

lettrés. Les impressions d'ordre supérieur les frappent à faux presque tous et les conclusions qu'ils en tirent sont logiquement fausses.

Incapable d'apprécier la valeur d'un principe philosophique autrement que par voie de démonstration, cette majorité ne soupçonne même pas que la logique est simplement un instrument d'optique grossissant le principe démontré, mais inapte à modifier sa puissance intrinsèque, servant aussi bien à développer un principe faux qu'un principe vrai.

Or, confondant avec la vérité elle-même le procédé de démonstration logique et son cortège de conséquences découlant régulièrement du principe posé comme vrai, la majorité des représentants de l'intelligence donne dans le piège tendu par le sophisme et accepte des utopies pour la vérité, oubliant que si d'une part, tout illogisme conduit né-

cessairement à l'erreur, tout syllogisme, d'autre part, ne proclame pas fatalement la vérité.

Le malheur est que la plupart des hommes ne sont pas philosophes, mais que presque tous sont logiciens. Le *vulgum pecus,* dont on peut hardiment fixer la proportion à quatre-vingt-dix-sept pour cent de toute agglomération humaine, est obligé de s'en rapporter à son instinct souvent grossier pour déterminer le degré de véracité d'une idée, ou de s'en fixer aux représentants attitrés de l'intelligence, lesquels sont frappés souvent d'une oblitération de cerveau. Ceux-ci n'éprouvent aucune peine à inculquer à leurs contemporains, lettrés ou non, peu importe, des utopies qu'ils ont pu considérer, de bonne foi, comme des vérités, et qui ne sont presque toujours que les produits du sophisme.

Les mauvais services que la logique, aidée

de sa sœur la dialectique, rend à la science moderne, proviennent de l'obstination de nos contemporains à ignorer qu'un organisme social, — nation, — pays, — Etat, — est compliqué à l'infini, qu'il est composé d'une foule d'organismes individuels également très compliqués et dont la perception est inaccessible à la plupart des hommes, même en leur supposant le loisir de l'étude. La haute science, la *science transcendante*, qui a pour objet les lois immuables de la nature, et pour but leur application à l'évolution de l'espèce humaine, est le domaine exclusif d'un très petit nombre d'hommes dont le cerveau est particulièrement construit et très délicatement doué.

Certain nombre d'hommes brillent par leur vaste mémoire, emmagasinant dans leurs cerveaux les connaissances les plus variées ; d'autres, ayant dirigé leurs efforts vers un but nettement défini, peuvent deve-

nir de savants mathématiciens, astronomes, mécaniciens, physiciens, chimistes, historiens, naturalistes, physiologistes. Que les uns étonnent le monde par la capacité de leur savoir, que les autres se cantonnent dans leur utile spécialité. Ni les uns ni les autres n'ont le droit de prétendre au rôle de conducteurs de peuples. La faculté de faire la synthèse de toutes les sciences et d'en tirer les conclusions philosophiques est un don infiniment supérieur à tous les autres. C'est l'apanage de *l'élite des intelligences humaines*.

Justement jalouses de préserver la science en général de la contamination et de la brutalité des foules, les sociétés antiques en avaient laissé le privilège à la classe déjà fort restreinte des poètes. Un cercle encore plus circonscrit s'était formé au sein de cette classe ou mieux de cette caste. Aux hommes supérieurs qui le composaient fut confié le

dépôt de la *haute science*, mystère impénétrable même aux yeux des lettrés ; à eux la double tâche de conserver intacte la somme des vérités transmises ou acquises par les aînés, et de n'admettre aucune nouveauté morale ou philosophique qu'après l'avoir fait passer au creuset de l'expérience et au jugement de tout un collège ésotérique.

C'est grâce à ces précautions minutieuses que des fragments très purs de la science primitive, qui fut sans doute complète, ont pu échapper aux divers naufrages de la vérité et qu'il a été ensuite relativement facile de les raccorder avec les données de la science révélée.

Les membres des collèges ésotériques devaient être nés, ou du moins élevés dans un milieu préposé, depuis de longues années, à la culture de la science.

Les règles de la transmission héréditaire

des capacités intellectuelles, fait indéniable, au-dessus de toute constestation, étaient donc rigoureusement observées. L'aspirant à l'initiation, soumis, dès l'enfance, à la pratique de l'étude et à une discipline sévère, devait, au sortir de l'adolescence, faire preuve d'une instruction générale très étendue; une prudence toujours en éveil, sans laquelle nul ne peut devenir un Sage, devait être sa vertu dominante. C'était, on le voit, l'examen intellectuel et moral compliqué de la production de lettres de noblesse authentique.

Quand le candidat avait satisfait à toutes les conditions de ce programme difficile, les maîtres du savoir pouvaient l'admettre à la communication des secrets qu'il eût été difficile et dangereux de divulguer, mais sans la connaissance desquels il n'aurait pu ni se gouverner, ni, à plus forte raison, gouverner ses semblables.

Telles furent dans l'antiquité les écoles ésotériques, véritables séminaires de législateurs et d'hommes d'Etat, dont furent évidemment les disciples les fondateurs du brahmanisme et du boudhisme chez les Hindous, Zoroastre et les principaux mages chez les Perses, Lao-Tzeu et Confucius chez les Chinois, Mahomet peut-être chez les Arabes. C'est au fond de leurs sanctuaires que leur apparut la vérité à travers un voile moins épais que celui qui la dérobait aux regards de la multitude. C'est en s'inspirant de leurs méthodes, tout en respectant le serment du silence, qu'ils purent doter leurs peuples d'institutions imparfaites sans doute, mais qui sont encore pour le penseur un juste sujet d'étonnement.

Le secret le plus important dévoilé dans ces écoles était l'unité de Dieu. On y enseignait aussi que Dieu est l'auteur de la nature et que, connaître Dieu c'est con-

naître la nature. Mais comme les fruits de la science sont vénéneux tant qu'ils sont encore verts, on y défendait expressément de guider l'humanité d'après les principes de cette science non parvenue encore à sa pleine maturité. Gardiens vigilants des vestiges précieux d'une civilisation évidemment très avancée mais disparue à la suite de quelque cataclysme préhistorique, pénétrés de l'espérance enracinée chez tous les peuples qu'un Dieu seul, descendant sur la terre, pouvait nous rendre la plénitude de la science, les initiés attendaient patiemment la venue de ce messie et lui préparaient les voies, soit en transmettant fidèlement, de bouche à bouche, la vérité traditionnelle, soit en poussant eux-mêmes, aussi avant que possible, les travaux de leur expérimentation approfondie.

Leur principale préoccupation semble avoir été de dérober aux masses la connais-

sance des secrets essentiels, non point à cause des secrets eux-mêmes qu'à cause des erreurs capitales qui auraient été la suite d'une divulgation prématurée. Le premier venu, en effet, tribun illuminé ou dément, n'aurait pas manqué de tirer d'une science imparfaite des conclusions logiquement déduites, mais radicalement fausses, qui auraient impressionné la foule inintelligente et conduit l'humanité à des catastrophes épouvantables.

Intermédiaires incontestés entre la vérité éternelle et cette foule, ils lui communiquaient le *minimum* de lois morales et philosophiques et de préceptes moraux qui sont nécesaires aux hommes pour les maintenir dans le sentier du devoir et dans la voie de la justice. Ces lois et ces devoirs comprenaient toujours des hommages répétés à la divinité, sous forme de cérémonies minutieuses dont la pratique constante

et obligatoire entretenait dans le cœur des peuples cette assurance, cette conviction absolue qui s'appelle la foi et enfante partout des prodiges.

De nos jours, on a essayé de blâmer les sages de l'antiquité d'avoir ainsi dissimulé la lumière sous le boisseau. J'espère que les raisons que je viens de donner les auront disculpés de ce reproche. Les esprits chagrins seraient d'ailleurs moins prompts à la critique s'ils réfléchissaient que les religions et les civilisations imparfaites des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des Hindous, des Chinois, etc., ont produit dans l'histoire des résultats magnifiques et durables. Ils admireraient, au contraire, s'ils prenaient la peine de songer que l'égalité dans le savoir fut, de tout temps, une utopie contraire aux lois de la nature, que la liberté de tout interpréter est une folie absolument dangereuse et que si ces deux principes faux

avaient été admis aux époques reculées, le monde, à peine sorti du chaos et de l'anarchie, y serait immédiatement retombé.

Toute science, la science religieuse et la science politique principalement, veut impérieusement ses grands prêtres et ses prêtres, ses grands prêtres pour en pénétrer les arcanes les plus secrets, ses prêtres pour en interpréter les lois reconnues indubitablement justes par la révélation ou par l'expérience.

Malheur aux nations qui livrent inconsidérément ce dépôt sacré aux intelligences profanes d'ordre inférieur ou aux caprices délirants des multitudes qui, faute d'être initiées au maniement délicat des explosifs, ne manquent jamais de provoquer des désastres et des ruines irréparables !

On l'a vu par l'exemple des Grecs. Les esprits brouillons et présomptueux qui fourmillaient au sein des agoras turbulents

n'eurent pas perçu, soit par intuition propre, soit à la suite de quelque indiscrétion, certaines lueurs de vérité, qu'ils s'imaginèrent tout de suite avoir fixé le soleil face à face et en avoir absorbé tous les rayons. Dédaignant tout, bouleversant tout, méconnaissant la valeur scientifique des différentes religions et législations, dont ils n'admettent que le côté positif, ils se hâtent de repousser la tradition, de fabriquer une mythologie quelconque destinée à endormir les consciences et s'aventurent à la création d'une science nouvelle dont ils sont encore à rechercher le premier mot.

Quelques hommes d'un véritable génie font longtemps illusion. Aristote, Socrate, Pythagore, Hippocrate, Archimède, Platon, beaucoup d'autres encore dont les noms ont percé jusqu'à nous parviennent, en effet, au grand étonnement du philosophe, à poser des jalons, quelques-uns même à jeter les

fondements solides de cette science nouvelle.

Peut-être auraient-ils rendu des services pratiques immédiats à la société grecque, peut-être y auraient-ils même fait régner l'ordre et la justice, s'ils avaient suivi la méthode de leurs devanciers et s'ils s'étaient entourés des mêmes précautions mystérieuses.

Mais au lieu de se conformer à ce sage précédent, au lieu de ne livrer aux foules que la partie de la science nécessaire au maintien de l'ordre et de la santé publique ainsi qu'au développement de l'agriculture, des arts et des métiers, on voit les savants grecs fonder, dès le début, des écoles libres et professer, sans tarder, toutes leurs connaissances sans exception, en plein air, devant qui veut les entendre.

Les disciples des maîtres, d'une capacité déjà inférieure et presque tous d'extrac-

tion commune, se sont fait initier à un âge déjà mûr, sans préparation préalable. Impatients de se couvrir de lauriers, ils traînent la haute science plus bas encore. Ils la promènent dans les fêtes, la mettent en vente pour cinquante drachmes dans les marchés publics, la livrent par pièces et morceaux à la multitude ignorante, avide de nouveautés, toujours prête à s'incliner devant les décisions d'un prétendu savant; enfant du peuple, qui sait mieux qu'un patricien la pénétrer de ses propres croyances.

Cultivée désormais par les intelligences les plus rudimentaires, descendue pour ainsi dire, au ras du sol, la haute science devient un bien communal, représentée par des hommes nouveaux dont l'œil peu exercé se laisse éblouir par des apparences décevantes, interprétée par des ruffians inhabiles à formuler les trois termes d'un raisonnement, qui sautent d'emblée d'une prémisse souvent

douteuse à une conclusion toujours fausse radicalement.

Numeri regunt mundum (l'univers est gouverné par les nombres), s'écrie Pythagore en un moment d'exaltation excusable chez l'heureux inventeur du carré de l'hypoténuse, qu'un contact assidu avec les nombres conduit à la monomanie.

« L'univers n'est qu'une expression numérique, » répètent sur la foi du maître et ses élèves, et les élèves de ses élèves auxquels fait chorus la foule inconsciente mais enthousiasmée ; « Dieu est la monade des monades, » l'âme est un nombre premier possédant en lui-même le principe de son mouvement; le corps, c'est-à-dire la matière est une dyade, principe du mal, etc. Et c'est ainsi que ces embryons de vérités se transforment en certitude et deviennent une religion corruptrice de la société grecque.

Mais si, au lieu de vivre en Grèce, ce

même Pythagore eût vécu aux Indes ou en Egypte, les brahmanes et les initiés, tout en acceptant ses découvertes dans le domaine retréci des sciences exactes, l'auraient fait brûler vif plutôt que de lui permettre de leur attribuer une portée vraiment philosophique et de propager des hallucinations qui troublent les entendements et ne satisfont en rien la soif du savoir qui est au fond de tous les cœurs des hommes.

On peut se figurer aisément la confusion que produisit dans les esprits l'invasion sur les sommets de la haute science de tous ces pythagoriciens, stoïciens, épicuriens, péripatéticiens et autres utopistes démontrant leurs absurdités à une société ahurie, ignorante des lois essentielles de la nature, où Platon qui pressentit, deux mille ans avant Copernic, que la terre tourne autour du soleil, n'osa pas émettre ouvertement cette notion élémentaire et, sacrifiant la

vérité à la peur du ridicule ou au sentiment de la sécurité personnelle, la mit timidement, à titre d'hypothèse, dans la bouche de Timée, l'un des interlocuteurs de ses dialogues.

Qu'arriva-t-il ?

Partagée entre les opinions les plus diverses au sujet des règles essentielles de la vie, la société hellénique, séduisante mais vaine, ne tarda pas à s'émietter en partis politiques. Le Pouvoir s'affaiblit, les mœurs se relâchèrent, les discordes intestines et les guerres civiles compliquèrent la situation, tout ce gâchis aboutit fatalement à la décadence et à la dissolution. La Grèce mourut d'impuissance et de consomption, laissant un héritage scientifique d'une certaine valeur, sur lequel sont encore aujourd'hui basées la plupart de nos connaissances réelles et où le chercheur peut encore découvrir nombre d'idées sublimes et les uti-

liser, à condition de les corriger, de les amender, de les débarrasser des sottises touffues qui en offusquent la perception et de les augmenter de la somme des découvertes faites dans les temps postérieurs.

La société romaine recueillit, la première, cet héritage compromis, mais pensant éviter les excès de sa devancière elle tomba dans un pire. Dédaigneuse de la théorie, elle relégua la science grecque, dernier terme, suivant elle, du savoir humain, dans le domaine de la spéculation pure et ne s'inquiéta point de la compléter. Elle n'en retint que les doctrines relatives à la fondation sur des bases stables des gouvernements et à leur fonctionnement régulier.

Aux questions abstraites mais palpitantes de « la cause première, de la substance, de l'esprit et de la matière, de l'immortalité de l'âme, du mérite et du démérite, » qui avaient passionné les intelligences grecques, Rome

substitua exclusivement les questions de droit civil, de propriété, de répartition du pouvoir, et, par-dessus tout, d'organisation politique.

La religion, honorée pharisaïquement, fut reléguée au dernier plan. La suprématie universelle de la grande cité fondée par Romulus fut la raison d'être de toutes les lois et la loi primordiale fut, par conséquent, la loi du plus fort. L'esprit humain, déjà déchu par les imprudences des Grecs, descendit encore d'un cran l'échelle de l'idéal.

Aux grands noms illustrés dans Athènes par la science et la philosophie, succèdent à Rome les grands noms célébrés seulement pour leur génie militaire, leurs vertus civiques ou leur éloquence judiciaire et politique. Manlius, Camille, Décius, Fabricius, les Scipions, les Gracques, Marius, Caton, César, Auguste tiennent la place des savants et des penseurs. Leur énergie, leurs

capacités propres étendent les limites de l'empire romain vers le Rhin, le Danube, le Pont-Euxin, l'Euphrate, le désert d'Afrique et les confins de l'Atlantique. Grâce à eux, Rome est la capitale du monde. Elle impose sa loi aux Grecs, aux Carthaginois, aux Numides, aux Gaulois, aux Germains, aux Egyptiens, aux Syriens, aux Bretons, aux Slaves mêmes, à d'autres peuples encore, réunis sous une seule domination, mais non en une seule hégémonie.

Du reste, Rome avait commis, presque à son origine, l'imprudence d'introduire dans son organisme un ferment de putréfaction. Sous prétexte de se soustraire à la tyrannie des Tarquins, elle avait proclamé la liberté politique, favorisant ainsi la naissance du parti de la démagogie.

Ce parti, partout et toujours le même, s'acquitte, sans discontinuer, de sa tâche dissolvante. Il entretient la lutte entre plé-

béiens et patriciens ; il discrédite ceux-ci, il encourage les passions envieuses de ceux-là ; il tourne en ridicule le courage guerrier et les vertus civiques qui avaient fait la force des ancêtres. L'honneur, le patriotisme et le désintéressement disparaissent. C'en est fait ; le luxe et les vices qui en sont la conséquence, ont pris l'essor. Ni les efforts de réaction de quelques tribuns, ni les murs épais du temple bâti par Tibérius Gracchus sur le mont Aventin à la déesse « Liberté », ni le sceptre, la pique et le chat dont cette fille de Jupiter est armée ou ornée ne préserveront plus la ville éternelle et son immortelle protectrice contre les flammes et les serpents de l'implacable Némésis !

Rome qui a fait trembler le monde périt elle-même sous les coups des Barbares. La grande idée de l'Etat établi sur un système central et le *Corpus juris civilis* de Justinien, dont s'inspirent encore toutes les jurispru-

dences modernes, constituent tout son héritage.

Mais l'humanité était lasse du fatras de la science insuffisante des Grecs aussi bien que du droit romain où, dans le fouillis des préceptes inoffensifs ou même équitables, se dressent toujours des injustices essentielles. La société qui se constitua sur les ruines des deux civilisations négatives qui l'avaient précédée demandait du nouveau. La religion chrétienne frappée au coin de la science révélée, c'est-à-dire primitive et complète, se présenta. Elle fut accueillie avec transport.

L'unité d'un Dieu tout-puissant, miséricordieux mais incorruptible, la crainte de sa justice paternelle, l'amour du prochain, la misère de cette vie passagère et l'attente de la vie éternelle, toutes ces idées méconnues jusque-là, frappèrent les imaginations et élargirent l'horizon de la pensée humaine

en la poussant vers des conceptions et des recherches nouvelles.

Une civilisation bien plus puissante et plus vigoureuse que les deux précédentes ne tarda pas à éclore en Europe sous les auspices de la grande idée chrétienne.

Méditant sur les leçons du passé, la société nouvelle évite la faute capitale des Grecs et des Romains. Elle fonde un collège scientifique, préposé à la garde et à la culture de la science intégrale dont la religion est la dépositaire et ce collège s'appelle l'Eglise.

Et comme les motifs de la plupart des préceptes recommandés par la religion étaient perdus ou n'étaient point exposés dans les saintes Ecritures, livrés seulement à la tradition orale; comme les théologiens eux-mêmes, pris individuellement, étaient impuissants à les formuler, l'Eglise défendit à ses adeptes la lecture *in extenso* de la Bible

et imposa l'obligation de suivre son interprétation sans discussion et sans murmure.

Cette mesure était un acte de haute sagesse. Longtemps la Bible fut encombrée et entachée d'écrits apocryphes dont le vulgaire était évidemment incapable de discerner le venin. De plus, la Bible contient encore aujourd'hui quantité de préceptes et de maximes reconnus vrais par la foi ou par l'intuition, mais dont la raison cachée demeure inexplicable, qu'il est nécessaire, d'ailleurs , de mettre d'accord avec les vérités d'ordre scientifique dont la Grèce nous a livré la méthode mais qui sont loin encore d'être parvenues à son apogée. Il est constant pour nous, et nous tâcherons de le faire voir dans le courant de cette étude que les peuples préhistoriques, imbus des lois universelles de la nature, avaient pénétré les raisons de cet accord. Mais négligeant les prémisses ils nous ont légué seulement

les conclusions parfaitement claires à leurs yeux, sous forme de préceptes de morale, de philosophie ou de droit. Le Pentateuque, le livre des Prophètes et enfin les saints Evangiles ont répété et perfectionné ces préceptes en leur imprimant une autorité et une portée plus hautes. La fin des temps seuls, où, suivant la prédiction de Daniel, l'étude et la science se multiplieront à l'infini, réserve à nos héritiers la connaissance nette et indiscutable de l'accord qui règne entre la doctrine révélée et les lois imprescriptibles de la nature. Jusque-là l'obéissance humaine n'a que le droit de s'incliner et l'intelligence supérieure le droit de chercher.

Quoi qu'il en soit, la science expérimentale continuait à travers le moyen âge ses investigations indépendantes. En même temps l'Eglise tranchait, en toute vérité mais sans motiver ses décisions les questions essentielles que les savants n'étaient pas et ne

sont pas encore en état de résoudre. La conscience publique était tranquille et rien n'aurait troublé l'harmonie dans la société européenne si une entreprise audacieuse autant qu'insensée n'avait tout à coup rompu le merveilleux équilibre.

Au XVIe siècle, le fils d'un meunier allemand, Martin Luther, moine fougueux, irascible, grossier, indomptable, dévoré d'envie, pétri d'orgueil, altéré de luxure, mit le feu à l'Europe afin d'assouvir toutes ses haines et de se libérer de ses vœux.

La main impure de cet Erostrate moderne leva les voiles du mystère qui protégeait la Religion, et les saintes Ecritures devinrent la propriété de tous et de chacun ; leur doctrine fut discutable au même titre que toute autre doctrine philosophique ou morale à laquelle on demande de s'étayer sur des preuves ; l'autorité divine sembla presque anéantie.

Et comme la science expérimentale restait toujours à l'état d'élaboration, proclamant son impuissance à occuper, d'une manière satisfaisante, la place de la religion, la société européenne se vit privée durant trois siècles de tout critérium de certitude. Des théories sociales et politiques monstrueuses, des révolutions terribles, des guerres d'extermination furent, presque tout de suite, le fruit de ce désordre des consciences.

Nous ne rechercherons point si le clergé latin, par son intolérance maladroite, ses complaisances peu déguisées envers le système féodal et aussi par le relâchement de ses mœurs ne contribua pas à propager l'incendie allumé par la main criminelle de Luther. Ce serait engager une polémique inutile que nous avons la ferme intention d'éviter.

S'il fallait répartir les responsabilités, la

féodalité elle-même, institution surannée, d'origine germanique, ne serait pas non plus indemne. On pourrait tout au moins lui reprocher de n'avoir pas rompu assez tôt avec le servage, cet esclavage déguisé qui semble un attentat contre les lois de la charité chrétienne et au sein duquel couve sans cesse l'esprit de haine et de rébellion.

Durant ces trois siècles, les peuples occidentaux, s'enfonçant, de plus en plus, dans les ténèbres opaques du doute et de l'incrédulité, errèrent

> ... au penchant des abîmes
> Comme des troupeaux sans pasteurs,

pour nous servir de la comparaison imagée du célèbre poète français.

Les autocrates chancelèrent, leur autorité s'amoindrit, le sol se déroba sous leurs pas et finalement éclata cette terrible Révolution française dont l'écume salit les âmes et les

grondements retentissent jusqu'à nos jours. C'est la seconde étape vers la dissolution définitive, vers ce grand Soir rêvé par les Juifs, ces irréconciliables ennemis de toute société chrétienne.

A la liberté de tout savoir, de tout discuter et de tout examiner a succédé la liberté, plus excessive et plus décevante encore, de tout décider.

J'ai décrit plus haut les ravages causés dans les sociétés grecque et latine par cette liberté de la science, engendrant la liberté des consciences et dégénérant en liberté politique. Et ces sociétés, pour vulgariser les fausses maximes, ne disposaient que de moyens bien restreints et bien primitifs. L'agora ou le forum n'étaient accessibles qu'à peu de citoyens, les bibliothèques sur papyrus étaient le privilège de quelques lettrés opulents.

Que deviendra la société de cette Eu-

rope occidentale où de puissantes machines typographiques aiguillonnées par les théories à la mode de la liberté de la presse et de la science pour tous, vomissent tous les jours des milliers de volumes et des millions de feuilles volantes absorbées avec un empressement frénétique par une foule curieuse de toutes les absurdités, avide de tous les mensonges?

Les maîtres et les contremaîtres de cette école universelle, qui s'arrogent le droit, comme jadis Pythagore et ses disciples, de tirer des conclusions morales ou philosophiques de tout phénomène naturel nouvellement constaté, établissent-ils au moins leurs raisonnements, motivent-ils leurs tranchantes décisions sur les données d'une science vraiment positive? Mais, malgré ses immenses progrès, la science sort à peine de ses langes et les lois générales de la nature sont encore recouvertes d'un voile épais.

C'est pourquoi je dénie même à ses pontifes les mieux accrédités la faculté de résoudre, d'une façon satisfaisante, les questions essentielles auxquelles la religion répondait très suffisamment jadis et je proclame qu'ils n'ont point conquis encore auprès du peuple l'autorité et la confiance dont jouissaient les théologiens. Leurs prétentions constituent déjà une usurpation et ce sont eux les responsables de cette confusion d'idées et de croyances qui n'a pas d'analogue dans l'histoire du monde.

C'est cependant en s'appuyant sur les conclusions précipitées de nos savants prétendus positivistes que la tourbe des maniaques ou des intrigants lettrés s'empressent de vulgariser les plus monstrueuses théories sociales et politiques, éphémères du reste, écloses le matin, effeuillées et piétinées le soir.

Aussi la société moderne est-elle ballottée par une tempête plus forte que celle

qu'a déchaînée Luther. Flottant sans boussole entre la contradiction et le mensonge, elle a fini par se replier vers le scepticisme absolu, ne croit plus ni à Dieu ni au diable et se prosterne bassement devant *Sa Majesté le Veau d'or*, quémandant les jouissances brutales qui détourneront peut-être sa pensée de sa propre dégradation, mais qui l'énervent et l'assujettissent, sans espoir de libération, à cette nouvelle puissance immorale et funeste qui s'appelle le *Capital*.

Aucun observateur impartial ne m'accusera, je pense, de pousser au noir à plaisir. Tous savent bien que les cœurs qui ont gardé quelque fierté seraient bien près de désespérer, s'ils n'étaient soutenus par cette pensée vague que la fausse science, cause de tout le mal social, ne peut tarder à être corrigée par la science vraie qui remédiera à tous les désordres et réparera toutes les ruines.

Je crois cette opinion fondée et je me fais volontiers le messager de la *bonne nouvelle*. J'aime à me persuader que les sciences positives, au bout de leur pénible voyage à travers la nature, vont pénétrer tous les secrets des choses et mettre à nu la vérité dans son principe, comme elle le fut vraisemblablement aux premiers âges de l'humanité; puis, que par un facile effort de synthèse, elles vont créer la grande unité philosophique capable de suppléer aux formules religieuses et de résoudre les questions sociales avec la même autorité que les préceptes d'ordre divin.

Cette hypothèse une fois admise, je vais recourir au procédé si clair de l'analyse et, interrogeant les sciences l'une après l'autre, je demanderai à chacune ce qu'elle pense du mal moderne.

Mais avant de passer à cet interrogatoire détaillé, je dois relever un événement his-

torique de la plus haute importance. Au dernier siècle se produisit une falsification d'idée d'ordre supérieur, et dès lors s'infiltra dans presque tous les cerveaux européens le venin subtil qui oblitère le sens intellectuel et cause cette *perversion des sensations* décrite par le docteur Krishaber. C'est peut-être l'exemple le plus typique de la puissance dévastatrice de l'erreur.

Vers 1760, le fils d'un petit horloger de Genève, cuistre sans instruction, sans expérience de la vie ni du monde, accoutumé aux plus bas métiers, orgueilleux, envieux et haineux, mais doué au plus haut point de la faculté de raisonner et de celle d'écrire, J.-J. Rousseau, publia son fameux *Contrat social.*

L'homme est né libre! proclame-t-il dès les premiers mots de son livre, et cette phrase unique, posée comme principe et développée avec un talent de dialecticien

remarquable, fait battre tous les cœurs, entraîne tous les esprits, inspire la grande révolution française, pousse la plus noble nation du monde à des excès de Peaux-Rouges et inaugure en Europe une ère politique nouvelle.

Et cependant, le bon sens, la raison et l'évidence même nous commandent de croire et d'affirmer que le principe proclamé par l'auteur du *Contral social* est faux de toute fausseté, diamétralement opposé à la vérité ; que l'homme, conformément à la définition de la religion chrétienne, naît positivement esclave : esclave dans les entrailles de sa mère, esclave de son indolence physique à l'âge enfantin, esclave de son inexpérience à l'adolescence ; esclave des parents qui l'élèvent et le nourrissent, esclave de sa propre famille qu'à son tour il doit élever et nourrir ; esclave de la société au milieu de laquelle il vit et dont les droits passent avant

les siens ; esclave de la terre dont il est le produit et à laquelle il doit arracher le pain quotidien à la sueur de son front ; esclave de son ventre qui crie faim et soif, de sa peau qui crie chaud et froid ; esclave des maladies qu'il endure, des passions qui le minent, des habitudes bonnes ou mauvaises qu'il a contractées ; esclave de sa propre volonté qui, loin de lui obéir, ne fait que plier devant les impressions extérieures ; esclave du grand mystère qui pèse sur lui et l'empêche de connaître, par lui-même, d'où il vient, où il va, pourquoi il vit ; esclave de la vieillesse qui le ramène à l'indolence du premier âge ; esclave du hasard qui renverse le plus souvent ses combinaisons et ses projets ; esclave enfin de la main invisible qui coupe, quand il lui plaît, le fil de ses jours et le fait rentrer dans la poussière d'où il est sorti !

Voilà le véritable état naturel de l'homme.

entièrement conforme aux définitions et aux enseignements de la religion chrétienne. Ses diverses infirmités morales et physiques le contraignent à la pratique de vertus qui, considérées au point de vue philosophique, ne sont que de nouvelles servitudes : douceur, patience, obéissance à Dieu, soumission aux pouvoirs établis, prudence, abnégation, résignation, tempérance, foi, charité, espérance, sont-ce là les manifestations spontanées d'un être libre ou les hommages d'un esclave envers un maître ?

Les esprits superficiels répondront peut-être que ce sont là des théories exclusivement religieuses d'où la *liberté* est malheureusement bannie, du moins en ce bas monde. Ces théories sont cependant aussi celles de la logique et celles de l'histoire. Que dis-je? toutes les sciences positives, même dans l'état actuel de leur avancement : les Mathématiques, l'Astronomie, la Zoolo-

gie, la Botanique, la Physique, la Chimie, la Physiologie, la Psychologie, la Biologie, l'Anthropologie, l'Ethnologie, etc., toutes aboutissent à des conclusions et à des affirmations identiques.

Toutes ces sciences établissent unanimement et sans restriction que non seulement il n'existe pas un seul phénomène de la nature basé sur la liberté, mais, au contraire, que le développement de la liberté engendre partout la mort, en d'autres termes que *la vie cesse là où la liberté absolue commence.*

Avant de dégager cette vérité du grand interrogatoire, je veux insister encore une fois sur l'état psychologique morbide décrit chez l'individu par le Dr Krishaber, tel qu'il sévit dans la société européenne qui a adopté les principes de 89.

Elle ne fait plus aucun effort pour rectifier la croyance absurde suggérée par le sophiste de Genève ; elle en est déjà arri-

vée à ce point où le malade ayant succombé à l'obsession se croit transporté dans un autre monde, s'imagine être un autre et enfin se persuade qu'il n'est plus.

Tout lien avec le passé est rompu. La société européenne se figure avoir fait peau neuve. A entendre tout ce qui se dit, à lire tout ce qui s'écrit, on est bien près de supposer que l'univers a été créé par la volonté du peuple, l'an Ier de sa grâce et non plus même l'an 1789 de l'ère vulgaire. La Religion et la Morale sont bafouées et persiflées. La vertu et la probité sont considérées comme des défectuosités de l'organisme individuel. Les vrais Rois sont décapités, assassinés, traqués comme des bêtes fauves et, au nom de la souveraineté du peuple, les portiers sont devenus rois. Le laquais a endossé le costume du gentilhomme, il est aussi noble que son maître. Les campagnes sont désertées et les villes sont devenues

des tripots ou des lupanars. Le mariage est rendu inutile, on trouve une femme à l'heure, à chaque coin de rue, tout au plus faut-il monter les marches du boudoir prochain. La famille est détruite, la femme se croit l'égale de l'homme et le fils est officiellement autorisé à se considérer comme le frère de son père ou même de son grand-père. Bref, plus d'âges, plus de naissance, plus de race, plus de qualité, plus d'éducation, plus de génie, plus de mérite personnel ! Le nouveau-né et l'homme mûr, le Huron et le civilisé, le cocher de fiacre et le comte de Paris, Grévy et Napoléon Ier, Wilson et Caton, la fille de trottoir et Marie-Antoinette sont tous égaux entre eux ainsi que devant la loi, c'est-à-dire devant le capital qui est au-dessus de la loi, car il achète et corrompt ceux qui sont censés la représenter.

A chaque pas et dans chaque pays on

n'entend plus que les propos suivants : Les temps sont changés ; nous ne sommes plus ce que nous avons été aux siècles passés, un avenir prochain nous fera voir la grandeur de l'homme devenu libre ; les machines travailleront pour nous et l'Homme-Roi ne fatiguera plus ses muscles ; donc la science pour tous, les honneurs pour tous, les richesses pour tous : à bas le privilège ! à bas la contrainte ! à bas l'autorité !

Ne vous hasardez pas à faire observer que les peuples de l'Europe occidentale auront succombé sous le poids du travail excessif auquel le capital les a condamnés, avant que les machines rendent les services qu'on attend d'elles ; n'ajoutez pas surtout qu'il n'y a rien de nouveau sous la lune, sinon que la folie humaine a grandi depuis 89, au grand profit du Juif qui en rit dans sa barbe. Vous seriez traité de socialiste et accusé du crime de lèse-capital, le plus

énorme des crimes modernes, puni d'infamie et de misère, ces supplices nouveaux réservés aux contempteurs de cette nouvelle et jalouse royauté.

Pour compléter le tableau et démontrer sans réplique que la société est entrée dans la dernière phase de la *névropathie cérébro-cardiaque,* j'allais oublier le *nihilisme,* ce fils bâtard de la philosophie allemande, qui déclare qu'il *n'y a rien,* en général, par conséquent, que nous ne sommes plus.

Mais il est temps de passer à la revue des sciences positives. Elles nous feront voir que ce mal social est le produit direct des principes de « liberté et d'égalité, » principes faux dont l'application mène, au contraire, à l'assujettissement définitif de la société, en la privant même de cette dose d'indépendance relative, sans laquelle la vie devient un fardeau lourd, odieux, insupportable.

II

ESPRIT DE LA MÉCANIQUE

Philosophie des sciences positives. — Aug. Comte. — Loi élémentaire du mouvement. — Obéissance et inégalité. — Loi universelle de la gravitation. — Copernic et Newton. — L'ancienne et la nouvelle cosmogonie. — Attraction. — Système central. — Force centiprète, force centrifuge et résultante. — Critérium de certitude. — L'esprit obéit aux mêmes lois que la matière. — Loi du juste milieu. — Extrêmes. — Haute signification de la science. — L'Univers est fondé sur la contrainte et sur l'inégalité.

La mécanique est la plus importante des sciences mathématiques appliquées. Elle a pour objet l'étude des lois du mouvement, pour but la détermination de la théorie des forces.

Etudier le mouvement, c'est explorer l'une des sources de la vie, car le mouvement produit la chaleur, la lumière, le son, l'électricité, le magnétisme, d'autres fluides peut-être encore ignorés, sans lesquels la vie ne peut ni se manifester, ni durer.

C'est pourquoi la connaissance des lois du mouvement et surtout de *l'esprit de ces lois*, pourrait servir de point de départ à tous les enseignements scientifiques.

On semble parvenu de nos jours à la définition des lois partielles qui régissent le mouvement et même à la formule exacte de sa grande loi universelle.

Mais un très petit nombre de penseurs se sont préoccupés de dégager l'esprit de ces lois et d'établir philosophiquement une corrélation intime entre l'ordre qui préside à la formation et au fonctionnement régulier des mondes pris dans leur ensemble d'une part, la vie individuelle et la vie sociale, d'autre part.

Un Français, M. Auguste Comte, fondateur ou plutôt propagateur de l'école positiviste, a fait, il est vrai, cette tentative. Il a essayé de fonder une philosophie et une morale sur les données des sciences expérimentales.

Mais en dépit de son génie incontestable, M. Auguste Comte a échoué. De son temps aucune science, pas plus la mathématique pure ou appliquée que la physiologie ou la psychologie, n'était arrivée à ce degré de développement qui permet d'en concevoir la synthèse. Ses théories basées sur des suppositions erronées pour la plupart étaient condamnées à faire fausse route et à demeurer stériles.

Il serait trop long de les soumettre à une critique approfondie. Je partage là-dessus l'opinion de M. J. Suart Mill, chef de l'école de l'*Association des idées*, qui, dans son livre intitulé *Aug. Comte et le positivisme,* signale

les lacunes et les erreurs capitales de tout le système.

Sans avoir la prétention de combler toutes ces lacunes et de redresser toutes ces erreurs, je proposerai cependant, au courant de cette étude, une nouvelle manière de pénétrer l'esprit des sciences et cette méthode me conduira, je l'espère, à des conclusions moins hasardées que celles des positivistes, dégringolés, de chute en chute, jusqu'au matérialisme pur et simple de Littré.

Mais il est temps de revenir à l'exposé sommaire des lois du mouvement et de l'attraction enseignée par la mécanique, et de tâcher d'en extraire le sens philosophique.

LOIS ÉLÉMENTAIRES DU MOUVEMENT

Première loi. — Pour devenir mobile, un corps doit nécessairement subir la contrainte d'une force extérieure qui lui imprime

une secousse appelée *impulsion*. Mais la force de la secousse étant épuisée, le mouvement doit nécessairement prendre fin, à moins qu'il ne soit renouvelé ou entretenu par une nouvelle force ou une nouvelle contrainte. Exemple : pour changer de place, une voiture doit être mise en mouvement par la force d'un cheval qui, exerçant sur elle sa contrainte, lui imprime une impulsion. Mais dès que le cheval cesse de tirer, c'est-à-dire dès que l'impulsion est finie, la voiture redevient aussitôt immobile. Pour que son mouvement dure, il faut que le cheval l'entretienne en tirant incessamment.

Deuxième loi. — Dans tout mouvement, il y a deux forces en jeu : la *puissance* d'une part, la *résistance* de l'autre. Ainsi dans l'exemple précité, le cheval représente la *puissance* et la voiture la *résistance*.

Troisième loi. — S'il y a égalité de force

entre la puissance et la résistance, le mouvement est suspendu. Pour qu'il se produise, il est essentiel que la puissance soit supérieure à la résistance. La voiture ne pourra bouger si la résistance n'est vaincue par la puissance du cheval.

Conclusion philosophique. — De ces lois élémentaires à la portée de toutes les intelligences, il résulte que le mouvement n'est autre chose que l'*obéissance d'un corps à une force étrangère supérieure* et il suppose deux conditions essentielles : 1° la contrainte extérieure et incessante ; 2° l'inégalité entre la force de la puissance et la force de la résistance.

Et comme le mouvement est une des sources de la vie, il en résulte encore que toute vie organique ou organisée est nécessairement basée sur le principe de l'*obéissance*, et enfin, — corollaire inévitable, — que la liberté et l'égalité sont deux idées absolu-

ment incompatibles avec les idées de vie et d'organisation.

LOI UNIVERSELLE DU MOUVEMENT

Si le mouvement est l'une des sources de la vie, la source du mouvement est dans l'attraction, c'est-à-dire dans cette propriété dont sont doués tous les corps de s'attirer les uns vers les autres, ce qui a évidemment pour effet de les rapprocher en les forçant à bouger d'abord, à avancer ensuite.

Si tous les corps n'étaient point doués de cette propriété de s'attirer les uns vers les autres, nous n'aurions jamais existé. L'univers serait encore à l'état de chaos ; le soleil et notre terre, les planètes avec leurs satellites, les myriades d'étoiles qui peuplent les espaces indéfinis et déconcertent les efforts de l'imagination, au lieu de se mouvoir et de préparer la vie des êtres organiques, seraient tous restés confondus en

une masse compacte, informe, froide, obscure et stérile, condamnée à l'immobilité et au silence éternels.

Mais grâce à cette propriété de s'attirer les uns vers les autres dont le Créateur a doté tous les corps en prononçant sur la matière inerte la parole féconde : *Fiat lux,* le mouvement s'est produit et du sépulcre du chaos ont surgi les mondes et la vie après eux.

La mécanique enseigne que les corps s'attirent *proportionnellement à leurs masses* et que *deux corps dont les masses sont égales ne s'attirent point et restent stationnaires.* C'est la preuve que l'*inégalité* des corps est la première condition du mouvement qui ne peut se produire qu'à la suite de la *contrainte* exercée par le corps plus grand sur le corps plus petit.

Si donc tous les corps répandus dans l'espace étaient égaux entre eux ou si, malgré

leur inégalité, ils étaient libres, c'est-à-dire si les plus petits avaient la faculté de désobéir aux plus grands, la matière aurait été encore condamnée à l'éternelle inertie.

D'autre part enfin, les corps de grandeur inégale tendant perpétuellement à se rapprocher en suivant la ligne droite devraient finir par se rencontrer et se confondre en une seule masse, et le mouvement qui a eu un commencement cesserait nécessairement en un moment facile à prévoir et à calculer.

Mais afin de parer à ce résultat, la nature prévoyante et bienfaisante a doué les corps d'une seconde propriété : celle de se mouvoir sur eux-mêmes. Ce mouvement de rotation accroît la force de *résistance* des corps au point que, dans le plus grand nombre de cas, le plus petit, au lieu d'être absorbé par le plus grand, s'arrête à une distance déterminée et se met à circuler autour de lui.

Tout corps, assujetti à se mouvoir sur une courbe fixe, c'est-à-dire à tourner autour d'un point a, par conséquent deux mouvements principaux distincts : 1° le mouvement de rotation sur lui-même ; 2° le mouvement de *translation* autour du point central.

Deux corps engagés dans un pareil mouvement constituent un *système central primitif*, prototype du système central universel dans le fonctionnement duquel nous observons le jeu suivant :

La force du corps plus grand, devenu point central, tend à attirer le plus petit ; en terme de mécanique c'est la *puissance*. Le petit corps lui oppose sa *résistance* et tend à s'écarter, à fuir le centre. C'est pourquoi la première de ces deux forces est appelée *centripète* et la seconde *centrifuge*.

Mais tout corps sollicité par ces deux forces, dans des directions diamétralement

opposées, tout en *obéissant* à l'une et à l'autre ne se soumet définitivement à aucune; il suit une direction moyenne qui s'appelle *résultante*.

De la lutte incessante de ces deux forces opposées qui se neutralisent résulte l'*équilibre stable* des deux corps en mouvement.

C'est au génie d'un Slave, Nicolas Copernic, que l'humanité est redevable de la connaissance du *système central* sur lequel est fondé l'univers.

En partant des lois partielles du mouvement des planètes, laborieusement déduites par un Allemand nommé Képler, un autre astronome de génie, Anglais de nation, Newton, parvint à calculer et à établir que les corps célestes s'attirent *proportionnellement à leurs masses et en raison inverse du carré de leurs distances;* ce qui veut dire, quant aux masses, qu'un corps pesant, par exemple, un kilogramme attire avec la puissance d'un

kilogramme, que s'il en pèse deux sa force est doublée et ainsi de suite; quant aux distances, que la force attractive à une distance double sera quatre fois moindre qu'à la distance une, neuf fois à une distance triple et ainsi de suite, en multipliant la distance par elle-même.

Les observations ultérieures des savants anglais et français ont démontré que cette loi est universelle, que l'attraction moléculaire lui obéit aussi bien que l'attraction s'exerçant à distance et connue sous le nom de *gravitation*. Cavendish, par exemple, a fait des expériences directes et répétées sur deux corps quelconques placés à la surface de la terre et en a conclu que la loi était toujours la même. Des expériences de Coulomb, il résulte que les attractions et répulsions électriques ou magnétiques obéissent à des lois analogues à celles de l'attraction universelle.

C'est à la suite de ces expérimentations et de beaucoup d'autres encore qu'on a définitivement appelé la loi de Newton, *la loi universelle de la gravitation.*

La découverte de cette loi et de sa formule invariable, digne couronnement de l'œuvre de Copernic, est le plus grand événement de l'histoire scientifique. C'est le *brevet de capacité* de la science moderne. Cette loi démolit à jamais toutes les cosmogonies absurdes sur lesquelles l'humanité abusée édifiait sa philosophie, sa morale, sa sociologie et sa politique. Son influence prévaudra tôt ou tard. La cosmogonie nouvelle est, en effet nécessairement appelée à renverser toutes les anciennes doctrines basées sur le système *rectiligne.*

Si les services incalculables que cette loi souveraine doit rendre à la société sont encore ajournés, c'est que nos penseurs modernes s'obstinent à n'attribuer son univer-

salité qu'à la matière, sans vouloir admettre que l'esprit lui obéit aussi fidèlement. Grâce à cet aveuglement général, toutes nos théories philosophiques, morales, sociales et politiques se ressentent de l'ancienne cosmogonie de Ptolémée et sont, comme elle, entachées d'erreur.

Dans le chapitre spécial que je consacre plus loin à la *Psychologie*, je m'attacherai à la combattre et à ramener les esprits à une notion plus exacte du vrai ou tout au moins du vraisemblable.

Le jour où l'universalité spirituelle de la loi de gravitation sera aussi solidement établie que son universalité matérielle, bien des mystères seront expliqués, bien des recherches pénibles et laborieuses, le plus souvent aussi ingrates que le travail de Sisyphe, seront épargnées aux philosophes, aux moralistes, aux sociologues ainsi qu'aux législateurs, car, ce jour-là, la science posi-

tive entrera en possession d'une règle universelle, d'un critérium de certitude, de la *loi des lois* qui servira de pierre de touche pour discerner le nécessaire de l'inutile, le bon du dangereux, la vérité du mensonge.

Ce jour-là, nos sociologues comprendront que le mouvement, qui est la source de toute organisation, étant fondé sur la contrainte et sur l'inégalité, leurs efforts pour ériger un système social sur la liberté et sur l'égalité, sont aussi absurdes que la recherche de la quadrature du cercle.

En attendant, sachons bien et une fois pour toutes : *que les forces centripète et centrifuge sont les deux forces primitives et fondamentales qui ont présidé, qui président et qui présideront toujours à la procréation et à la propagation de tout ce qui se meut et de tout ce qui vit dans l'univers entier.*

Le Créateur du monde ayant institué ces deux forces par lesquelles se traduit sa toute-

puissante énergie, la nature est impuissante à produire n'importe quoi sans leur concours. Ainsi que de la rencontre de ces deux forces opposées résulte la lumière électrique, ainsi, sans aucun doute, la vie humaine résulte de deux forces identiques représentées en nous par l'esprit et par la matière — phénomène dont je m'occuperai au chapitre *Biologie*.

Nous voyons une preuve éclatante de la nécessité universelle de ces deux forces dans la *symétrie*, condition essentielle de la beauté. La symétrie ne préside pas seulement aux ouvrages de l'esprit, dans le langage, la musique, l'architecture, mais elle gouverne aussi les êtres inanimés, les cristaux, les plantes et elle se manifeste, d'une façon plus éclatante encore, chez les êtres animés et, en particulier dans la structure du corps humain dont tous les organes sont placés symétriquement par rapport à un plan vertical. Et comme chacun de ces organes cor-

respond à une faculté morale dont il est l'interprète, nous en concluons que la division de toutes choses en esprit et en matière est la toute première et toute grande division symétrique de la nature. Et si la moitié spirituelle échappe encore à notre intelligence bornée aussi bien qu'à nos sens, nous pouvons espérer cependant la percevoir un jour à la lumière de la science parvenue à ses derniers confins.

Il en est de même du temps dont la division en passé et en avenir n'est qu'une division symétrique, où la force centrifuge est représentée par le passé, la force centripète par l'avenir et le présent en est la *résultante*. Aussi A. Comte a-t-il été bien inspiré de répondre aux détracteurs de Condorcet qui lui reprochaient d'avoir terminé son ouvrage par un tableau de l'avenir, que cette page hardie est la seule admirable de ce philosophe médiocre, car pour bien com-

prendre ce qu'il faut faire dans le présent il faut s'instruire du passé et savoir deviner l'avenir.

La cosmogonie nouvelle de Copernic nous apprend à chercher la vérité entre deux opinions contraires et à nous méfier de toute théorie basée sur une idée extrême. Et comme les opinions en toutes choses ont toujours été et seront toujours partagées entre deux camps ennemis presque également éloignés de la vérité, la tâche ne sera jamais bien difficile.

Si nous jetons un coup d'œil en arrière, nous voyons, d'un côté, l'idée extrême conséquemment fausse, de la *prédestination absolue*, attribuant tout à l'influence d'une force irrésistible et niant toute résistance individuelle de l'homme, engendrer le fétichisme des sauvages, le despotisme de tous les tyrans anciens et modernes, le fatalisme de Mahomet, l'optimisme de Luther, le pessimisme de Calvin et de Jansénius, l'extase

des fakirs et des néoplatoniciens, le déterminisme de Leibnitz, le panthéisme de Spinosa et de Hegel, la théosophie de Paracelse et de Swedemborg, le mysticisme de tous les illuminés.

D'un autre côté, l'idée diamétralement opposée et encore plus fausse de la spontanéité, attribuant tout à l'individu considéré comme entièrement libre et niant toute autorité, toute inégalité et toute impulsion étrangère, enfante l'athéisme d'Epicure et de Proudhon, le cynisme de Diogène ou de Heyne, le sarcasme de Voltaire, le socialisme de Rousseau, la terreur de la Convention, l'industrialisme de Saint-Simon, le communisme de Babœuf, le criticisme de Kant, le scepticisme de Schopenhauer, la démagogie de Lassalle, de Marx et de l'Internationale, le nihilisme enfin, ce dernier degré du désespoir de l'intelligence humaine qui, ne trouvant aucun appui moral, aucune

certitude, finit par nier tout — jusqu'à sa propre existence.

Rappelons-nous les troubles, les discordes, les épisodes sanglants de l'histoire universelle, directement ou indirectement provoqués par les idées extrêmes pour comprendre l'énorme influence de la science sur l'évolution de la société. Persuadons-nous, en même temps, qu'un critérium de certitude est absolument nécessaire et espérons que nous le rencontrerons dans la loi universelle de la gravitation, appliquée à une philosophie nouvelle.

En attendant, notons bien que la mécanique n'admet ni la liberté, ni l'égalité, que, tout au contraire, elle établit la contrainte, l'obéissance et l'inégalité comme les trois conditions essentielles du *système central,* conditions qui se reproduisent dans tous les phénomènes du mouvement et de la vie, que nous allons examiner.

III

ANALOGIES ASTRONOMIQUES

Equilibre stable. — Pouvoir autocratique des Soleils. Obéissance des planètes. — Contrainte et inégalité. — Révolution et oppression planétaire. — La royauté planétaire et sociale. — M. H. Faye (de l'Institut) et sir Henry Sunmer Maine. — Système féodal.

On trouve une première application en grand des lois de la mécanique dans le système solaire dont notre planète est une des plus petites parties *composantes*.

L'astronomie, science exacte créée par Copernic, a pour objet l'étude du mouvement des corps célestes. Elle enseigne tout d'abord

que la Terre, notre mère commune, globe de court diamètre, circule conjointement avec la Lune autour d'un immense globe central appelé Soleil, en même temps que plusieurs centaines d'autres globes semblables dont la réunion forme notre système planétaire.

Les dimensions et les masses de ces globes sont très différentes. A peine en trouverait-on deux de grandeur sensiblement égale, mais le plus énorme d'entre eux est infiniment inférieur au Soleil dont la masse est dix mille fois supérieure à celle de la Terre.

Chaque planète, par suite de son mouvement de rotation qui entretient sa force centrifuge, tend à s'écarter du globe central, lequel en revanche, par l'effort constant de sa *masse infiniment plus grande*, entretient la force supérieure centripète qui les contraint tous à se tenir fidèlement dans leurs voies respectives appelées orbites.

De la lutte incessante de ces deux forces, c'est-à-dire de la *puissance* du soleil d'une part, de la *résistance* des planètes de l'autre, résulte *l'équilibre stable* d'où proviennent cet ordre et cette harmonie qui garantissent notre repos tout en provoquant notre étonnement et notre admiration. Dans un profond silence, avec une soumission absolue, tous ces immenses globes tracent dans l'espace leur circonférence ellipsoïdale, quelques-uns avec une vitesse de plusieurs centaines de milliers de lieues, par jour, sans se rencontrer jamais ; et leur course est si bien réglée que nous pouvons calculer, des millions d'années à l'avance, l'heure, la minute, la seconde à laquelle chacun sera placé en un point déterminé.

Les planètes comme Neptune, Uranus, Saturne, Jupiter, notre Terre, accompagnées de satellites, occupent, on peut dire, une position mixte dans la hiérarchie céleste.

D'un côté elles obéissent au Soleil et de l'autre elles commandent à leurs satellites. Notre Terre, par exemple, est assujettie au Soleil, mais elle retient en servitude la Lune qui est également douée d'un mouvement de rotation sur elle-même et qui, étant plus petite que la Terre, sa voisine, est contrainte de tourner autour d'elle.

Le mouvement double et simultané des planètes et de leurs satellites est généralement connu et nous ne le rappelons que pour mémoire. Mais il importe de protester contre une erreur trop accréditée dans les foules, à savoir que le Soleil, ce maître impérieux des globes terraqués, est lui-même fixe dans l'espace. Des découvertes récentes montrent, au contraire, que le Soleil lui-même n'est pas libre. Non seulement, il subit nécessairement la force d'attraction des planètes, mais il obéit à une masse infiniment supérieure à la sienne qui le force à décrire, avec tous

les corps secondaires, une courbe d'un rayon incalculable, et si nos instruments d'optique n'ont pu déterminer encore le point précis où est située cette masse gigantesque, on a calculé qu'elle doit se trouver du côté de la constellation d'Hercule.

On peut en conclure que si les satellites obéissent aux planètes, les planètes au Soleil et le Soleil à une masse plus grande que la sienne, celle-ci à son tour doit obéir à une autre dont les dimensions défient les hypothèses les plus audacieuses et ainsi de suite.

Tel est, depuis la parole créatrice, l'organisme hiérarchique des mondes célestes, dont les rouages les plus parfaits forment le cortège imposant de la masse des masses où se dressent, sans doute, inaccessibles aux regards des mortels, le palais, le temple, le trône et l'autel de la cause des causes, de l'Alpha et de l'Oméga de toutes choses, de l'être incréé — de Dieu.

La vitesse avec laquelle le Soleil est emporté vers la constellation d'Hercule s'élève certainement à des milliards de lieues par jour. Ce mouvement vertigineux entretient son incandescence qui de son côté communique et entretient la vie, car, indépendamment de son pouvoir central mécanique, le Soleil est aussi le centre vivifiant de toutes les planètes. La chaleur, la lumière, l'électricité, le magnétisme dont il est le grand générateur sont la source de la vie organique, et sans cette vie, le sentiment, la pensée et les autres facultés de l'esprit ne peuvent plus se manifester.

Prosternons-nous donc devant la puissance du Soleil, Roi bienfaisant de notre grande patrie planétaire, mais n'oublions pas que ce Roi tient sa puissance du Roi des Rois, auprès duquel il est infiniment plus petit que nous ne le sommes devant lui !

Ne perdons pas de vue surtout que l'ad-

mirable engrenage des mondes est un *système central* fondé sur la *contrainte* des globes centraux et sur la *prépondérance* de leurs masses, c'est-à-dire sur l'inégalité qui existe entre la grandeur et le poids des soleils, la grandeur et le poids des planètes.

Mais qu'arriverait-il si quelque utopiste, appartenant à l'armée des étoiles, prenant la force centrifuge de chaque planète pour de la liberté absolue, proclamait, comme J.-J. Rousseau parmi nous, que *la planète est née libre?* Qu'adviendrait-il si les planètes jalouses et indignées de la prédominance du soleil, se mettaient en révolution, abolissaient la royauté et déclaraient *les droits de la planète*, consistant à filer chacune son chemin, sans contrainte centrale ou, tout au plus, sous la présidence de n'importe laquelle d'entre elles, même la plus petite, choisie au hasard?

Le plus modeste des astronomes répon-

dra que chaque planète continuerait, en vertu de la force d'inertie, à suivre tout d'abord la route à laquelle le Soleil l'a habituée, mais que bientôt, relativement très vite après, dégagée des liens qui l'avaient retenue à la masse prépondérante, obéissant fatalement à sa force égoïste centrifuge, elle fuirait dans l'espace sur la ligne opposée au ci-devant globe central, briserait sur son passage désordonné les globes plus petits et finirait par se briser elle-même contre un autre plus grand.

Les planètes, après la proclamation de leur liberté, se heurtant, s'écrasant, s'émiettant les unes sur les autres, ne tarderaient pas à se confondre de nouveau en une masse informe, ténébreuse, froide et stérile. Ce serait, de nouveau, le chaos.

Et la fin de la vie de notre système planétaire serait aussi la fin de notre vie humaine ainsi que de toute vie organique

répandue sur la surface des planètes.

Le même accident se produirait d'ailleurs si quelque grand-vizir du Soleil, imbu de l'idée de la prédestination absolue, allait conseiller à son maître d'abuser de sa puissance centrale en détruisant la force de résistance des planètes et en les plongeant dans un profond quiétisme. Les planètes s'empresseraient de tomber une à une sur le Soleil, de s'aplatir sur sa masse, retournant ainsi au chaos primitif d'où elles furent appelées à la vie par le souffle du Créateur.

Avant d'en terminer avec ces aperçus sur l'astronomie, il est indispensable de faire remarquer que le mode de formation des sociétés humaines primitives est parfaitement analogue au mode de formation du système planétaire.

Des observations de nos plus illustres astronomes confirmées par les découvertes

récentes de la Géologie, de la Paléontologie et de la Thermodynamique, expliquées par l'éminent M. H. Faye (de l'Institut), dans sa remarquable étude sur l'origine du monde, il résulte que la masse cahotique a commencé par *se résoudre en planètes* dont les mouvements furent d'abord irréguliers, et qui se heurtaient souvent les unes contre les autres, lorsque le Soleil parut enfin et institua l'*équilibre stable*, tel qu'il subsiste aujourd'hui.

Or le savant publiciste anglais, sir Henri Sunmer Maine, fait voir très clairement, dans son étude sur l'ancien droit et la coutume primitive, qu'aux débuts de leur formation les sociétés humaines n'avaient pas de pouvoir central et que la figure du Roi n'apparaît que relativement assez tard.

L'exemple des Etats-Unis, qu'on aime tant à citer pour montrer une nation civilisée fonctionnant sans roi, témoigne donc

seulement que la société américaine, assise sur un terrain primitif, *subit la loi naturelle des sociétés* primitives, à cette différence près qu'elle a commencé à se développer sous les auspices d'une civilisation importée d'Europe et dont elle ne semble retenir d'ailleurs que les éléments corrupteurs. Il n'en est pas moins certain pour nous, que le jour où l'insuffisance du pouvoir exercé par le capital sera définitivement reconnue, et dès que les sociétés de l'Amérique du Sud auront acquis une organisation plus compacte, partant plus redoutable, ce besoin d'une institution plus forte se fera sentir dans l'Amérique du Nord et la figure du Roi ne manquera pas d'y faire son apparition.

Mais si cette apparition de la figure royale constitue un progrès, si c'est la preuve du perfectionnement d'un organisme social, sa disparition du milieu d'une nation civilisée

est le signe indéniable de sa décadence et de sa décrépitude.

Et pour établir, par un dernier argument, la parfaite exactitude de l'analogie entre la formation des mondes et la formation des sociétés humaines, n'est-il pas vrai que le système féodal correspond à cette phase primitive où le chaos a commencé à se résoudre en planètes, les plus petites tournant sans ordre autour des plus grandes et toutes se heurtant les unes contre les autres ?

Le système féodal, né du chaos où fut plongé l'Europe après la chute de l'empire romain, consistait, en effet, en une sorte de confédération de seigneurs, investis chacun du pouvoir souverain sur ses propres domaines, mais inégaux en puissance, subordonnés entre eux, ayant des droits et des devoirs réciproques mais seulement en principe.

L'expérience a démontré que ce système est instable de sa nature, qu'il provoque des injustices et des guerres incessantes. On sait aussi que la royauté, dont l'apparition dans la plénitude de sa force fut un véritable bienfait, en a débarrassé l'Europe.

IV

INDICATIONS DE LA PHYSIOLOGIE

Le mouvement et la vie. — Symétrie de notre corps. — L'organisme humain est un microcosme. — Autocratie des globes centraux dans les cellules et du cerveau dans l'organisme. — Partie psychique, gouvernante et partie automatique, gouvernée. — Différence substantielle. — Hypertrophie et atrophie du cerveau. — Parlementarisme et république. — M. Herbert Spencer au sujet de l'Amérique. — Point de liberté ni d'égalité en physiologie, en physique et en chimie. — La poésie et la science.

La physiologie interrogée à ton tour, répète textuellement, mais en petit, les phénomènes que nous venons de remarquer en grand dans l'astronomie.

Cette science a pour objet l'étude de la

vie et de ses fonctions organiques. Elle nous enseigne en premier lieu que sans le mouvement, source de la chaleur et de la lumière, la vie ne saurait ni se manifester ni durer.

Elle nous démontre aussi que le corps humain est composé d'organes symétriques — comme je l'ai dit plus haut, — placés symétriquement par rapport à un plan vertical, de telle sorte que tous ces organes sont doubles, excepté toutefois ceux de la parole et de la reproduction qui sont simples et situés au milieu de notre corps, sur la ligne verticale qui sépare ses deux moitiés symétriques.

Cette symétrie de notre corps prouve jusqu'à l'évidence qu'il a été produit par la coopération simultanée de deux forces, la force centripète et la force centrifuge, dont la résultante se manifeste par la faculté de procréer spirituellement et matériellement. Mais comme cette faculté émane du cerveau

directement, les deux organes qui en sont les interprètes sont nécessairement simples et situés sur la ligne où se sont rencontrées les deux puissances créatrices.

Et comme la procréation morale est supérieure à la procréation physique, l'organe de la parole est placé plus haut que l'organe de la reproduction.

La loi universelle de la gravitation se manifeste avec éclat dans notre appareil de locomotion. Tout le monde sait que pour avancer, il nous faut marcher, *jouer des jambes*, suivant l'expression vulgaire. Nous avançons la jambe droite qui pousse notre corps du côté droit et puis la jambe gauche qui l'attire du côté gauche et ainsi de suite. Tout le monde sait aussi que la *résultante* de ce double jeu, c'est la direction moyenne, c'est-à-dire la ligne droite.

La physiologie enseigne encore que l'organisme humain, considéré comme le chef-

d'œuvre de la création, est basé sur un *système de cellules*. Et le microscope fait voir que chacune de ces cellules renferme en elle un *système globulaire central*, parfaitement analogue au système planétaire astronomique, obéissant à la même loi universelle de la gravitation.

Comme la cellule est un élément primitif — la semence et l'œuf sont des cellules — doué de la faculté de vivre, de se nourrir et de se reproduire ; comme tout être organisé provient d'une cellule et n'est lui-même pris dans son ensemble, qu'un assemblage de cellules dont le tissu pénètre et entoure tous les organes ; comme on distingue, jusque dans les gouttelettes de notre sang, des corpuscules en suspension qui sont des cellules ayant leurs mouvements propres, il s'ensuit que la vie de notre corps, considérée dans ses détails ou dans sa masse, est fondée sur la contrainte du globe central

qui règne dans chaque cellule aussi souverainement que le Soleil dans le système planétaire, et il devient évident que notre organisme ne laisse absolument aucune place à la liberté.

Comme indépendamment de la contrainte, la merveilleuse organisation de notre corps est encore basée sur l'inégalité de poids et de grandeur entre les cellules et dans chaque cellule entre les globes centraux assujettissant les globes secondaires, il est hors de doute que l'établissement de l'égalité dans notre organisme provoquerait instantanément la cessation de la vie.

Enfin, outre les globes centraux en nombre indéfini qui exercent leur Pouvoir sur les cellules, notre corps contient un globe central unique, d'une grandeur relative démesurée, qui commande en maître à tout l'organisme. C'est le Cerveau dont le Pouvoir est un et indivisible ; toutes nos facul-

tés psychiques, telles que : intelligence, raison, volonté, sensibilité, conscience, et toutes nos sous-facultés : pensée, mémoire, imagination, entendement y sont concentrées et c'est à tort qu'on désigne vulgairement le cœur comme siège du sentiment.

La masse cérébrale et son prolongement la moelle épinière, est elle-même une agglomération de *cellules nerveuses*, d'une substance entièrement différente du reste de l'organisme. Elle se nourrit d'une matière appelée *lécithine*, également distincte de la nourriture qui alimente les autres parties du corps.

Toutes les parties de notre organisme sont douées de sensibilité, mais ne pouvant concevoir ni la douleur ni la jouissance sans le concours du cerveau, elles lui sont reliées par un réseau de fils télégraphiques appelés nerfs. Le rôle de ceux-ci essentiellement intermédiaire, consiste à lui transmettre

les impressions et c'est le cerveau qui, après les avoir ressenties, examinées, appréciées, fait les dispositions qu'il juge convenables. Pour l'exécution de ses ordres, il dispose d'une armée de *muscles*. Il agite le nerf moteur qui est leur commandant en chef; celui-ci transmet immédiatement l'ordre ou contingent musculaire qui se contracte et détermine le mouvement voulu.

Le pouvoir *autocratique* du cerveau est donc établi scientifiquement, aussi bien que la soumission de l'organisme à ses commandements absolus et indiscutables.

Si, par exemple, dans un organisme sain, le cerveau, pour des raisons connues de lui seul, commande au bras droit de saisir un couteau et de couper le bras gauche, le bras droit obéira sans discuter ; s'il commande au corps tout entier de se précipiter du haut de la tour Eiffel, le corps s'élancera sans savoir pourquoi et tout sera dit.

La désobéissance des membres ou du corps entier aux ordres du cerveau est un signe non équivoque de maladie ou de défectuosité. Si le cerveau, par exemple, commande aux jambes de marcher et aux yeux de regarder et si ces organes s'y refusent, c'est que, *positivement*, ils sont atteints d'une affection morbide quelconque.

Il en est de même lorsque le cerveau ou la moelle épinière sont eux-mêmes malades. C'est ainsi que l'observation des crétins, des idiots et des myélitiques a montré que chez ces infortunés les ordres du cerveau sont imparfaitement ou même inversement exécutés par les membres ou les organes.

Mais c'est la folie qui fournit la preuve la plus éclatante de l'autocratie du cerveau ainsi que de la soumission passive et inconsciente de l'organisme. Qu'un cerveau fou commande, par exemple, au gosier de chanter et aux pieds de danser au milieu d'une

église, pendant la grand'messe ; ceux-ci s'empresseront d'exécuter cet ordre sans y trouver rien d'inconvenant.

Mais pas plus que le soleil dont il est l'image réduite, le cerveau, ce maître absolu de notre organisme, n'est libre lui-même. Emprisonné dans la boîte cranienne, préposé par la nature à la direction du corps, constamment attentif et en éveil, il ne fait que prononcer les ordres qui lui sont suggérés soit par les besoins impérieux de l'organisme, soit par les impressions qu'il reçoit du dehors et qu'il est tenu d'utiliser d'une manière intelligente au profit commun.

Remarquons encore cette autre analogie avec le soleil : le cerveau se forme et s'affermit beaucoup plus tard que l'organisme et celui-ci n'arrive à l'état d'*équilibre stable* qu'après la formation définitive du cerveau. Vers l'âge de vingt ans l'organisme de l'homme a généralement atteint sa pleine

croissance, mais le cerveau n'acquérant son entier développement que vers l'âge de trente ans, les actions du jeune homme sont loin d'être raisonnées et conséquentes.

De tous les enseignements positifs de la physiologie, nous tirons les conclusions suivantes :

1° Le corps humain est un microcosme, c'est-à-dire un univers en miniature avec son système central, un monde ou Etat composé d'éléments les plus divers, mais gouverné par un roi autocrate, le tout basé sur un système de cellules-familles également autocratiques.

2° Le corps humain est divisé en deux parties essentiellement distinctes : 1° *la partie consciente et gouvernante* représentée par le cerveau et la moelle épinière qui sont le siège des facultés intellectuelles et morales, et auxquels nous pouvons donner le nom de *psychocratie*, et, 2° la *partie*

automatique et gouvernée, représentée par les chairs, les os, le sang, les nerfs, les muscles, le cœur, les poumons, la peau, etc., ensemble organique que nous nommerons *automatie*.

3° La matière cérébrale et épinière, alimentée par une nourriture plus fine que l'éther, est douce, molle, excessivement nerveuse, ce qui la rend apte à recevoir les sensations morales et à se livrer aux travaux intellectuels, mais la constitue incapable de tout travail physique.

4° La matière de l'organisme est infiniment plus grossière, inaccessible aux impressions intelligentes et exclusivement appropiée aux fonctions physiques.

5° Il existe une proportion normale entre le volume et le poids de la masse cérébrale et épinière d'une part, le poids et le volume du reste du corps humain, d'autre part.

6° Cette proportion est de 1 à 40 environ, et l'hypertrophie ou l'atrophie de la masse cérébrale et épinière sont également nuisibles et dangereuses.

7° C'est la partie la plus petite, mais la plus fine et la plus nerveuse du corps humain qui sent, conçoit la pensée et ordonne, tandis que la grande masse qui n'est au fond que de la charcuterie se borne à transmettre au cerveau, mais sans les ressentir elle-même ni les comprendre, les impressions bonnes ou mauvaises qu'elle reçoit.

8° Les réclamations et les plaintes provenant des différentes parties inconscientes de l'organisme et transmises par la télégraphie nerveuse au cerveau, sont soumises par lui à la critique du sentiment et de la raison, exaucées ou repoussées selon son bon plaisir. Une demande de l'estomac, par exemple, qui réclame d'être rempli, peut

néanmoins, soit par suite de raisonnement, soit par caprice, être repoussée par le cerveau qui a ainsi la faculté de faire mourir l'organisme en le privant totalement de nourriture.

9° Un cas pareil est exceptionnel et ne peut provenir que d'un cerveau malsain, parce que ses intérêts sont indissolublement liés avec ceux de tout l'organisme dont le bien-être ou le mal être réagissent directement sur lui, garantissent sa prospérité ou bien l'entraînent dans la chute commune.

10° Une constitution physique, saine et vigoureuse est fondée sur la confiance irraisonnée et aveugle qu'inspire à tout l'organisme la communauté de ses intérêts avec ceux du cerveau, ainsi que sur une soumission absolue et indiscutée à ses ordres.

11° Les réclamations, transmises sans trêve ni relâche au cerveau invité à y faire droit, représentent la *force de résistance* de

l'organisme opposée à la *force de puissance* dont elles règlent la conduite et limitent le pouvoir autocratique. Ainsi, par exemple, une lésion à l'orteil, transmise immédiatement et incessamment au cerveau, oblige celui-ci à la guérir ou le détermine à l'amputation si la plaie est gangreneuse.

12° L'existence du constitutionnalisme et du parlementarisme au sein d'un organisme est une preuve certaine, ou qu'il n'est pas encore formé s'il est jeune, ou qu'il est ramolli s'il est vieux, ou qu'il est atteint d'idiotie, de crétinisme, de myélite, ou enfin qu'il est sous l'empire d'une maladie quelconque.

Dans un organisme constitutionnel, l'orteil gangrené que nous venons de donner en exemple ayant voix délibérative se refuserait énergiquement à l'amputation et ce refus entraînerait la mort du corps tout entier.

13° La souveraineté du peuple, c'est-à-dire la subordination du cerveau à la volonté des chairs, des os, des muscles et généralement de tous les membres et de tous les organes, est le renversement de la loi naturelle, le signe indubitable de la dégénérescence de l'organisme.

14° La république de l'organisme, avec la liberté et l'égalité pour devise, s'appelle en pathologie *décomposition du sang*, présage d'une mort prochaine et inévitable.

Mais qu'arriverait-il si quelque maniaque, logé dans les bas-fonds de notre organisme et jaloux de la position privilégiée dont jouissent le cerveau et la moelle épinière, s'avisait de doter chaque cellule de l'intelligence et du sentiment?

Le premier médecin venu, sollicité d'éclaircir cette question, répondra qu'une tentative de ce genre n'aurait aucune chance de succès. Cependant si, par miracle, elle

aboutissait, la pâte dont se composent nos os, nos chairs et nos muscles deviendrait aussi tendre que la pâte cérébrale, — condition essentielle pour recevoir et emmagasiner les impressions intellectuelles — et l'organisme incapable de travailler physiquement, même d'appréhender sa nourriture, se perdrait définitivement et sans retour.

Il n'est pas douteux que tout organisme social, c'est-à-dire tout groupe d'hommes formant une nation ou un Etat, ne réflète fort exactement l'image agrandie d'un organisme particulier et que la proportion entre la *psychocratie* et l'*automatie* ne soit calquée sur celle du cerveau et des membres.

L'observation la plus superficielle force le penseur de bonne foi à reconnaître que la quantité d'hommes doués de la faculté de concevoir, de raisonner et de sentir, constitue à peine les trois pour cent de toute

agglomération; le reste est destiné au travail physique réparti d'après les aptitudes, et ne fait que reproduire machinalement les mouvements imprimés par la classe intelligente. Prêchez donc la bonne nouvelle aux 97 parties automatiques; faites lire Aristote, Copernic, Comte ou Spencer à chacun des individus qui la composent, la multitude deviendra certainement impropre aux fonctions physiques pour laquelle elle fut créée, mais elle n'en restera pas moins brutale à cause de l'infériorité de sa nature, indocile à cause de la dureté de sa peau qu'affecte seule la pointe de l'aiguillon, je veux dire de la contrainte, ténébreuse enfin à cause de la faiblesse de sa vue que la lumière crue des sommets intellectuels éblouit mais n'éclaire pas.

L'exemple des Etats-Unis d'Amérique nous en offre un témoignage irrécusable. L'instruction y est répandue sans mesure,

la morale scientifique prêchée sans entraves, et, malgré tout, comme le fait observer M. Herbert Spencer dans son *Introduction à la sociologie*, on y vole, on y pille, on y trompe, on y assassine beaucoup plus qu'en Europe, plus même que dans n'importe quel pays barbare.

N'ayant rencontré aucune trace de liberté ou d'égalité dans la physiologie, je n'ouvrirai pas de chapitre spécial pour chacune des autres sciences naturelles, ni pour la physique et la chimie, ni pour les mathématiques, aucune n'ayant rien à nous apprendre de nouveau et toutes aboutissant à des conclusions philosophiques identiques.

Le même système globulaire, la même contrainte, la même inégalité et, par conséquent, la même loi universelle de la gravitation règne en souveraine chez tous les êtres organisés. C'est pourquoi l'arbre solitaire qui grandit sur un roc inaccessible,

l'oiseau qui plane dans les airs, le lion qui se promène dans les déserts, ne sont libres qu'aux yeux du poète ; leur liberté s'évanouit sous la loupe du savant.

Les corps inanimés obéissent aussi aux mêmes lois de la nature et plient sous les impressions extérieures avec autant de docilité et de régularité que les corps organisés. L'air ainsi que l'électricité et le magnétisme, ces éléments invisibles et plus substils que l'air, obéissent, on l'a vu plus haut, à la loi universelle de la gravitation.

Le poète qui tombe en extase devant l'air libre parcourant en liberté les espaces libres n'a jamais, c'est évident, étudié ni la physique ni la chimie.

V

COTÉ POSITIF DE LA PSYCHOLOGIE

In hoc signo vinces.

Hypothèse des spiritualistes. — Négation des matérialistes. — Essai de conciliation. — Rôle de la religion. — Facultés morales. — Hiérarchie et obéissance. — Pouvoir autocratique de la conscience. — L'âme obéit à la loi universelle de la gravitation. — Les religions anciennes et la religion chrétienne. — Le dogme de la sainte Trinité est une vérité scientifique.

Abordons enfin le dernier rempart des fanatiques de la liberté et de l'égalité, le monde de l'âme avec toutes ses divisions et ses subdivisions qui constituent, pour ainsi

dire, le cabinet ministériel de notre psychocratie. La psychologie aidée par la physiologie nous découvrira peut-être quelques-uns de ses mystères.

Cette science, condamnée à tisser ses arguments et à fixer ses conclusions sur une étoffe encore plus subtile et plus insaisissable que l'électricité et le magnétisme, est restée presque stationnaire depuis Aristote et Platon. Elle ne saurait encore mériter le nom de science positive ; elle n'a pas même trouvé jusqu'ici le point d'appui solide où puissent se rattacher les opinions qui divisent ses représentants en écoles formellement divergentes.

Je veux tenter de concilier certaines contradictions flagrantes, mais auparavant et afin de mettre de l'ordre dans mon raisonnement, je vais exposer, dans un résumé succinct, les opinions les plus opposées.

Les *spiritualistes* affirment que l'âme est

une force dont la présence se constate par la conscience de l'existence, du Moi, *vis sui conscia,* et se confirme par l'idée innée de l'existence de Dieu. L'âme, disent-ils, se manifeste par ses facultés, telles que l'intelligence, la sensibilité, la volonté ; elle existe, par conséquent, *substantiellement*, mais d'une manière que nous ne pouvons concevoir ; elle n'est ni visible, ni tangible, mais elle est une et indivisible, simple, libre et indestructible ; elle est d'une essence entièrement différente de la matière et ne peut être appréhendée par nos sens, mais seulement par elle-même, c'est-à-dire par la raison qui est une de ses facultés principales.

Partant de cette thèse, les spiritualistes établissent la liberté de la volonté, c'est-à-dire la faculté de se déterminer, et l'immortalité de l'âme, — toute substance simple étant forcément incorruptible. Ils disent que l'âme

étroitement mais temporairement unie au corps et d'une manière que nous ne pouvons concevoir, l'abandonne après la mort, s'envole et se replonge dans l'unité universelle d'où elle est sortie (panthéisme), ou bien va animer d'autres corps soit sur cette planète, soit sur d'autres, peu importe (métempsychose), ou bien encore est emportée vers un séjour inconnu (psychisme).

Les *matérialistes*, au contraire, n'admettant que le témoignage des sens comme *critérium* de certitude, confondent l'âme avec la matière et assujettissent toutes nos fonctions morales aux lois physiologiques. Ils expliquent les indéniables phénomènes physiologiques par les vibrations ou les ondulations de la matière cérébrale et nient, par conséquent, l'existence de l'âme.

En rapprochant ces deux théories si disparates, nous constatons tout de suite que l'une et l'autre procèdent par assertions et

font appel à la foi ou à la voix intime de la conscience. Ni l'un ni l'autre des deux partis ne base ses assertions sur une démonstration logique. Nous leur refusons donc tout droit d'émettre une opinion scientifique définitive.

La théorie des spiritualistes, envisagée au point de vue étroitement philosophique, est hypothétique, en principe ; elle conduit à des conclusions multiples qui toutes, sauf une seule peut-être, sont forcément erronnées. D'autre part la théorie des matérialistes s'appuie sur une négation, ce qui est assurément la façon la plus vicieuse de raisonner. Nier l'existence de l'âme parce qu'elle échappe à l'analyse physique est aussi absurde que nier, par exemple, l'existence des globes célestes qui se dérobent encore, dans les profondeurs éthérées, aux télescopes rudimentaires dont nous disposons. La justice et le bon sens commandent de reje-

ter les deux systèmes, sans plus d'examen.

Il est certain cependant que la vérité se cache nécessairement quelque part, vers le milieu des deux opinions contraires.

Pour découvrir ce milieu ou, du moins, pour m'en rapprocher le plus possible, on me permettra bien, j'espère, de hasarder moi-même une troisième hypothèse.

Admettant le principe spiritualiste que l'âme existe, que son existence est révélée par notre instinct et manifestée par son évidente activité; reconnaissant aussi que tous les hommes de tous les temps et de tous les pays sont, ont été et seront religieux, que l'objet de toutes les religions est précisément l'étude de l'âme et de ses rapports avec la divinité, et prenant ici le terme religion dans son sens le plus général et le plus étendu; mais confessant que l'âme échappe encore aux investigations de la science expérimentale, je commence par

conclure qu'elle est au moins une force qui, appliquée d'une manière incompréhensible à notre organisme, le met en mouvement et, par conséquent, lui communique la vie.

Le rôle de notre organisme vis-à-vis de cette force invisible peut se comparer à celui de la cloche vis-à-vis du sonneur. La cloche tinte tant que la main du sonneur l'agite, elle se tait quand cette main l'abandonne. Et la force motrice et l'instrument sont dans une dépendance réciproque absolue : la cloche ne peut tinter sans le secours du sonneur et le sonneur ne peut arracher une note à la cloche fêlée ou brisée.

Mais cette conclusion, rendue si claire par cette comparaison dont personne assurément ne contestera la justesse, est évidemment la seule qu'il me soit permis de tirer logiquement et de mes observations propres et des déductions les plus hardies de la science

psychologique dans l'état actuel de son développememt.

D'où vient cependant cette force organique qui agite notre organisme? où va-t-elle lorsqu'elle est brisée? pourquoi est-elle venue et pourquoi nous abandonne-t-elle? Nous est-elle personnelle ou non? est-elle périssable ou impérissable ?

La science expérimentale en sait tout aussi long là-dessus que la cloche au sujet du sonneur.

La permanence de ces interrogations pressantes intéresse au plus haut point notre repos moral, notre manière de vivre, le mode d'organisation de notre vie sociale, notre attachement même à notre propre vie ; les réponses péremptoires qui seront faites pourront seules nous convaincre que l'homme est véritablement différent de la bête.

Si la logique tremble, si la science expérimentale reste muette, c'est donc que les

grandes solutions ont été réservées exclusivement à une autre science, d'essence plus relevée que toutes les autres, s'imposant à la raison non plus en la persuadant ou en la violentant par l'énergie de ses arguments, mais en la domptant par l'excellence de ses maximes : et cette science nous l'appelons la Religion.

Nous considérons ici la religion, non plus comme l'ensemble des préceptes moraux, transmis du ciel à l'homme par l'intermédiaire des prophètes ou même du fils de Dieu, afin de régler notre conduite et de nous maintenir à la hauteur de notre mission sublime, mais comme l'exposé des vérités de la science intégrale répandue dans toutes les intelligences aux premiers âges de l'humanité, perdue pour la plupart à la suite de quelque affreux cataclysme, conservée précieusement à travers les siècles dans les écoles ésotériques et enfin restaurée pour

être placée en dépôt dans les écoles des théologiens.

Soumettre la religion à la critique ou aux déductions de la science expérimentale, ce n'est donc pas seulement la dépouiller de son caractère mystérieux et consolant, comme l'a fait cruellement Martin Luther, c'est encore saper les bases de la science intégrale et universelle, c'est se heurter aux concordances formelles établies de nos jours entre la révélation et certaines données positives, c'est tout renverser et tout détruire, sans parler de la paix du cœur et de la joie de vivre, les seuls biens vraiment indispensables en ce monde, c'est vouloir nous ramener au chaos par l'anarchie des consciences. Parce que certaines prescriptions religieuses troublent encore notre entendement, est-ce une raison pour brûler le livre qui les contient toutes! Que diriez-vous du barbare qui proposerait d'anéantir la

Vénus de Milo, sous prétexte qu'il ne peut pas se rendre un compte exact de la position de ses bras ?

Mais revenons à la psychologie. Elle nous aidera sans doute à légitimer l'hypothèse que je viens de poser.

Si l'âme est d'essence libre, il est certain qu'elle ne l'est point tant qu'elle reste liée à notre organisme et emprisonnée dans notre cerveau. Qui dit liberté dit, en effet, plénitude de développement, et les facultés par lesquelles l'âme se manifeste sont toutes limitées, agissant sous l'empire de la contrainte, obéissant, par conséquent, à la loi de la gravitation. La physiologie, en effet, nous a fait voir que le cerveau, siège apparent de toutes nos facultés intellectuelles, sensitives et morales, est soumis, en dépit de sa toute-puissance sur l'organisme, à une foule de servitudes. Comment l'âme obligée de se servir d'un esclave si borné dans sa na-

ture, pourrait-elle conserver en lui la plénitude de sa liberté?

Voyons d'ailleurs comment agissent nos diverses facultés, chacune prise séparément, et commençons par l'intelligence.

La première pensée qui se présente à l'esprit, c'est que l'intelligence n'est autre chose que la *vue intérieure* du cerveau, parfaitement analogue, on pourrait dire symétrique, à la vue extérieure représentée par les cinq sens. Ceux-ci sont ses agents subordonnés, chacun avec sa mission propre ; aucun n'est capable d'un effort général et tous se complètent les uns par les autres. Ainsi l'œil *voit* à une grande distance mais il ne voit qu'à la lumière ou à travers les corps transparents ; l'oreille *voit* à une distance moins grande que l'œil, mais en revanche il *voit* sans lumière et à travers les corps opaques ; le nez *voit* à une distance encore plus petite mais il voit l'objet non seulement où il est,

mais encore où il a été ; le toucher ne *voit* que les objets contigus au corps ; le goût enfin doit pénétrer dans l'intérieur des objets pour *voir* de quoi ils sont composés.

L'intensité de la vue intérieure du cerveau ou, pour mieux dire, de l'intelligence dont il est l'organe, est infiniment plus grande que celle de la vue extérieure, car elle n'est point gênée par la matière et elle *voit* les idées abstraites entièrement inaccessibles à la perception des sens.

Mais il est impossible à l'intelligence de regarder sans y être contrainte par la volonté qui lui ordonne de se diriger vers un objet, ou bien sans y être sollicitée par l'apparition soudaine d'un objet, et c'est alors le hasard qui la contraint. D'autre part, elle ne peut percevoir cet objet qu'après l'avoir regardé ou à la condition qu'il se présente inopinément à sa vue.

Aucune des opérations intellectuelles ne

sont donc spontanées, c'est-à-dire libres ; — c'est de toute évidence.

L'intelligence obéit à la volonté et dépend en outre des impressions extérieures, des objets qu'elle cherche ou qu'elle rencontre. Il est bien entendu d'ailleurs que ces objets peuvent être simples ou complexes, concrets ou abstraits et aussi que l'intelligence peut agir seule ou secondée par une autre faculté, l'imagination ou la mémoire, par exemple. Celles-ci peuvent évoquer, en effet, l'image d'un cheval, d'une bataille, de l'univers ainsi que les idées de temps, d'étendue, d'infini, d'éternité, etc., pour les soumettre à la vision intellectuelle.

La mission de l'intelligence ne s'étend pas au delà. Après avoir, sur l'ordre de la volonté, regardé, vu et perçu toutes sortes d'images et d'idées, elle doit les soumettre aussitôt à une faculté supérieure qui s'appelle la raison dont le rôle consiste à faire

l'inventaire des données éparses acquises par l'intelligence, à-les condenser, les classer, les redresser, et finalement, les rapporter à des règles universelles et immuables qui président aux idées du vrai, du bien, du beau, de l'absolu, du nécessaire, etc.

Après avoir élaboré cette condensation et obtenu un résultat clair et solide, la Raison se retire à son tour, impuissante à imposer son opinion à la Volonté. Celle-ci peut, en effet, se déterminer d'après des motifs entièrement contraires aux conclusions de la Raison, absurdes, par conséquent ; elle peut aussi ordonner à la Raison de recommencer sur un nouveau plan tout le travail qu'elle a édifié avec les matériaux fournis par l'Intelligence.

Eh bien ! cette dominatrice absolue de l'Intelligence et de la Raison, la *Volonté* n'est pas libre elle-même. Les actions qu'elle commande n'ont qu'une apparence d'arbi-

traire ; elles sont, en réalité, la *résultante* des forces qui l'affectent, la contraignent à capituler et lui imposent une détermination.

Pour mieux faire comprendre cette vérité prenons un exemple dans la vie courante :

X..., fanatique de liberté, en général, et du libre-arbitre, en particulier, se met en voyage vers la ville voisine à laquelle mènent deux routes, l'une plus longue, l'autre beaucoup plus courte. Arrivé au point de bifurcation, la Raison lui propose de prendre la route la plus courte. Cependant, au moment de s'exécuter, *X*... se souvient qu'une pareille détermination serait un acte de servilité vis-à-vis de la Raison et aussitôt il s'achemine dans la route la plus longue, persuadé que ce coup d'Etat est entièrement arbitraire. Il n'a oublié qu'une chose, c'est qu'en se révoltant contre la Raison, sa volonté a instantanément changé de maître. Elle s'est soumise au Caprice, faculté libé-

rale et fantasque, dont l'impulsion a été plus forte que celle de la Raison.

Le grand argument des partisans du libre arbitre sans mesure, qui étayent sur leur opinion erronée, toute la théorie des responsabilités, tombe de lui-même dès qu'on réfléchit qu'un père en corrigeant son fils, le Code pénal en châtiant le malfaiteur, n'ont en vue que d'éclairer la conscience et de punir les délinquants pour avoir agi *librement* et *arbitrairement,* au lieu de se soumettre aux lois obligatoires qui règlent la conduite de l'individu vis-à-vis de lui-même et vis-à-vis de la Société.

N'est-il pas évident, si notre volonté était vraiment libre, que nul ne saurait et ne pourrait nous contester le droit d'user de ce don de la nature à notre fantaisie et sans encourir aucune responsabilité ?

Remarquons, du reste, en passant, que l'affirmation ou la négation du libre arbitre

ne changent rien au côté pratique de la question, puisque les deux partis tombent d'accord au sujet de la responsabilité et de la culpabilité.

Il n'en est pas moins certain que la liberté de la volonté est une illusion qui disparaît à la lumière de la réflexion, que cette faculté n'est qu'un agent subalterne, docile exécuteur des ordres qui lui sont imposés par une force supérieure.

Avant d'examiner cette force supérieure, arrêtons-nous un instant à la Sensibilité, confondue souvent mais bien à tort avec la Conscience. Elle joue un rôle très important et occupe une position exceptionnelle dans le ministère de nos facultés morales.

Il ne faut pas confondre non plus la sensibilité morale avec la sensibilité physique dont sont douées toutes les parties de notre organisme. La première est une faculté indépendante de toutes les autres, ne rece-

vant que d'elle-même les impulsions qui la font agir. C'est comme un procureur général auquel le Créateur aurait confié le code des droits et des devoirs de l'homme envers lui-même, envers son prochain et envers Dieu. Son rôle consiste à les rappeler à la Conscience et à protester toutes les fois que celle-ci les transgresse ou les néglige.

Mais sa compétence s'arrête là : la sensibilité n'a aucun moyen d'imposer ses indications à la Volonté. Celle-ci, subordonnée à d'autres impulsions, peut réduire celle-là à n'être plus qu'une voix criant dans le désert ; elle peut même la contraindre au silence si la Conscience se laisse subjuguer définitivement par l'aveugle Raison ou par les aveuglantes passions.

On vient de voir que toutes les facultés de l'esprit remplissent un rôle limité, nettement défini, qu'elles dépendent les unes des autres comme les appareils et rouages

d'un mécanisme très compliqué. Quel est donc le maître qui leur commande dans notre cerveau dont le pouvoir autocratique a été démontré par la physiologie?

Où réside, par exemple, ce Caprice que nous avons vu tout à l'heure ordonner à la Volonté de déterminer *X*... à prendre le chemin le plus long?

Ce caprice n'était pas évidemment un personnage indépendant; c'était nécessairement une force sortie du cerveau pour assujettir la volonté de *X*...

Quel est donc, en un mot, le *récipient* vers lequel affluent les idées pour s'y fixer et y devenir des forces?

La foi, la charité, l'amour, l'honneur, le courage, la peur, la haine, la vengeance, la cupidité, toutes ces forces qui affectent la volonté, à quel potentat s'adressent-elles pour réclamer leur influence dans toute détermination qui doit être prise?

A qui la sensibilité morale, ce procureur général de la nature, adresse-t-il ses remontrances et ses admonestations ?

Quel est enfin le maître souverain et absolu qui ordonne à la volonté d'exécuter ses décisions ?

Ce roi suprême, ce régulateur de toutes nos facultés, ce chef impérieux de la volonté elle-même, c'est la *conscience*.

Ce pouvoir indiscuté, c'est l'âme proprement dite dont il est inutile et oiseux de rechercher le siège exact dans la topographie cervicale mais dont la présence se révèle par une perpétuelle activité. Les droits de cet autocrate sont absolus ; il ne les partage ni avec la raison qui n'est que son premier ministre, ni avec aucune autre faculté morale qu'il peut bien consulter mais qui, en dernier ressort, lui obéissent toujours, alors même qu'il est fou.

C'est au palais royal de la conscience

qu'aboutissent tous les fils de la télégraphie nerveuse; c'est elle, par conséquent l'unique personnage qui ressent les joies et les douleurs dont notre organisme matériel et immatériel est affecté.

Lorsque la conscience est absente, repliée sur ses méditations intimes ou plongée dans le sommeil réparateur durant lequel le cerveau se nourrit, ou bien lorsque son absence est artificiellement provoquée par l'action de l'alcool, des narcotiques et des anesthésiques qui durcissent et resserrent momentanément la pâte nerveuse où elle réside et l'isolent par conséquent de toute communication extérieure, toutes nos facultés morales s'engourdissent et notre organisme physique devient insensible.

Ces derniers phénomènes sont trop connus pour que nous y insistions. Ceux qui proviennent des méditations et des préoccupations intimes sont analogues et l'observateur

attentif peut s'en rendre compte aussi facilement.

Qui ne sait, en effet, qu'au moment où la conscience fortement impressionnée par une pensée ou par un sentiment qui lui est propre, se dégage de toutes les circonstances extérieures, les facultés subalternes telles que la raison, la mémoire, l'imagination, l'intelligence cessent instantanément leurs opérations particulières, l'organisme charnel devient indifférent à la douleur la plus cuisante, l'estomac lui-même ne sollicite plus de la main déjà levée le morceau de pain qui doit apaiser sa faim pressante. Toutes les puissances de notre être s'arrêtent silencieuses et en contemplation devant le silence et la contemplation de la puissance souveraine.

Cette propriété merveilleuse de la conscience d'élever notre être au-dessus de toutes les relativités ambiantes et de contraindre

toutes nos forces à converger vers elle-même est la source de toutes les grandes actions humaines.

Les enthousiastes de la foi, de l'honneur, du patriotisme ont souffert le martyre sans proférer une plainte, ont marché au supplice sans témoigner d'hésitation, ont chanté des cantiques au milieu des flammes des bûchers.

Si le pouvoir de la conscience n'eût point été autocratique, les membres du corps des martyrs et leurs facultés morales secondaires, la raison la première, se seraient évidemment révoltés contre cette destruction passive de l'organisme décrétée pour des motifs au-dessus de leur entendement. Ils auraient nécessairement poussé la conscience à abjurer la foi ou auraient succombé eux-mêmes à une frayeur déshonorante. Mais son pouvoir étant absolu, un et indivisible, et l'ordre étant donné par elle à la volonté obéissante de comprimer les lèvres et d'arc-

bouter les membres, le corps des martyrs se laissait détruire glorieusement en témoignage de la haute suprématie de l'esprit sur la matière.

C'est pour dompter la chair, pour ennoblir et perfectionner notre organisme en le moralisant que le pouvoir autocratique a été décerné à la conscience. Sa force centripète neutralise les effets de la force centrifuge des organes, force charnelle, égoïste et personnelle qui, laissée libre, aurait ravalé l'homme à la condition de la bête brute.

La conscience se manifestant par une force toujours en activité, il faut convenir qu'elle-même possède une individualité propre, qu'elle est *substantielle*, qu'elle sait qu'elle existe, qu'elle se connaît et qu'elle *tourne incessamment sur elle-même*, s'étudiant s'examinant, se contrôlant. C'est donc, pour continuer notre assimilation, le soleil vers

lequel gravitent toutes les puissances de notre être, toutes nos facultés et tous les éléments de notre organisme.

En même temps qu'elle se connaît elle-même, la conscience connaît Dieu et elle est la seule de toutes nos facultés à le connaître, quoique cette connaissance lui soit suggérée par la sensibilité qui fait entrevoir sa justice et sa bonté, et indiquée par la raison qui démontre sa toute-puissance. C'est cette toute-puissance qui déjoue toutes les combinaisons et tous les calculs, nous élève et nous renverse selon son bon plaisir, borne la liberté de la conscience; c'est le premier degré et le plus important de ses subordinations.

La conscience est soumise encore aux puissances abstraites quoique parfaitement visibles qui s'appellent famille, tribu, nation humanité, forces collectives vis-à-vis desquelles elle est placée comme le soleil vis-à-

vis de cette masse énorme qui l'emporte avec toutes ses planètes du côté de la constellation d'Hercule.

Loin d'être libre, notre conscience ou mieux notre âme obéit donc à la loi universelle de la gravitation. En premier lieu, elle est douée d'un mouvement propre et, en second lieu elle est incessamment sollicitée par deux forces supposées : 1° par la force centrifuge qui l'attire vers ses droits et ses intérêts personnels ainsi que vers les exigences égoïstes et charnelles de l'organisme ; 2° par la force centripète qui l'attire du côté de ses devoirs envers Dieu et envers le prochain.

Chaque secousse morale provenant du dehors qui affecte notre âme, chaque impression qu'elle reçoit, chaque idée accroissent son mouvement de rotation sur elle-même.

A chaque impulsion nouvelle, ce mouve-

ment s'accélère et si elle est particulièrement forte, le mouvement de l'âme provoque une action réflexe et fait tourner sur lui-même le corps qu'elle anime. Tout homme, en s'observant, a pu constater ce phénomène.

Le premier instant de la secousse invite l'âme à déployer sa force centrifuge, force égoïste et répulsive, uniquement déterminée par l'instinct de la conservation, par les passions, la faiblesse, les vices de l'individu dont l'oreille se ferme tout d'abord à la voix de la raison et le cœur au sentiment du devoir.

Qui ne sait, par exemple, que la première détonation du canon ennemi détermine dans l'âme du plus brave soldat le désir de la fuite, mouvement instinctif tellement puissant parfois qu'il entraîne son organisme? On voit alors un régiment entier opérer une légère volte-face et se *prosterner*

devant l'ennemi. Le premier sentiment déterminé par l'outrage est un sentiment de vengeance. L'annonce de la mort d'une personne chère ou de tout autre grand malheur détermine un profond dégoût de la vie. La vue d'une grosse somme d'argent invite au vol le pauvre le plus probe. La vue d'un prochain heureux, prospère et fortuné, excite en nous la haine et l'envie, surtout si nous sommes dénués de biens. Nous accueillons enfin les premiers sourires de la fortune avec l'espérance mauvaise de désoler nos ennemis et d'humilier nos meilleurs amis.

Mais aussitôt nous ressentons l'effet puissant d'une force centripète qui nous attire du côté diamétralement opposé, c'est-à-dire vers les idées du bien, du devoir, des convenances, de l'honneur, etc.

La lutte des deux forces commence alors. On l'appelle *Réflexion* et elle est plus ou

moins rapide. Après avoir balancé entre l'instinct de la conservation individuelle et l'intérêt de la conservation sociale, entre les suggestions obscures des passions et les arguments clairs de la Raison, entre les mauvais conseils de la sensibilité physique et les bons conseils de la sensibilité morale l'âme finit par prendre une *détermination* qui est la *résultante* des deux forces.

Cependant, il faut le reconnaître, cette détermination serait presque toujours en rapport direct avec la force centrifuge; elle serait généralement dictée par l'égoïsme, les passions, la faiblesse, la folie, si la force centrifuge qui attire du côté du bien, de l'honneur, des convenances et du devoir, n'était secondée par la crainte vague ou précise mais en tout cas salutaire de la justice divine châtiant les manquements à coups de hasard, et aussi par la crainte moins noble, mais quelquefois plus salutaire du

Code pénal interprété par le commissaire de police et par le gendarme, lesquels, n'en déplaise aux utopistes, sont deux facteurs moraux d'une haute importance.

En récapitulant tout ce que la psychologie a pu nous apprendre, nous devons admettre que la science ignore absolument et la nature et l'origine de la substance de l'âme. La force qu'elle développe est-elle la manifestation d'un fluide plus subtil que l'électricité ou le magnétisme, mais émanant de la matière? est-elle réellement incorporelle et immatérielle? qu'importe? nous savons qu'elle est, durant la vie, indissolublement liée à la matière et soumise aux mêmes servitudes. Nous pouvons donc l'observer et l'étudier dans ses phénomènes et en tirer, peu à peu, des conclusions positives qui nous aideront à formuler ses lois essentielles.

Dans l'esprit comme dans la matière, nous

retrouvons toujours et partout même hiérarchie, même subordination, même inégalité même contrainte et même unité de commandement; toujours la même loi de gravitation, le même équilibre, le même ordre, la même harmonie et la même justice; toujours enfin le même système central, le même engrenage et la même chaîne dont les derniers anneaux aboutissent à Dieu.

Dans les productions de l'esprit, individuelles ou collectives, toujours la même symétrie et toujours les deux mêmes forces, nécessaires, primitives et quasi éternelles; la force centripète et la force centrifuge.

Dans les sciences, les idées ont toujours été et seront toujours partagées entre le spiritualisme et le matérialisme, entre l'optimisme et le pessimisme. Les représentants des deux opinions n'ont jamais cessé et ne cesseront jamais de se livrer une guerre opiniâtre, aucun ne prenant garde que la

vérité ne peut appartenir à une opinion extrême, mais qu'elle se trouve naturellement entre les deux, qu'elle est leur *résultante*.

En pédagogie, la méthode classique et la méthode réaliste sont en querelle et les préposés à l'instruction publique feignent d'ignorer que les résultats pratiques et utiles ne peuvent être obtenus que par une sage combinaison des deux méthodes.

En législation, le conservatisme et le progressisme sont toujours en opposition flagrante, chacun réclamant pour lui seul la suprématie exclusive, tous deux oubliant qu'une bonne loi ne peut être que la *résultante* de l'un et de l'autre système.

Dans l'histoire universelle, l'aristocratie et la démocratie se jalousent, se haïssent et se détruisent, sans vouloir comprendre, ni l'une ni l'autre, que c'est la lutte du cerveau social contre l'organisme social, que si le

cerveau ne peut pas subsister sans le travail physique de l'organisme, l'organisme non plus ne peut ni sentir, ni concevoir, ni se conduire sans le secours du travail psychique du cerveau, qui représente, en même temps, la force centripète vers laquelle sont attirées toutes les parties du corps social.

Ce ne sont point les philosophes à proprement parler, mais un fondateur de religion antique qui, le premier, a observé l'existence des deux forces qui régissent la création et par lesquelles se manifeste la toute-puissante énergie du Créateur. Bien qu'il l'ait établie sur des formules empiriques, il n'est pas oiseux de mentionner brièvement les lignes principales de son système.

Le *Zend Avesta* enseigne que deux esprits, le bienfaisant qu'il appelle *Ormuzd* et le malfaisant qu'il nomme *Ahriman* se partagent l'empire du monde, depuis le

commencement. Il faut honorer Ormuzd et lutter sans trêve contre Ahriman et ses démons, *artisans de mensonges et de fourberies*. Zoroastre, on le voit, avait observé, il y a deux mille cinq cents ans, l'activité des deux forces primordiales. Par voie de déduction, il appliquait aux mauvais penchants et à l'égoïsme charnel les conséquences de la force centrifuge ; il rappelait que la force centripète qui nous attire du côté diamétralement opposé au bien et au devoir est la force de Dieu même.

La conception de Zoroastre ne va pas sans quelque absurdité ; sa divinité coupée en deux tronçons ennemis révolte le bon sens. Elle est en outre incomplète ; elle omet de faire voir l'équilibre résultant de la coordination des deux forces.

D'autres religions très anciennes, divisant, soit par intuition, soit par tradition, la divinité en trois personnes, se sont rapprochées

davantage de la vérité, sans cependant avoir conçu l'unité de Dieu ni défini, d'une façon satisfaisante, le rôle des trois personnes.

Dans la Trimourti indienne, *Brahma* est le créateur, *Vichnou* le conservateur et *Siva* le destructeur, mais ce sont trois dieux agissant séparément, éternellement en désaccord et en lutte ouverte.

La même idée, non débarrassée de ses scories, se retrouve dans la trinité boudhique d'*Adi-Boudha*, de *Dharma* et de *Sanga;* dans la trinité égyptienne on voit *Knef*, *Fta* et *Fré*, ou bien *Osiris*, *Iris* et *Horus;* dans la Trinité chinoise de Lao-Tzeu : *Nu*, *Hi* et *Ouei*.

Après ces hommes vraiment extraordinaires, certains philosophes grecs émirent des théories se rapprochant sensiblement des conceptions théosophiques que nous venons d'énumérer; par exemple, la *triade* de Pythagore et de Platon, *les trois hypo-*

stases de Plotin et de Proclus. De nos jours quelques chefs d'école ont formulé un système presque identique qu'ils ont intitulé : *thèse*, *antithèse* et *synthèse*.

Moïse seul, après avoir nettement établi la dogme de l'unité de Dieu, indiqua, mais d'une touche fort légère, les trois personnes de la sainte Trinité. C'est ainsi qu'on a remarqué, avec raison, le récit du chapitre XVIII de la Genèse, où il rapporte l'apparition de la divinité à Abraham sous la figure de trois jeunes hommes. Saint Augustin observe aussi que le premier verset de l'Écriture, lu attentivement, est une affirmation solennelle de la puissance trinitaire. Moïse dit, en effet que *Dieu* créa le monde par son principe, c'est-à-dire par son *Verbe* et que son *Esprit* était répandu sur les eaux c'est-à-dire au-dessus du chaos qui n'avait pas entendu encore la parole vivifiante, le *Fiat lux*.

Mais ces enseignements sublimes étaient évidemment au-dessus de la portée intellectuelle du peuple hébreu, incapable, alors comme aujourd'hui, de saisir la haute valeur d'une donnée métaphysique et surtout d'en tirer les conséquences logiques.

C'est à la religion chrétienne qu'appartient sans conteste la gloire d'avoir établi le mode par lequel se manifeste universellement la toute-puissante activité du Créateur; elle l'a exprimé avec une grandeur de conception et une justesse de définition qui étonne notre intelligence, remplit notre âme d'admiration et pénètre notre cœur d'humilité.

Le mystère de la sainte Trinité, son dogme fondamental, admet *un seul Dieu* en trois personnes : Dieu le Père, Dieu le Fils, et Dieu le Saint-Esprit.

L'établissement de ce dogme imprudemment attaqué et nié aux premiers siècles de

l'Église par les sectes anti-trinitaires, les sabelliens, les priscillanistes, les unitaires, les trithéistes, les macédoniens, les manichéens, etc., et plus tard pour tous les sceptiques, constitue le plus grand triomphe de la religion chrétienne. C'est la lumière éclatante devant laquelle s'effacent les obscurités qui enveloppent encore quelques-uns de ses enseignements, au grand scandale généralement simulé de ses adversaires qui refusent de comprendre que les vérités d'un certain ordre doivent être affirmées et imposées d'abord au nom de la foi, pour être expliquées ensuite au nom de la science, quand les intelligences sont mûres et capables d'apprécier.

En montrant que le dogme de la sainte Trinité est l'expression la plus haute et la plus inaccessible d'une vérité d'ordre absolu, Copernic, Newton et les commentateurs de ces deux grands génies jettent aux

incrédules un défi que ceux-ci sont impuissants à relever.

Je pourrais, à mon tour, presser et serrer les arguments, prouver aux incrédules que nier la Trinité divine c'est nier, par voie de conséquence, la loi universelle de la gravitation. Mais un tel travail exige d'assez longs développements et je crois devoir consacrer à cette question d'une importance souveraine une monographie spéciale que je publierai en temps et lieu.

Répétons, en terminant, que tous les mystères, tous les dogmes de la religion chrétienne sont indubitablement fondés sur les données certaines de la science primitive, fragments de la science intégrale et éternelle transmise aux premiers hommes par la révélation ou acquise par la méditation et l'étude, science qui redevient encore accessible aux intelligences modernes mais à la condition de laisser guider la raison

vacillante à la lumière fixe et claire de la foi.

Que nous parvenions à pénétrer l'essence même de la Vérité, ce serait une folie de l'espérer et de le prétendre, mais nous sommes persuadé que l'ensemble des vérités religieuses, soumises au contrôle de la science positive la plus rigoureuse, gagneront à ce contrôle de la clarté et de la simplicité ; nous croyons que le dogme de l'immortalité de l'âme par exemple, rapporté à la règle de critique universelle, ne laissera plus planer aucun doute dans l'âme des mortels, jusqu'à ce jour incertains de leur destinée.

Cette règle universelle, ce point fixe sur lequel doivent s'appuyer désormais toutes les démonstrations physiques et métaphysiques, ce *critérium* du jugement à défaut duquel les investigations les plus laborieuses errent à l'aventure, c'est la grande loi de la création, la loi suprême de gravitation. C'est le signe victorieux qui doit rallier vers un

but commun les philosophes et les chercheurs, les esprits méditatifs et les esprits expérimentateurs, pareil au signe qui apparut à Constantin à l'heure de son combat décisif contre la Rome païenne. Nous l'arborons à notre tour pour livrer le dernier combat de la science épurée en faveur de la religion chrétienne, et nous en traçons le symbole sur la poitrine au nom des trois puissances créatrices qui ont fait le monde à leur image; au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

VI

GRANDES LIGNES DE LA BIOLOGIE

Cause de l'attraction. — Génie de Newton. — Fausseté de la théorie atomique. — La vérité sur la substance universelle. — L'esprit domine la matière. — Unité du plan universel. — Dieu se manifestant en toutes choses. — Erreur des matérialistes. — Génie de Darwin et erreur des conclusions philosophiques basées sur sa théorie.

La biologie a pour objet l'étude de la *Vie* dans toutes ses manifestations et à travers toutes ses phases. Elle la prend à sa source et suit ses développements pas à pas, jusqu'au moment où elle abandonne l'être animé, s'efforçant ainsi de pénétrer le double mystère de sa production et de son extinction.

Quoique de fondation relativement ré-

cente, la Science biologique doit être placée au premier rang des connaissances humaines. Ses conclusions, adaptées à la philosophie et à la sociologie, leur sont d'un grand secours pour les débarrasser des spéculations abstraites et stériles et leur permettre ainsi d'aborder le domaine pratique.

MM. Auguste Comte, Claude Bernard, Charles Darwin, Herbert Spencer ont creusé, ont le sait, les problèmes les plus ardus de cette science. Nous renvoyons aux travaux de ces hommes éminents et de quelques autres savants de mérite le lecteur curieux d'en approfondir les détails.

Pour nous qui recherchons exclusivement dans chacune des sciences positives les arguments appropriés à notre système sociologique, nous devons nous restreindre et nous borner, ici comme ailleurs, à indiquer rapidement les grandes lignes de la Science de a Vie, telles qu'elles ont été tracées par les

maîtres, sans abdiquer néanmoins le droit de formuler notre propre opinion, quand nous la jugeons conforme à la vérité et susceptible de concilier les opinions contraires.

D'accord avec les savants modernes nous avons déjà montré dans le mouvement la source de la vie.

Nous avons également fait voir la source du mouvement dans l'attraction qui s'effectue en vertu de la loi universelle de la gravitation à laquelle obéit non seulement la matière, mais encore l'esprit et, sous ce rapport, ni les spiritualistes, ni les matérialistes ne nous ont surpris en contradiction flagrante avec leurs doctrines.

Maintenant la route se bifurque ; nous ne pouvons plus marcher à côté des positivistes et nous sommes obligés de rejeter les théories généralement admises au sujet de la question nouvelle et capitale que nous allons aborder.

Le grand Newton lui-même ne sut pas la résoudre. Vainement il consacra les dernières années de sa vie à la recherche de la *cause de l'attraction* dont la découverte l'aurait mis en face de la cause première de la vie.

Cependant ses travaux ne sont pas restés tout à fait inféconds. S'il n'a pas formulé en termes précis cette cause de l'attraction, son génie nous a légué cependant une indication précieuse dont la justesse ne saurait être contestée de nos jours où de patientes observations ont révélé des faits nouveaux qui permettent de développer et d'élargir son hypothèse et de l'appuyer sur des données scientifiques incontestables.

« Il est insoutenable, écrivait Newton au « docteur Bentley, que la matière inerte « puisse exercer une action autrement que « par le contact. Que la pesanteur soit une « qualité innée, inhérente, essentielle aux

« corps, leur permettant d'agir les uns sur
« les autres au loin, à travers le vide, sans
« qu'un intermédiaire quelconque serve à
« la transmission de cette force, cela me
« paraît d'une absurdité si énorme, qu'elle
« ne saurait, à mon sens, être admise par
« personne capable de réflexion philoso-
« phique sérieuse. »

En effet, attribuer la force à la matière, et, par voie de conséquence, comme le font les matérialistes modernes, les plus audacieux de tous, lui reconnaître les propriétés innées de se diviser, de s'unir, de se mouvoir, de se transformer, de vivre, de penser, d'avoir conscience d'elle-même, nous a paru choquer le bon sens. Nous avons dû chercher autre part un système plus compatible avec les exigences de la saine raison.

Nous avons d'abord examiné la théorie de la *substance universelle*. Leucipe passe, à bon droit, pour l'avoir formulée le pre-

mier. Ce philosophe grec qui florissait cinq cents ans avant J.-C., enseigne que cette substance est un amas de *granules solides*, infiniment petits et séparés par des espaces vides. C'est « le vide mélangé au solide, » suivant l'expression de Bacon.

Cette théorie [1] développée chez les Grecs par Démocrite et par Epicure, chez les modernes par Gassendi et quelques autres, a donné naissance au système plus complet du monde atomique. D'après ses partisans, le monde serait composé d'une quantité innombrable d'atomes, tous distants les uns des autres.

Un mouvement perpétuel agiterait ces atomes, se cherchant ou se repoussant au gré de leurs *sympathies* ou de leurs antipathies. De leur diversité d'affinités résulteraient leurs modes divers de groupements et, partant, la variété du monde extérieur.

[1] Voir la *Biologie* par Letourneau.

C'est par leurs vibrations et leurs oscillations qu'ils se décèlent à l'homme en impressionnant les organes de ses sens. Quand ils s'agrègent des corps nouveaux se forment, quand ils se désagrègent des corps préalablement existants se dissolvent et semblent s'évanouir ; ce sont des moellons qui passent et passeront toujours d'un édifice à un autre. Leur ensemble forme le *fond commun* de l'Univers et, en réalité, ce fond commun ne subit d'autres changements que des modifications dans la distribution de ses éléments constituants. Tous les phénomènes, toutes les révolutions de l'Univers se ramènent essentiellement à de simples déplacements atomiques.

Cette grande théorie, disent les matérialistes mitigés, si admirablement simple et séduisante, ne serait cependant qu'une brillante spéculation, si des faits nouveaux et rigoureusement observés ne lui servaient

aujourd'hui de base et de démonstration.

Elle est objectivement vraie, disons-nous à notre tour et nous n'aurions aucun motif d'y refuser notre adhésion, si nous nous contentions de connaître les *effets* sans nous soucier de remonter aux *causes*.

Mais comme au point de vue scientifique, philosophique et moral, la connaissance de la *cause* est plus importante et offre plus d'intérêt que la perception de l'*effet*, nous prétendons que la théorie atomique ne peut être admise qu'en partie, car elle est subjectivement fausse.

Le fondateur du système, Leucippe, ne serait pas sans doute tombé dans l'erreur s'il avait possédé les notions astronomiques acquises dans la suite des siècles et qui révèlent entre autres choses : 1° que notre terre, le corps solide dont nous suivons de plus près les diverses modifications, n'a qu'un diamètre de *treize mille kilomètres* au

plus, tandis que le vide qui la sépare du soleil mesure plus de cent cinquante millions de kilomètres ; 2° que le vide absolu n'existe pas dans la nature, car les espaces interplanétaires sont remplis d'un *fluide éthéré* dont l'existence est incontestablement démontrée par la propagation de la lumière à travers ces espaces, par l'explication des phénomènes de la diffraction dans la théorie des ondes et, enfin, par les lois de la double réfraction.

Cette double notion aurait vraisemblablement conduit le savant grec à comprendre que les planètes et les myriades d'étoiles qui représentent les corps solides pouvant être comparées à des grains presque imperceptibles de poussière plongés dans des océans de vide, la substance universelle devrait être considérée, si toutefois ces mots ne jurent pas accouplés ensemble, *comme une masse immense de vide mélangée*

à une infime quantité de solide. En conséquence, son attention se serait portée, de préférence et tout d'abord, vers le fluide éthéré, mais il dut se contenter de tirer ses conclusions des faits contingents.

Mieux outillés, c'est de ce côté que les savants modernes soucieux de la vérité vraie dirigent leurs investigations, sans toutefois concevoir jamais l'espérance de pénétrer jamais la nature même de ce fluide éthéré dont l'intervention dans la vie de notre planète est absolue et indubitable, mais dont l'abîme infranchissable de l'atmosphère nous sépare.

C'est en tournant incessamment sur elle-même dans le prétendu vide, c'est en y parcourant plus de deux millions de kilomètres par jour et c'est en recevant, en outre, les rayons du soleil, véritable superflu du fluide éthéré emmagasiné et renvoyé aux planètes par l'astre central, que la Terre subit sa

constante influence. Il s'unit sur sa surface avec le solide, le désagrège, disloque ses molécules et produit, entre autres choses, l'air et l'eau, ces deux éléments indispensables à la vie et qui ne sont, eux aussi, examinés de près, *qu'un mélange de beaucoup de vide avec un tout petit peu de solide.*

Sans ce double travail dans le prétendu vide et sans le secours du soleil, notre Terre ayant dissipé peu à peu sa chaleur propre serait depuis longtemps refroidie et hors d'état d'entretenir la vie organique. Comme il est prouvé néanmoins que la restitution de chaleur est moindre comme quantité que la déperdition, il s'ensuit que le refroidissement n'est qu'ajourné et qu'il doit se produire fatalement après une série indéterminée de siècles à venir; ce refroidissement s'opérant progressivement doit se terminer par la cessation absolue du mouvement, c'est-à-dire par la cessation de la

vie et notre Terre, ayant achevé l'œuvre à laquelle l'avait destinée son créateur, retournera infailliblement au chaos. Le refroidissement progressif de l'individu organique, commençant par la vieillesse, se continuant par la rigidité cadavérique et finissant par la dissolution de tous ses éléments, est l'image très exacte de cette fin de la Terre prévue maintenant avec certitude par la science positive. La mort est donc la conclusion universelle, nécessaire, invincible de la création matérielle, sans exception.

Sans nous appesantir ici sur ce phénomène général et bien connu que les corps solides ne sauraient ni se rapprocher ni s'éloigner sans le concours du vide apparent, et sans en déduire logiquement que l'existence de ce vide est une condition essentielle du mouvement, il est bon de faire observer sans retard que notre exis-

tence organique n'est maintenue que par l'intervention incessante des vides visibles que nous percevons sous la forme légère de l'oxygène ou sous la forme plus dense des liquides. Le premier, aspiré vingt fois par minute, dilate les tissus, les seconds pénétrant à travers toutes les parties solides du corps, en remplissent les interstices et le retiennent en équilibre.

Personne n'ignore qu'au moment où ce vide relatif se retire, c'est-à-dire au moment où la respiration cesse et où le sang se coagule, *nous rendons l'esprit,* et les parties solides de tout notre organisme ne subissant plus que la pression extérieure de l'air, cet autre vide relatif, se rapprochent et affectent la raideur cadavérique qui provient d'un premier manque d'équilibre et qui est la première étape de la désagrégation.

L'ensemble de ces phénomènes démontrant que la matière raréfiée est plus puis-

sante que la matière solidifiée, nous devons en conclure *que la force réside dans le vide et non dans le solide.*

Qui ne sait encore que plus la matière est raréfiée, aériforme ou éthérée, plus en un mot, elle se rapproche du vide absolu et plus elle dégage de force? Les forces comparées de l'eau, de la vapeur, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, du magnétisme, la puissance terrible des gaz explosifs sous l'action desquels les corps les plus solides sont réduits en poussière, offrent des témoignages nombreux de cette vérité.

Il est donc hors de doute que le fluide éthéré dans lequel nagent les planètes, constitue l'immense réservoir de la force motrice première. Que ce fluide soit d'une nature entièrement distincte de celle de la matière, ou qu'il ne soit lui-même qu'une matière extrêmement raréfiée, délayée, pour

ainsi dire, peu importe. Il est bien clair pour nous que la substance universelle se divise en deux éléments primordiaux : le fluide visible et le fluide invisible et c'est à ces deux éléments que nous donnons les noms d'esprit et de matière.

Au cours de cette étude, aux chapitres spécialement consacrés à la matière, nous avons dit que les corps sont doués de la propriété de s'attirer les uns vers les autres. Cette proposition est absolument vraie quant à l'*effet* dont nous envisagions exclusivement alors les phénomènes ; elle cesse de l'être, on le voit, quant à la *cause*

La subordination de la matière à l'esprit en toutes choses n'est pas seulement un principe qui s'impose au sentiment, elle se démontre encore par l'observation rigoureuse des corps solides et particulièrement par ce fait qu'en certains cas ils se repoussent au lieu de s'attirer. Ce dernier phé-

nomène prouve jusqu'à l'évidence que la matière brute n'est douée d'aucune autre propriété que de celle de résistance, d'inertie ou d'impénétrabilité — ces trois mots pris dans un sens presque synonyme; — que les attractions et les répulsions des corps solides ne peuvent être expliquées que par les courants du fluide éthéré, les pourchassant dans des directions diverses ; d'où il résulte que deux corps assujettis à deux courants convergents tendent à se rapprocher et deux corps soumis à l'action de deux courants divergents à se disjoindre.

Et comme la diversité de ces courants provient de la diversité des mouvements de la terre, il en résulte encore qu'ils sont tantôt centrifuges et tantôt centripètes, négatifs ou positifs.

Cette théorie s'inspire de la pensée de Newton, que nous avons reproduite plus haut et elle l'universalise. En établissant

que l'attraction qui s'exerce au contact obéit à la même loi que celle qui s'exerce à distance, nous ne changeons rien à son principe général et immuable de la gravitation et nous laissons intacts les phénomènes observés et analysés par Cavendish et Coulomb, mais nous remontons à la *cause première*.

Loin de reconnaître aux corps solides des qualités de sympathie et d'antipathie, comme le font assez niaisement les matérialistes purs ; au lieu de dire qu'ils *s'attirent eux-mêmes* proportionnellement à leurs masses, nous attribuons ce phénomène, dont l'existence et la permanence sont avérées, à la poussée du fluide éthéré, poussée qui s'exerce conformément aux lois établies par l'hydrostatique et l'hydrodynamique.

Ainsi donc, la substance universelle est composée de la matière qui représente la force de résistance et de l'esprit d'où vient la puissance et l'innervation de la matière.

La coopération inexpliquée et, selon toute apparence, inexplicable de ces deux forces, produit le mouvement et le mouvement engendre la vie en général par la production incessante des plasmas et leurs agglomérations de plus en plus complexes; de mêmes les types déjà établis ne peuvent se perpétuer sans leur intervention commune et simultanée.

Cette masse indéfiniment grande et essentiellement nerveuse du fluide éthéré constitue *l'âme du monde* proprement dite, qui se manifeste par sa force, qui existe, par conséquent, *substantiellement*, qui n'est ni visible ni tangible et qui ne peut être perçue par nos sens, mais seulement appréhendée par nos facultés psychiques.

Cette âme est-elle douée d'intelligence et de conscience? Exerce-t-elle son pouvoir direct sur l'ensemble de la matière ou sur chaque fraction de la matière prise séparé-

ment ? ou bien délègue-t-elle une partie de ce pouvoir à des ministres de sa volonté souveraine, esprits secondaires et obéissants qui règnent sur chaque soleil, chaque planète, chaque monde et chaque fraction de monde et, maîtres absolus sur leurs domaines, contraignent leurs sujets à suivre docilement les ordres supérieurs ?

Autant de questions qui peuvent, à juste titre, provoquer la méditation du penseur et exalter l'imagination du poète, mais qu'on peut aussi considérer comme insolubles. Rien n'empêche cependant de voir dans les traditions grecques attribuant aux empires, aux continents, aux îles, aux mers, aux montagnes, aux fleuves, aux fontaines et aux bois sacrés, une divinité protectrice, autre chose qu'une rêverie poétique, mais bien plutôt le reflet de la science intégrale et primitive, corrompue par la tradition et interprétée par une mythologie imprudente

dont la forme gracieuse dépare le fond et le rend presque méconnaissable.

Quoi qu'il en soit de la conscience ou de l'inconscience de l'âme du monde et malgré sa puissance presque indéfinie, il est certain qu'elle n'est pas libre. Le prétendre serait tomber dans l'erreur capitale du panthéisme, pire à certains points de vue que l'athéisme pur et simple; si nous allions attribuer la toute-puissance et la toute liberté à la substance éthérée, nous nous heurterions à cette contradiction insurmontable que si elle commande en souveraine à la matière, si elle représente la force centripète, elle n'en est pas moins gênée dans son expansion par la force centrifuge et la résistance de cette même matière. Nous mettrions des bornes à la volonté infinie de la divinité, nous l'amoindririons et un Dieu amoindri est une telle absurdité qu'on nous permettra de ne pas insister.

Il nous faut donc remonter encore plus haut pour rencontrer le moteur du monde et où le trouver ailleurs que dans cet empyrée où l'Être des êtres, l'Infini et l'Incompréhensible a placé le siège de son royaume, d'où il commande en maître à tous les mondes et à tous les royaumes, d'où son VERBE a laissé tomber le *Fiat lux*, la parole fécondante qui a engendré le mouvement, c'est-à-dire la *Vie?*

« Son Esprit était porté sur les eaux », nous dit la Genèse, et cette vérité concise, éclairée aux lueurs de la science contemporaine, brille aujourd'hui d'un éclat sans pareil. Et quand la Genèse ajoute que l'Esprit de Dieu, après avoir pénétré la matière inerte, obscure et stérile, « divisa ces eaux, » c'est-à-dire constitua les deux forces qui régissent le monde, qui ne voit que le livre sacré exprime cette autre vérité incontestable que sa Providence ne cesse de veiller

sur la création et de la dominer en forçant la matière d'obéir invariablement à ses lois, partant de s'attirer, de se repousser, de s'agréger, de se désagréger, de se mouvoir et de produire la vie végétale, la vie animale et la vie humaine? Dans quel but? l'Intelligence suprême le comprend. Nous l'ignorons, et sans doute nous l'ignorerons toujours.

Qu'on ravale, si on l'ose, cette théorie sublime au rang d'hypothèse. Hypothèse pour hypothèse, nous défions le chercheur de bonne foi de fonder aucune philosophie, aucune biologie sans son secours ; nous défions le mathématicien d'expliquer rationnellement les phénomènes de la dynamique et de nous rapporter, par exemple, la cause première de la loi en vertu de laquelle les planètes se sont arrêtées à une distance déterminée et respectueuse de leurs soleils.

Les faits nombreux invoqués par les ma-

térialistes en faveur de leurs négations décevantes ne font que renforcer notre hypothèse. Nous ne portons aucune atteinte à leurs observations, nous ne révoquons en doute aucune des lois partielles qu'ils ont découvertes et formulées soit en mécanique, soit en biologie. Nous poussons plus avant les investigations et, renversant le système atomique absolu, nous lui substituons le principe plus rationnel qui rétablit l'harmonie universelle et l'unité de plan de la création, en démontrant que la masse physique automatique est subordonnée à une masse psychique active, en un mot que l'*Univers possède son grand système nerveux qui commande à la matière inerte et qui aboutit à Dieu*.

Les matérialistes aiment à reprocher aux théologiens d'enseigner que l'Univers a été créé en vue de l'homme et ils rient volontiers des Chinois qui se flattent d'occuper

le centre du monde. Mais les erreurs qu'ils professent sont autrement grossières et conduisent à des conséquences autrement funestes. Le culte de la matière qu'ils érigent en principe mène directement, l'expérience nous en avertit, au culte des idoles de pierre et de bois, qui a été la honte de toute l'humanité et qui déshonore encore nombre de peuplades sauvages lesquelles attribuent à leurs fétiches les mêmes vertus et les mêmes propriétés occultes que les matérialistes aux atomes. On sait que la religion chrétienne nous a délivrés de cette dégradante idolâtrie. Du reste, les matérialistes s'en tiennent, pour le quart d'heure, au culte du dieu de métal, au Veau d'or.

Décidément les savants modernes, en inculquant à leurs contemporains leurs hallucinations philosophiques, font payer trop cher les petits services qu'ils rendent d'au-

tre part, en élargissant le domaine des connaissances positives.

Enfoncés dans les couches ternaires et quaternaires, barbotant dans la fange pour y pêcher le protoplasma, s'estimant eux-mêmes des géants et des dieux en face des animalcules imperceptibles qui passent sous leurs loupes, ces ouvriers utiles mais secondaires refusent de lever les yeux vers le ciel et de s'humilier devant la toute-puissance du Créateur.

Parce qu'ils ont fabriqué dans leurs laboratoires une cellule artificielle possédant presque toutes les propriétés de la cellule naturelle, excepté la principale, bien entendu, celle de vivre, ces insensés osent déjà proclamer que le pouvoir de donner la vie n'appartient plus à Dieu désormais. Ils prétendent même avoir vaincu la mort et ils annoncent qu'ils trouveront *sûrement* le moyen de *prolonger* notre existence avec fa-

culté de nous reproduire éternellement, sans songer d'ailleurs que l'application du système ne tarderait pas à élever la population humaine au chiffre de plus d'un milliard par pouce carré de terre.

Je ne prête pas ces absurdités monstrueuses à des adversaires pour les besoins d'une polémique. Elles sont imprimées tout au long dans la biologie du docteur Letourneau, ouvrage publié dans l'intention de *vulgariser* la science par la Bibliothèque des sciences contemporaines, *avec le concours des savants et des littérateurs les plus distingués*.

Ces empoisonneurs du peuple ne se contentent même pas de semer l'erreur ; ils se plaisent à salir les croyances les plus pures. C'est ainsi qu'ils blasphèment le dogme de l'Immaculée Conception. Pourquoi ? Ce dogme, n'est-il pas, après tout, le symbole véridique de leur système sur la génération

spontanée? N'a-t-il réalisé un de leurs rêves, en élevant la femme au rang qui lui est dû, en la tirant de l'état abaissé et vil où l'avaient réduite les sociétés juives sans entrailles, les sociétés païennes sans justice, où la tiennent encore les peuples qui végètent en dehors de la foi chrétienne, c'est-à-dire au sein d'un matérialisme plus ou moins déguisé?

Et maintenant que j'ai nettement affirmé mes opinions au sujet des principes fondamentaux de la Biologie, je ne m'attarderai pas à discuter les théories de Lamark et de Charles Darwin sur l'origine de l'homme, y compris le *struggle for the life* et la sélection naturelle et sexuelle. Aussi bien je n'ai pas d'objection très sérieuse à formuler contre elles et je ne vois aucun inconvénient à les adopter, à condition toutefois que les conclusions qu'on voudrait en tirer soient déclarées fausses; qu'il soit reconnu,

une fois pour toutes, que ce n'est pas la matière brute et inerte, que c'est l'Esprit de Dieu qui donne la vie à l'homme comme aux plus petits infusoires, que ni la génération spontanée du plasma, ni le passage de l'être organisé du type inférieur au type supérieur, qu'aucun de ces phénomènes ne se produit sans l'intervention de la volonté de Dieu.

Loin de vouloir m'occuper des phases pénibles par lesquelles a dû passer le protozoaire avant de devenir *homo*, sans m'arrêter à pleurer mon ancêtre l'anthropoïde dont la disparition ne me permet pas d'établir sûrement ma noble parenté avec le singe d'Afrique, je passe tout de suite à l'*Anthropologie*, en prenant l'homme tel que je le trouve en l'an de grâce 1889.

VII

INÉGALITÉS ANTHROPOLOGIQUES

La liberté et l'égalité incompatibles avec le rang de l'homme. — Inégalité des âges. — Inégalité intellectuelle. — Inégalité sexuelle. — Origine des sexes. — Place de la femme dans la société. — Loi de Moïse sur la famille. — Toujours la loi universelle de l'attraction. — La fraternité. — L'amour est dans l'inégalité. — Avis aux lectrices.

Avant d'aborder cette science qui s'occupe spécialement de l'*homme*, insistons sur notre thèse principale et faisons observer que les principes de « liberté et d'égalité » sur lesquels on prétend fonder la société moderne, sont essentiellement incompatibles avec le rang occupé par l'homme

dans la hiérarchie des êtres animés, car il est avéré que plus un être s'élève et plus sa liberté est entravée, plus il se manifeste d'inégalités dans l'espèce à laquelle il appartient.

Et la liberté et l'égalité deviennent d'autant moins praticables que l'être animé appartient à une espèce qui ne peut vivre qu'en troupes, la fourmi, l'abeille, le castor, par exemple, parce que ce genre de vie est évidemment basé sur la discipline et la subordination hiérarchiques.

En même temps, la faculté de se prêter à la discipline, c'est-à-dire de pouvoir renoncer à sa liberté est une marque certaine de la supériorité de la nature et une importante garantie de la conservation de l'espèce, car l'homme, cet autocrate de la terre, détruit impitoyablement tous les animaux qui tiennent à leur liberté, et refusent de se laisser domestiquer ; il détruit même

les races humaines inférieures, incapables d'adhérer au joug de la civilisation qui n'est autre chose que le renoncement d'une société à la liberté et à l'égalité.

Cette extermination des êtres inférieurs est une nécessité d'ordre naturel qui doit entrer dans le plan du Créateur, dont le but est évidemment de perfectionner toutes les espèces en les soumettant à la domination de l'homme, la fine fleur de la création.

Ces vérités sont généralement admises. Mais après avoir constaté et compté les degrés de la hiérarchie animale depuis l'infusoire jusqu'à l'anthropoïde, après avoir proclamé la souveraineté des types supérieurs sur les types inférieurs, la plupart de nos biologistes s'arrêtent net quand il s'agit d'appliquer leurs théories à l'espèce humaine; d'où des systèmes sociaux extravagants.

Il est indubitable cependant que la hiérar-

chie se continue parmi nos semblables, et que les couches inférieures de l'humanité diffèrent fort peu des couches supérieures de l'espèce animale auxquelles elles succèdent immédiatement dans l'échelle organique. Le singe d'Amérique et le Peau-Rouge qui cohabitent la même forêt vierge, sans être frères, sont, à coup sûr, cousins germains ou à peu près ; l'intimité du berger avec ses chiens et ses moutons est la preuve d'une certaine parenté entre eux. Essayer de rompre cette hiérarchie en faisant du berger un philosophe et un savant, c'est tenter l'impossible ; c'est chercher à rompre tout lien de l'homme avec le reste du règne animal sans lequel notre vie serait bien difficile, sinon impossible.

Les mêmes phénomènes se répètent et se reproduisent partout textuellement ; partout la même hiérarchie, la même subordination et par conséquent, la même contrainte,

la même inégalité, la même autocratie et nulle trace nulle part de constitutionnalisme ni de parlementarisme.

L'homme en général est le cerveau de la terre à laquelle il commande par la grâce de Dieu et selon son bon plaisir ; il la déchire, il la perce, il la coupe, il saccage ses forêts, il modifie le cours de ses eaux ; il tue le lion ou le met en cage, il attèle le bœuf ou le mange ; il fait tout cela sans autre considération que celle de son intérêt ou de son caprice.

De même, l'homme intelligent est le cerveau de l'espèce humaine et il commande au moins intelligent. Refuser à l'homme le droit de commander à l'homme, c'est conspirer contre la civilisation, c'est rendre à la nature la domination de l'homme et l'inviter à rétrograder vers les espèces inférieures le singe, le tigre ou le loup parmi lesquels règnent une liberté et une égalité presque absolues.

Plus un être est élevé, moins il est libre; plus une société est civilisée moins elle doit avoir de liberté, car la civilisation *est une coalition de races humaines douées d'une intelligence supérieure qui s'unissent pour soutenir une guerre systématique et permanente contre la nature, afin de l'assujettir.*

Comme une telle tâche exige impérieusement un plan de campagne, un état-major et une force musculaire obéissante, il est évident que pour servir utilement dans les rangs de l'armée civilisatrice il faut que chaque homme soit mis à sa place, instruit de son rôle, dressé à la discipline; il faut qu'il renonce à sa liberté et abjure toute idée d'égalité.

Mais le renoncement de l'individu à sa liberté est évidemment une opération pénible et douloureuse, une impulsion étrangère peut seule l'y déterminer. La force centrifuge, je veux dire l'égoïsme de l'homme, ne

meurt qu'avec lui et le pousse incessamment vers cette liberté dont il a été déshabitué malgré lui ; pour obvier à cet inconvénient, il faut *l'action incessante de la contrainte* qui seule le dotera des bienfaits de la civilisation et saura les lui conserver.

Les inégalités qui maintiennent la subordination hiérarchique, sans laquelle l'espèce humaine ne saurait subsister, sont si nettement dessinées par la nature, que ne pas les voir est un témoignage d'incurable aveuglement.

PREMIÈRE INÉGALITÉ

L'inégalité naturelle la plus manifeste est marquée par l'âge de l'homme qu'on peut diviser en trois périodes bien distinctes : l'*âge d'accroissement*, de la naissance à trente ans environ ; l'*âge mûr* de trente à soixante ; l'*âge de décroissement* de soixante à la mort.

Cette première inégalité tout à la fois

physique et morale, établit une première nécessité absolue de subordonner le plus faible au plus fort, l'inexpérimenté à l'expérimenté.

DEUXIÈME INÉGALITÉ

La seconde inégalité est marquée par la différence des capacités intellectuelles qui jouent un rôle capital dans la hiérarchie organique de l'homme.

« Nu et sans armes, » suivant l'expression de Linné, l'homme est beaucoup moins doué au physique que la plupart des animaux qui portent presque tous avec eux des moyens d'agression ou de protection : une fourrure épaisse, des canines puissantes, un système musculaire d'une grande vigueur, une rapidité à la course qui les sauve de leurs ennemis, etc. L'homme n'a rien de tout cela ; il doit tous ses moyens d'action à

son intelligence, ce qui prouve une fois de plus, que la force n'est pas du côté de la matière mais du côté de l'esprit.

La relation établie entre l'homme et les animaux l'est aussi entre les hommes entre eux, et l'idée de l'égalité entre eux fondée sur la presque égalité de la taille est une illusion et une absurdité évidente, car ils obéissent, comme tous les êtres, à la loi universelle de la gravitation ; ils *s'attirent entre eux en raison directe des masses de leurs intelligences* et peut-être aussi en raison inverse du carré de leurs distances hiérarchiques.

Cette inégalité des masses de l'intelligence nous apparaît sous deux formes : 1° entre les différentes races humaines ; 2° entre les individus appartenant à une même race ou à un même groupe. Il est essentiel d'en tenir compte dans toute organisation sociale.

Essayer de rompre cet équilibre institué par la nature et maintenu par la transmission héréditaire dans le but évident de rendre l'homme sociable, de l'unir et de l'enrégimenter dans un organisme régulier fonctionnant conformément à un plan unique, c'est se heurter follement à des impossibilités pratiques et radicales ; c'est aussi vouloir rabaisser l'homme au-dessous de la bête fauve, puisqu'il n'est pas aussi bien doué qu'elle pour lutter isolément contre ses ennemis et contre les éléments.

La théorie moderne de l'intelligence pour tous et de la science pour tous est donc absurde et antisociale. Elle ne saurait avoir d'autre effet que d'affaiblir la race humaine et d'arrêter tout progrès et toute vie, et, si par miracle, les intelligences humaines devenaient toutes égales, nous assisterions à ce spectacle singulier d'hommes n'ayant plus

rien à se communiquer entre eux et ne se rencontrant par hasard que pour échanger le triste *memento mori* qu'on prête, à tort ou à raison, à certains moines contemplatifs.

TROISIÈME INÉGALITÉ

La division de la race humaine en deux sexes essentiellement distincts constitue une troisième inégalité naturelle.

Observons tout d'abord que plus un être s'élève dans l'échelle animale et plus cette distinction se dessine et s'accentue. Sans parler des mollusques où l'hermaphrodisme semble la règle, qui ne sait que le chien, le cheval, le singe, mâles et femelles, se distinguent par l'appareil et la fonction des organes générateurs, mais que leur taille, leur force musculaire, leur capacité intellectuelle restent sensiblement égales.

Montons dans les couches inférieures de

l'espèce humaine : le nègre et la négresse n'ont pas même le sentiment de la pudeur ; il est tout au plus indiqué chez le villageois et la villageoise ; chez les uns et chez les autres les forces physiques et intellectuelles sont presque les mêmes. La différence est d'autant plus apparente que l'homme s'élève dans l'échelle sociale et l'on peut dire qu'elle est absolue dans les classes élevées.

Il s'ensuit que la théorie de l'égalité entre l'homme et la femme n'est pas seulement une utopie réprouvée par le bon sens, c'est encore un attentat contre la race humaine qu'on veut faire rétrogader vers les espèces inférieures.

Mais cette division en deux sexes constitue une question si importante que nous croyons devoir nous y arrêter un instant, malgré notre désir de ne point nous attarder aux détails et de mener rapidement notre exposé.

Sur un milliard d'êtres humains qui peuplent notre globe, on compte environ cinq cents millions d'hommes et autant de femmes.

Cette égalité de nombre prouve jusqu'à l'évidence que nous sommes destinés à vivre par couples et que la polygamie aussi bien que la polyandrie sont des institutions contre nature.

Avant d'examiner les conséquences d'un tel état de choses, il est indispensable de s'arrêter à un problème biologique d'une haute signification, énigme qui a passé pour indéchiffrable jusqu'à présent.

Quelles sont la cause et la raison de la division des sexes?

La difficulté de répondre sur ce point comme sur beaucoup d'autres n'a pas d'autre origine, selon nous, que l'ancienne erreur cosmogonique qui hante encore les cerveaux des penseurs, incapables, malgré

l'évidence des faits scientifiques, de se détacher de vieux préjugés.

Mais si nous abandonnons cette cosmogonie surannée sur laquelle semble échafaudée la théorie vicieuse de la biogenèse du docteur allemand M. Virchow, si nous nous plaçons sur le terrain ferme préparé par le génie de Copernic, de Newton et de Charles Darwin, le mystère de la séparation des sexes s'éclaircit et, sans s'épanouir entièrement, devient au moins fort intelligible.

Partant de ce principe que l'homme est un produit de la terre appelé à la vie par la volonté de Dieu avec l'intervention de l'âme du monde ou fluide éthéré, et que la société humaine est un microcosme, le miroir où se réfléchit très exactement notre système planétaire, nous concluons que l'histoire de sa genèse est la reproduction très réduite mais textuelle de l'histoire de la genèse planétaire.

Mais comme l'homme fut le couronnement de la création et fut appelé à de très hautes destinées, il dut être nécessairement le dernier à s'organiser d'une façon parfaite, et son organisation dut se faire lentement, péniblement, laborieusement.

Or, l'astronomie nous enseigne qu'à l'une des époques où le chaos primitif se résolvait en planètes, notre terre formait avec la lune une seule et unique masse non solide qui, soumise à la loi de gravitation, s'est segmentée en deux parties pour donner naissance définitivement à notre globe et à son satellite.

De même, la monade ou monère demi-fluide, dont nous provenons sans doute, dut être, au début, une masse unique jouissant de la propriété de se reproduire en premier lieu par segmentation, ensuite par autofécondation ; en s'élevant plus tard dans les grades organiques, elle devint enfin bisexuée.

Cette vérité d'ordre scientifique s'accorde parfaitement avec l'Écriture, il est bon d'en faire ici la remarque. Moïse écrit, en effet, que la vie organique inférieure était répandue sur la terre avant la séparation de la lune qui n'apparaît qu'au quatrième jour de la création.

Le grand prophète omniscient écrit ensuite aux chapitres II, V, VII : « Le Seigneur forma donc l'homme du limon de la terre », affirmation qui concorde également avec la théorie de Darwin et avec l'idée que « l'homme est le produit de la terre ».

Les paroles suivantes ont encore plus d'importance, nous les lisons au chapitre I, v. 27 : « Dieu créa donc l'homme à son image. *Il* LE créa à l'image de Dieu et *Il* LES créa mâle et femelle. Comme le fait de la création de l'homme « mâle et femelle » précède la création de la femme qui n'est annoncée qu'au chapitre II, v. 21, il est évi-

dent qu'il s'agit de la monère hermaphrodite par laquelle ont dû passer tous les êtres animés avant de devenir bisexués.

Enfin cette création de la femme, tirée de la côte d'Adam, est une image bien claire de la segmentation primitive.

Que la division des êtres animés supérieurs en deux sexes soit une opération *réflexe* de la segmentation de notre masse cosmique en deux globes autonomes, où l'élément masculin tient surtout de la nature de la terre et l'élément féminin de celle de la lune, c'est une vérité dont la démonstration se complète par les notions et les observations les plus vulgaires. Qui n'a entendu parler, en effet, de l'énorme influence exercée par la lune sur la fécondation en général et, très particulièrement, sur la femme, dont les menstruations se répètent chaque mois lunaire et non chaque mois solaire et dont l'esprit est beaucoup plus

que celui de l'homme susceptible de lunatisme?

De cet ensemble de faits il résulte que le couple humain, composé de deux êtres semblables et différents à la fois, constitue un système central primitif et fondamental, assujetti à la loi universelle de la gravitation. Chacun d'eux possède son mouvement propre de rotation sur lui-même et l'homme dont la masse est plus considérable que celle de la femme représente la force centripète, tandis que sa compagne est seulement douée de la force centrifuge. Celle-ci est donc tenue à circuler autour de l'homme et à le suivre dans le mouvement de translation qui l'emporte avec elle à travers cet espace appelé notre vie ou notre carrière.

Moïse était imbu certainement de cette vérité, car c'est sur elle qu'il a fondé la famille autocratique qui subsiste encore de nos jours chez les Juifs, institution puis-

sante où cette race puise la force de résistance extraordinaire qu'elle oppose à toutes les malédictions du Ciel et à toutes les haines des hommes, qui la fait durer éternellement et lui permet même de songer toujours à la domination universelle.

A ceux qui ne connaîtraient point la loi mosaïque sur le mariage et sur la famille, nous dirons qu'elle est basée sur le pouvoir absolu du père de famille, et, comme pour sanctifier ce pouvoir, le grand législateur a institué la fête annuelle des *Rois*. Ce jour, le père de famille est placé sur un trône, sa femme et ses enfants viennent se prosterner devant lui, le servent et lui prodiguent le titre de Majesté.

Que chacun de nous se rappelle le rôle que la femme a joué dans sa vie, les embarras, les ennuis, les troubles qu'elle lui a causés et qu'il calcule ce qu'il a perdu, ce qu'il aurait pu gagner si la femme était

placée parmi nous dans les mêmes conditions qu'au sein de la société juive.

Que chaque femme chrétienne se rappelle à son tour ses heures d'abandon et de solitude, ses tristesses, ses malheurs, suites lamentables des méfiances qu'elle a inspirées à l'homme par son caractère faussé et arbitraire, et qu'elle comprenne qu'elle aurait évité bien des chagrins en renonçant à ses rêves d'émancipation et en se remettant à la place que la nature lui assigne selon les enseignements de la religion corroborés par les données de la science.

L'homme peut, à la rigueur, traverser la vie sans le secours de la femme, tandis qu'un tel effort est pour elle presque impossible. Son système musculaire est insuffisamment développé et puis la physiologie nous fait voir que si son cerveau se rapproche un peu de celui de l'homme, il reste jusqu'à la fin très semblable à celui de l'enfant.

Si l'on ajoute à ces considérations que la taille de la femme est généralement inférieure à celle de l'homme, qu'elle est sujette aux perturbations mensuelles qui l'affaiblissent périodiquement, qu'elle est seule chargée de la gestation et de l'allaitement, ce qui la rend impropre aux courses et aux travaux assidus, son rôle dans la société sera nettement indiqué et l'on nous permettra d'exprimer à son égard cette opinion radicale :

— La femme est un être humain autonome qui représente la moitié inférieure et vassale de notre espèce ; elle est le complément nécessaire et indispensable de l'homme, mais elle n'est que son satellite, avec propensions perpétuelles à la résistance en vertu de sa force centrifuge ; c'est pourquoi elle doit être toujours dominée et vaincue par la puissance centripète de l'homme ; la femme doit être subjuguée par l'homme

comme la lune par la terre, mais en revanche elle doit exercer sur lui la même influence formidable que la lune exerce sur la terre où l'astre silencieux dissipe les nuages, soulève et abaisse les marées, règle et ralentit la course de la planète ; comme la lune, la femme ne montre jamais à l'homme qu'une seule face ; comme son prototype, elle se laisse emporter par l'homme dans l'espace de la vie, sans savoir jamais ni comment ni pourquoi ; la femme enfin, par la construction mixte de son cerveau, est le trait d'union entre l'homme et l'enfant et elle a la double faculté et l'immense privilège de comprendre et de deviner l'homme et l'enfant, sans jamais pouvoir être ni comprise ni devinée par aucun d'eux.

Quand elle se tient à sa place, la femme est infiniment plus avantagée que l'homme. Au lieu de peine à acquérir l'instruction difficile et compliquée exigée de l'homme

aujourd'hui, la science de la nature de l'homme et de l'enfant peuvent remplir toute son étude ; au lieu de déployer ce tact et cette ruse nécessaires à l'homme pour traverser la vie sans trop d'encombres et sans offusquer les milliers de ses semblables qu'il rencontre sur son chemin, tout son tact et toute sa ruse consistent à complaire à l'homme auquel elle appartient, et l'instinct ou l'amour lui en fournissent les secrets; loin des risques et des périls qui assiègent continuellement la santé et la vie de l'homme dans sa lutte incessante contre le prochain et contre la nature, elle conserve le droit de garder son foyer où la rudesse de l'homme et l'indocilité des enfants viennent seuls parfois troubler sa quiétude ; enfin la société civilisée, si intolérante et si exigeante envers l'homme dont elle n'apprécie et ne récompense la valeur qu'après les plus dures épreuves et sous les plus expresses réserves,

se montre pleine de déférence et même de galanterie envers la femme ; elle ne lui demande que de n'être point tout à fait laide ! Et encore...

Enfin si la femme remplissait consciencieusement son rôle, les hommes s'empresseraient de recourir au mariage et combien de désordres évités ! Combien de malheureuses, victimes elles-mêmes des fléaux de tous genres qu'elles déchaînent sur la moitié la plus vigoureuse de l'humanité, couleraient tranquillement leurs jours, épouses honorées, mères aimées et respectées !

Mais on connaît trop les ravages causés dans leurs têtes de linottes par les chimères de l'égalité pour tous et de la liberté universelle. Je suis même obligé de confesser que la femme russe n'a pas su se préserver beaucoup mieux que l'occidentale de l'affolement général.

La négation audacieuse des inégalités

résultant parmi les hommes de la différence des âges et de la différence des capacités intellectuelles n'a pas exercé des effets moins funestes sur la marche progressive de la civilisation vraie et sur le bonheur de l'humanité.

Nous n'y insisterons pas, désireux de ne point allonger démesurément ce chapitre, mais nous nous reprocherions de le terminer sans être remonté à l'origine même du mal, dût en gémir notre profonde sympathie pour la grande nation française.

En abjurant la Trinité religieuse, glorieux symbole de la juste autorité, pour la remplacer par sa trinité politique de « Liberté, Egalité, Fraternité » ; en propageant, par sa force naturelle d'expansion, les doctrines absurdes qui découlent de cette devise fausse en principe, la France n'a pas seulement bouleversé la carte européenne, au grand détriment de la paix, elle a détruit dans les

âmes jusqu'aux notions les plus simples du vrai, du raisonnable, de l'honnête ; elle a fait reculer de vingt siècles au moins la science gouvernementale qui est la seule utile à la civilisation ; elle a conduit l'humanité entière à deux doigts de sa perte.

Et remarquez bien que je suis loin de réprouver l'invitation à la « fraternité » avec la même énergie que l'affirmation cyniquement mensongère de la liberté universelle et de l'égalité pour tous, mais je prétends que telle qu'elle est présentée par la Révolution française, cette « fraternité » est un leurre.

En recommandant à ses fidèles de pratiquer la « fraternité » à l'égal d'une vertu sublime, le Christ savait bien qu'il nous imposait un devoir des plus difficiles et des plus pénibles. De son temps, la fraternité faisait songer involontairement à Caïn et Abel, à Jacob et Esaü, à bien d'autres frères

dont les haines atroces avaient épouvanté l'histoire. Depuis, la liste des frères ennemis dont l'union à peine maintenue par l'autorité paternelle se transforme en guerre sans merci dès que cette autorité disparaît, s'est accrue sans mesure. Le fils de Dieu seul pouvait nous rappeler que nous sommes tous les enfants d'un même père et nous ordonner de nous en souvenir toujours. Mais en vertu de que droit des barbouilleurs de constitutions commandaient-ils aux hommes de pratiquer un devoir vraiment surnaturel ?

Qui dit fraternité dit amour. Et le seul amour solide, parce que seul il est conforme aux lois de la nature, c'est l'amour paternel ou maternel.

Or cet amour provient de l'attraction qui s'établit entre les parents et les enfants, par suite *de l'immense inégalité qui existe entre eux*, mais comme la paternité suppose la

contrainte, les énergumènes modernes se sont empressés d'en supprimer la puissance et ont imaginé sauver la morale en lui substituant le *pium desiderium* de la fraternité. Ils n'ont pas même su comprendre que les frères, représentant des grandeurs presque égales, s'attirent en réalité fort peu et qu'un souffle léger les sépare sans leur laisser l'espoir de se rencontrer jamais.

Nous avons déjà démontré que l'amour qui attire les hommes vers les femmes et réciproquement est un résultat direct de la loi naturelle de l'inégalité. Mais le sujet est loin d'être épuisé et il est, de plus, si attrayant qu'on nous pardonnera d'y revenir encore et d'adresser un dernier mot à nos charmantes lectrices. Nous prenons donc la hardiesse de leur faire observer courtoisement que plus elles daigneront rester faibles et plus elles nous attireront invinciblement. Le jour où elles commanderont des régi-

ments et démêleront les secrets du calcul différentiel, les hommes les auront en belle horreur et prieront Dieu, de tout leur cœur, d'inventer un système tout à fait inédit de propagation de l'espèce.

Un ancien philosophe a dit : « Aux heures difficiles consulte ta femme, note bien ses paroles et fais juste le contraire. » Ce n'est point une raillerie, c'est la vérité pure, pas du tout humiliante du reste pour l'amour-propre de la femme.

Son cerveau ressemble à la chambre obscure ; il reproduit fidèlement les objets, mais toujours la tête en bas et la droite à gauche. Il suffit de tenir compte de cette particularité et de s'en servir comme le photographe de son cliché ; le cerveau de la femme devient alors un appareil utile et pratique.

C'est à l'ignorance de ce phénomène *psychographique* que nous devons les singu-

lières théories modernes, grâce auxquelles le monde marche sur les mains au lieu de cheminer sur les jambes.

Et cela s'explique : J.-J. Rousseau qui en est le père a été élevé par les femmes dont le règne commençait au XVIIIe siècle, première période du ramollissement du genre masculin.

Dans les salons qu'elles présidaient et d'où les *grandes* idées sortaient toutes fabriquées, rien de plus naturel que son esprit naïf n'ait contracté une tournure féminine au point de se persuader sincèrement que l'homme est né libre.

Les femmes à leur tour s'enthousiasmèrent et s'empressèrent de prôner une doctrine qui leur parût d'autant plus juste qu'elle est exactement l'antipode de la vérité.

Notre siècle en recueille les fruits. Aujourd'hui la femme est instruite, elle lit

tout et répète tout sans trop comprendre, mais comme elle est douée d'une certaine puissance de dialectique, comme elle ajoute à ses sophismes la séduction de son imagination et du charme qui se dégage de son être, elle en est arrivée à corrompre toutes les règles de la logique et c'est elle la plus dangereuse propagatrice des erreurs modernes.

Comme Moïse a défendu formellement d'instruire la femme des choses publiques, elle tient l'auteur du Pentateuque en piètre estime.

Et cependant nul mieux que Moïse n'a connu la femme et nul n'a dépensé pour elle plus de trésors d'indulgences, si ce n'est N. S. Jésus-Christ qui protégea même la femme adultère et fit défense de la lapider, défense bien efficace de nos jours, soit dit en passant.

Mais je reviendrai, dans la deuxième

partie de cet ouvrage, sur cette question brûlante de la femme en général et du mariage en particulier.

VIII

CARACTÈRES ETHNIQUES

La race aryenne et ses trois branches principales. — Classification des races. La branche germanique est la moins intelligente entre toutes. — Traits caractéristiques des Allemands.— Les Juifs.— Les Polonais. — La Russie et les Russes.— La déesse Liberté visitant la Russie. — Les Anglais et les Américains. — Les Français conquis par les Juifs. — Le Juif dans son histoire et dans son passé. — Grandeur de Moïse. — Le Juif moderne et le Talmud. — Remèdes contre les Juis. — Le Juif est tentateur.

Le lecteur n'attend pas de nous un traité complet d'ethnologie ou d'ethnographie. Il y faudrait consacrer des in-folios et nous ne pouvons offrir qu'un modeste chapitre d'un modeste volume. Nous le supposons pourvu

d'avance de notions suffisantes pour apprécier les opinions que nous allons émettre au sujet des traits caractéristiques des races humaines européennes.

Nous avons une foi profonde dans la supériorité organique de notre grande race aryenne qui, après avoir occupé l'Europe, a conquis presque en totalité l'Amérique et l'Océanie et débordé sur l'Afrique et l'Asie ; nous pensons qu'elle doit se préoccuper d'étendre sa domination sur le reste du globe.

Nous pensons aussi que les capacités intellectuelles des trois branches principales de cette grande race sont sensiblement égales, mais qu'il existe entre elles une notable différence d'âge : l'âge de décroissement est représenté par la branche latine, l'âge mûr par la branche anglo-saxonne et germaine, enfin l'âge d'accroissement par notre vigoureuse branche slave.

Dédaigneux des théories trop souvent trompeuses de la craniométrie et de la phrénologie, nous sommes d'avis que pour mesurer les capacités intellectuelles de chacune et déterminer avec justesse leurs différences secondaires, il faut tenir compte uniquement du génie philosophique et scientifique que les unes ou les autres ont déployé, ainsi que de la valeur des idées qu'elles ont apportées au fonds commun des connaissances humaines.

Le mérite, envisagé à ce point de vue, le seul réel, adjugera la première place dans le monde intelligent à notre jeune branche slave qui a produit Copernic, le père de la véritable cosmogonie et, par conséquent, le fondateur incontestable de toutes les sciences positives. La seconde appartient à la branche anglo-saxonne qui a produit Newton et Darwin dont les noms doivent être inscrits en lettres d'or sur les fastes de

l'histoire. Le nom du franco-latin Auguste Comte vient immédiatement après. Celui-ci a rendu à l'humanité un grand service en inventant une méthode de philosophie rationnelle et en débarassant cette science des spéculations oiseuses bâties en l'air et sur des hypothèses fantaisistes par tous ses devanciers. Ce service aurait été plus grand si la pression du faux-libéralisme dont souffre sa patrie n'avait conduit Auguste Comte à des conclusions presque toujours erronées.

Les Germains ne peuvent prétendre qu'à la dernière place. Ils n'ont produit que des capacités positives secondaires, mais, en revanche, ils ont rendu à la société des services négatifs de premier ordre en enfantant Luther, père de la liberté moderne, Gutenberg, inventeur de l'imprimerie, ce fatal instrument de propagande des absurdités fondées sur cette liberté, et Schwartz

qui a volé aux Chinois le secret de la fabrication de la poudre, cet engin des exterminations accomplies depuis trois siècles, toujours au nom de cette même liberté.

Nous ne touchons ces petits détails d'amour-propre national que pour rappeler les Allemands à un peu de vergogne; mais laissons-les de côté et, abordant notre sujet principal, montrons comment, dans leur organisation sociale, les différentes races et nations européennes se comportent vis-à-vis des principes et des lois de la nature.

Aussi bien c'est revenir à notre thèse préférée, à savoir que notre organisme individuel est un microcosme qui doit servir de modèle à toute organisation sociale.

Nous avons fait voir, au chapitre de la physiologie, que notre être se divise en deux parties parfaitement unies mais essentiellement distinctes, la partie psychique et la partie physique; que l'organisation de

la partie physique ou du corps est basée sur l'autocratie du cerveau s'appuyant sur un système de cellules également autocratiques ; qu'il n'existe nulle part en nous trace de constitutionnalisme ou de parlementarisme, encore moins de liberté ou d'égalité ; que, bien au contraire, l'invasion d'un de ces régimes est un signe infaillible de maladie mortelle ; nous avons montré aussi qu'un développement exagéré de la partie psychique déterminait l'hypertrophie du cerveau, infirmité aussi nuisible et aussi dangereuse que l'atrophie.

A l'appui de cette dernière vérité, nous avons cité l'exemple de l'Amérique où, selon M. Herbert Spencer, la vulgarisation indéfinie de l'instruction scientifique et morale a donné des résultats négatifs.

Eh bien ! ce dernier phénomène est en train de se produire en Allemagne et nous prédisons hardiment que les conséquences

en seront encore plus lamentables qu'en Amérique.

Ce fameux *maître d'école* qui, selon M. de Bismarck, a vaincu les Autrichiens à Sadowa et les Français à Sedan, fera le malheur de nos voisins de l'ouest comme, du reste, de toutes les nations où on lui a accordé ou laissé prendre une influence prépondérante, ne fût-ce qu'en jetant dans les cœurs des petits Allemands les semences d'un orgueil insupportable pour les autres et ridicule pour eux-mêmes.

Quant à l'instruction que le maître d'école mêle à son éducation grotesque, quant à la *culture allemande*, c'est la science dérivée du génie français, anglais et slave, mais arrangée à l'allemande, c'est-à-dire à la mode subversive et plate. Il en saupoudre les idées grossières de Luther, le cynisme de Heine, les utopies farouches de Lassalle qui sont tout à fait dans le goût allemand, et la nou-

velle génération qui s'élève entre la Vistule et le Rhin, farcie de principes de révolte, dévorée de convoitises bestiales, éclatera à l'intérieur comme une citrouille pourrie, pour nous approprier la comparaison que J. de Maistre a déjà servie aux grands-pères, après Iéna.

Et l'explosion se serait déjà produite si le génie malhonnête de M. de Bismarck n'avait insinué au peuple allemand cette pensée pratique qu'il vaut mieux dépouiller les voisins que se dépouiller entre soi. Un peuple matérialiste, borné par conséquent, ne pouvait manquer d'accueillir avec transport la promesse d'une bonne aubaine. Mais ce peuple a négligé une considération de poids : c'est que les peuples qu'il se prépare à rapiner et à dévorer sont très puissants, et comme ils sont d'une nature supérieure à la sienne ils ne voudront jamais se laisser assujettir par une race inférieure.

Un beau jour, unis par l'instinct de la conservation, ils inviteront l'agresseur à revenir à la *petite science de détail* qui convient à son intelligence à courte vue et à délaisser la culture de la haute science que ses plus célèbres savants n'ont jamais fait avancer d'un pas. Ils l'ont obscurcie, au contraire, avec leur philosophie lourde et indigeste, vide de sens et stérile, qui, suivant l'expression d'un critique anglais, s'est toujours empressée d'ériger en systèmes les sottises débitées un peu partout au hasard des livres et des conversations, qui flotte éternellement entre l'optimisme et le scepticisme sans réussir jamais à s'approcher du juste milieu, dont les déductions laborieuses conduisent l'esprit humain droit au désespoir et engendrent le nihilisme, l'enfant premier-né, le Kronprinz de la philosophie allemande.

Dialecticien quand même, ratiocineur à

perted'haleine, l'Allemand développe avec minutie et pédantisme le principe offert à son imagination, mais son intelligence est incapable de démêler le vrai ou le faux de ce principe.

Il a quelquefois le talent, il n'a jamais le génie. C'est la médiocrité personnifiée. Il peut primer dans la vie des nations tant que le génie de celles-ci est temporairement enténébré ou endormi, mais il ne saurait présider à l'évolution de notre grande race aryenne.

L'Allemand est dénué de toute spontanéité; la circonspection et l'analyse méticuleuse sont ses facultés dominantes; il est mis en déroute dès qu'il s'agit de prendre une décision rapide ou de donner une réponse primesautière. Incapable de prendre les villes d'assaut, il les réduit par la famine. L'Allemand, sur le grand théâtre européen, n'est qu'une *utilité*.

Il est faux par caractère et par tempéra-

ment; il n'est jamais sûr lui-même des vérités qu'il avance; triste, ombrageux, tragique, ayant conscience de son infériorité, il a peur du lendemain. Sans être dépourvu d'imagination, ses conceptions poétiques sont froides et égoïstes; — l'Allemand est tel que nous le voyons dans les œuvres de Goëthe.

La nation allemande doit sa grandeur actuelle non à l'expansion de ses forces naturelles, mais à la valeur des anciens rois de Prusse, nous l'avons dit précédemment, et ces rois qui cultivaient les sciences pour leur propre compte se gardaient bien de les communiquer à la masse de leurs peuples, tant ils se méfiaient de leur intelligence à courte portée.

Il est bien entendu que cette appréciation de la race allemande n'est pas applicable aux Autrichiens ni aux sujets russes des provinces baltiques. Le contact de ceux-ci

avec la nature large du slave les a préservés de l'orgueil et de la corruption du grand Vaterland et les a même corrigés, dans une certaine mesure, des défauts qu'ils tiennent de leur origine.

L'exemple allemand démontre les dangers de la culture immodérée de la science sur un terrain ingrat, mal approprié à ses développements.

Faisons voir maintenant les inconvénients de cette même culture sur un terrain où tous les grains de la semence sont susceptibles de germer et de se convertir en moisson. Nous espérons établir qu'elle aboutit nécessairement à la dissolution d'une société et à l'affaiblissement physique de toute une nation, et qu'il aurait mieux valu pour cette nation être à jamais dépourvue de moyens intellectuels et de végéter éternellement à l'état barbare.

Tous les Juifs indistinctement sont intel-

ligents et tous sont versés dans la science transcendante de la théologie; tous sont atteints de névrose et impropres aux travaux physiques.

Si quelque nouveau Moïse se levait et ramenait tous ses frères dispersés sur quelque nouvelle terre promise, il ne pourrait plus constituer un Etat, car un Etat ne subsiste pas sans laboureurs, sans artisans, sans soldats et où en trouver aujourd'hui que l'esclavage n'est plus de mode, comme au temps de David, de Salomon et de l'asservissement des Chananéens !

Il existe bien, à la vérité, des prolétaires juifs, mais ces prolétaires sont instruits et c'est là le malheur.

Parqués au nombre de plusieurs millions dans les villes de la Russie occidentale, ces malheureux endurent une misère abjecte et sordide plutôt que de se vouer à l'agriculture ou de se livrer à tout autre labeur

physique qui dans un pays si vaste, si fertile et si peu peuplé, leur assurerait une existence saine et aisée. Et l'on se tromperait en attribuant uniquement à son mauvais vouloir ou à son indomptable orgueil de race le refus du prolétaire juif de labourer et de piocher la terre; c'est aussi la conséquence naturelle de son énervement et de sa faiblesse physique qui le rendent incapable d'efforts musculaires.

Les expériences multiples de colonisation juive en Russie ont toujours abouti à des résultats déplorables. Toutes ces colonies modèles, en pleine terre noire, qu'il nous est arrivé souvent de visiter, sont l'image de l'abomination de la désolation. Pas une tige dans les champs, pas un arbrisseau autour des masures sales et puantes qui abritent ces singuliers colons dont toute la population masculine s'absente six jours de la semaine et ne rentre que la veille du sabbat

chargée de butin, produit soit par le trafic, soit par l'usure, soit par la contrebande et soit par le vol, jamais par le travail.

Il est évident que le parasitisme ne peut être que le seul moyen d'existence d'une telle nation ; mais haïe et méprisée, comme tous les parasites, dans les pays où elle s'est implantée, elle serait, depuis longtemps, réduite à l'état de hideux souvenir, si les restes d'une organisation sociale exemplaire n'avaient soutenu jusqu'à nos jours sa vie précaire et néanmoins inexterminable.

L'organisation sociale qui s'est rapprochée le plus du modèle indiqué par la nature et plus spécialement révélé par les mystères de la physiologie a été, en effet, l'ancienne société israélite, avec son roi autocrate, sa classe dirigeante et ses familles également autocratiques.

Les Juifs de nos jours ont conservé intacte cette institution formidable de la famille au-

tocratique, telle que nous l'avons décrite au chapitre précédent. A l'abri des luttes incessantes et stériles contre les caprices de leurs femmes légitimes, délivrés ainsi de la tentation d'aller chercher des consolations malsaines et dispendieuses auprès des autres, les Juifs poursuivent sans entraves et sérieusement leur but de domination universelle, au moyen du capital qu'ils ont déjà réussi à monopoliser entre leurs mains.

Ce n'est ni par excès de culture intellectuelle, ni par incapacité de s'assimiler la science, c'est par l'action dissolvante et pernicieuse de la liberté et de l'égalité qu'a sombré l'ancienne République polonaise. Cette chute, relativement toute récente, contient des leçons bonnes à méditer. Nous en rappelons l'histoire.

La nation polonaise appartient à la jeune et vigoureuse race slave. Douée d'un génie susceptible de toutes les audaces, elle a

produit Copernic, dont Newton, Galilée et Kepler ne sont que les disciples, Mickiévicz, dont l'inspiration poétique égale celle de Byron, et de Pouschkine, beaucoup plus élevé que Goëthe et que Victor Hugo. Vaillante jusqu'à la témérité, elle a sauvé Vienne et la chrétienté, battu les Allemands à Grunwald, imposé sa suzeraineté aux aïeux des Empereurs de l'Allemagne actuelle, défendu, pendant plusieurs siècles, la race slave contre les invasions musulmanes ou germaniques; et elle a succombé sous les coups meurtriers de la liberté et de l'égalité, et elle est rayée de la liste des vivants; elle est devenue un cadavre ambulant, au même titre que la nation juive à laquelle elle offrit imprudemment l'hospitalité et qui acheva sa ruine.

Car indépendamment de son action économique dissolvante, l'influence fallacieuse du Juif ne contribua pas peu à maintenir le

régime politique absurde qui fonctionnait en Pologne et qui était fondé sur la « liberté et l'égalité », ce qui signifiait incurie, désunion, division et anarchie. N'était-ce point là l'élément idéal où se complaît et où prospère le parasite ?

C'est pourquoi le Juif, qui est pour lui-même le conservateur par excellence, a toujours été et sera toujours le promoteur des idées libérales, l'organisateur des révolutions, l'instigateur des guerres et l'ennemi irréconciliable de la monarchie.

Peu content d'avoir provoqué la perte de la Pologne, sa bienfaitrice inconsidérée, le Juif la tourmente encore dans son cercueil et l'empêche de recommencer une vie nouvelle en s'unissant franchement et sincèrement à la Russie.

Le patriotisme morbide qui rêve encore la restauration de la République polonaise, est entretenu et soutenu principalement par

les *Polonais du rite mosaïque*, comme se font appeler les Juifs modernes qui tremblent devant l'autocrate russe et le haïssent, parce qu'il représente l'ordre et la justice dont l'établissement définitif serait leur arrêt de mort.

Et malgré tous ses malheurs et malgré son odeur de décomposition, la nation polonaise, disséquée en trois tronçons, persécutée, opprimée, s'agite toujours dans son tombeau ; elle représente encore une puissance, négative il est vrai, mais dont il faut quelquefois tenir compte.

Comment expliquer ce phénomène, sinon par la permanence de ses belles institutions aristocratiques ? Mais si, au lieu d'appartenir à la Russie, à l'Autriche et à la Prusse où l'aristocratie conserve une certaine importance politique et tout l'éclat de son prestige aux regards du peuple, la Pologne appartenait à la France actuelle, républicaine

et démocratique, son nom même disparaîtrait des vocabulaires européens et la triste imprécation de Kosciusko expirant deviendrait bientôt une indéniable réalité. Les représentants de sa fière noblesse brigueraient l'emploi de commis ou de laquais des barons d'Israël avec plus d'empressement encore que les descendants des Croisés de France, s'il faut s'en rapporter à M. Drumont.

On a vu des pères conduire à l'hôpital leurs fils adolescents et leur faire un cours de morale pratique devant les plaies hideuses des syphylisés.

Qu'il me soit permis, en ma qualité d'ami sincère, de donner un conseil analogue aux Français. Je les engage à visiter l'immense hôpital à trois compartiments qui porta le nom de République polonaise et où agonisent aujourd'hui les fils de ces preux qui jadis prenaient les armes pour venger la Vierge

Marie des outrages du Croissant ou qui luttaient jusqu'à la mort pour défendre l'intégrité de la foi contre l'hérésie de Luther.

La vue des nombreuses villes polonaises qui sont autant de plaies cancéreuses les dégoûtera, il faut l'espérer, s'il n'est déjà trop tard, des jouissances pernicieuses et mortelles de l'égalité et de la liberté.

Et remarquons, c'est essentiel, que la « liberté » ne fut que le triste privilège de l'aristocratie où chaque noble avait voix délibérative et droit de *veto*, c'est-à-dire d'une fraction très minime de la nation. Ce virus anarchique gangrena tout le corps. Quel sera donc le destin de la France où tous les citoyens, sans exception, sont déclarés libres et égaux entre eux, où il n'y a pas même une ombre de roi comme en Pologne pour veiller au maintien de l'ordre et de la justice, pour calmer les effervescences et faire entendre parfois la voix de la raison?

Et en présence de telles leçons de l'histoire, il se rencontre encore des esprits assez abusés pour reprocher à la Russie de conserver avec un soin jaloux le régime qui est le plus conforme aux lois de la nature et dont elle est seule à jouir en Europe !

Ce vaste pays du Nord représente, avec ses possessions d'Asie une sixième partie du monde. Chacune de ses quatre-vingts provinces est presque aussi grande qu'un grand Etat occidental. Il présente les sols et les climats les plus variés, depuis la *toundra* des régions glacées jusqu'aux régions riantes et ensoleillées du Caucase, de la Tauride et de l'Asie centrale. Il aboutit à sept mers et à deux océans, sans compter ses grands lacs qui sont autant de mers intérieures. Il est parcouru par des fleuves auprès desquels les plus grands fleuves d'Europe paraîtraient des ruisseaux. Ses terres noires, d'une fertilité prodigieuse, s'éten-

dent à perte de vue. Il est couvert par des forêts immenses qui lui assurent, pour des siècles, la profusion des bois de chauffage, de construction et d'ébénisterie. Ses mines de fer sont les plus vastes et les plus riches du monde. Ses gisements de houille se comptent par centaines et par milliers de kilomètres carrés ; ses fontaines et ses réservoirs de pétrole sont infiniment plus abondants que ceux de Pensylvanie. La vertu curative de ses eaux minérales de toutes les espèces est supérieure à celle des sources les plus renommées des Alpes ou des Pyrénées. Les pierres, le marbre, la malachite, les pierreries, tous les métaux vils ou précieux, le soufre, le plomb, le cuivre, le nickel, l'argent, le platine, l'or remplissent ses montagnes.

La Russie, pour qui veut l'étudier de près, est un véritable pays de Cocagne, qui pourrait abriter et nourrir toute la population

du globe. Cent millions d'êtres humains seulement vivent en elle et pour elle, appartenant à diverses races dont la plus nombreuse est la grand'russienne, rameau jeune et vigoureux de la grande race slave, mais tous n'ont qu'un même cœur, une même pensée, un même amour pour leur Tzar.

La Russie est un colosse aux pieds de fer et de porphyre. Ses fils sont beaux et fortement constitués. Leur santé, leur bonté, leur intelligence les range, sans conteste, à la tête de tous les autres hommes. Le seul défaut de la Russie est d'être jeune et riche et, par conséquent, de méconnaître sa force. Elle se livre trop facilement à la paresse et laisse trop volontiers l'étranger la piller et la tromper, pareille au grand seigneur insouciant qui ne peut pas connaître la misère et sait bien qu'après tout il ne mourra jamais de faim.

La philosophie slave a fait la preuve de

la supériorité intellectuelle de la nation russe, en dénonçant hardiment la fausseté des principes sur lesquels est organisée la société européenne ; la presse conservatrice russe, en propageant courageusement les idées d'honneur, d'ordre et de justice, le bas peuple, par la merveilleuse justesse de ses appréciations et la droiture de son jugement, continuent incessamment l'administration de cette preuve.

C'est pourquoi, tandis que les peuples de l'Europe occidentale, étriqués dans leurs frontières lilliputiennes et vieillis avant l'âge à l'école de la misère, se pressent comme des bancs de harengs et, toujours hantés par le cauchemar de la faim, s'en prennent à leurs rois qu'ils rendent injustement responsables d'un état de choses tout naturel, la grande nation russe, répudiant avec son impeccable bon sens, et le constitutionnalisme, et le parlementarisme et la souverai-

neté du peuple, comprenant que l'ordre et la justice dépendent de l'unité de commandement, de l'autocratie indiquée par la nature et, par conséquent, établie par Dieu même, refuse énergiquement d'affaiblir ce régime qui est son orgueil et qui fait son bonheur. Elle trouve à son maintien intégral toutes sortes d'avantages que nous énumérerons à leur place ; elle y gagne au moins cette certitude qu'il est dans tout l'Etat au moins un Homme qui, représentant le pouvoir, ne peut pas être acheté par les Juifs.

C'est pourquoi encore, tandis que quelques milliers de fils d'Israël se prélassent dans les palais des Mille et une Nuits et cherchent à écraser sous leur talon puant la France, l'Autriche et l'Allemagne, les cinq ou six millions de Juifs qui tachent la Russie sans la salir, sont réduits, pour la plupart, à la portion congrue et sont dénués de

toute influence sérieuse dans le gouvernement du Tzar.

Et si ce régime autocratique n'a pas encore atteint la perfection, si l'on ne songe pas encore à l'améliorer, c'est que le spectacle des résultats négatifs auxquels est arrivée l'Europe occidentale par sa liberté et son égalité, retient les hommes d'état russes dans la frayeur sage et salutaire de la moindre réforme ; c'est qu'ils ont conscience des ravages occasionnés dans leur patrie par l'interruption des idées occidentales sous l'empereur Alexandre II.

L'émancipation des serfs fut, en principe, un acte de haute nécessité et de haute justice, mais accomplie violemment et sous la pression du faux libéralisme, elle a abouti à des conséquences désastreuses. Nous allons en signaler quelques-unes :

1° Les nobles dont l'influence bienfaisante et intelligente s'étendait sur toute la sur-

face du pays ont été ruinés instantanément. Atteints dans leurs revenus et leur prestige, ils ont ont cessé de vivre en communion avec les paysans.

2° Les paysans ont été également appauvris et, qui pis est, démoralisés. Laissés sans tutelle intelligente, ils ont érigé leurs communes en autant des petites républiques gouvernées par un président appelé *Starschina,* paysan illettré élu à la majorité des voix. Le starschina choisit pour premier ministre le premier vagabond venu pourvu qu'il soit lettré ; cet unique représentant de l'intelligence dans la commune, prend le titre de *pissar;* irresponsable, il est toujours prêt, pour quelques kopecks, à commettre toutes les infamies.

3° Le danger juif a surgi soudainement. Les circoncis, immobiles et silencieux au temps de l'empereur Nicolas, ont obtenu aussi certains droits en 1861. Sans désem-

parer, ils en ont profité : pour exploiter les paysans par l'entremise du *pissar;* pour exploiter la noblesse qui, délaissée par le gouvernement, pressée de besoins d'argent, s'est mise bientôt à la merci de ces usuriers et s'est même employée à leur faire accorder des concessions de chemins de fer, des fournitures de l'armée et d'autres monopoles; pour établir dans les deux capitales ainsi que dans presque toutes les villes de l'empire des maisons de banque, des sociétés par actions et des monts-de-piété, canaux d'aspiration où s'engloutit tout l'argent du pays; pour donner à leurs rejetons l'instruction supérieure et, par ce moyen, s'ouvrir l'accès du barreau, de la presse, des emplois subalternes de la Couronne, se mêler à la jeunesse studieuse des écoles et à la bourgeoisie intelligente où ils fomentent la haine de l'autocratie.

4° La dette publique, qui ne s'élevait pas

à la mort de l'empereur Nicolas à la somme de *deux cents millions* de roubles, a été évaluée, lors de l'avènement au trône de l'empereur Alexandre III, à une somme *huit fois* supérieure.

5° Le travail russe a été rendu tributaire du capital étranger qui s'est empressé d'escompter à un taux dérisoire toutes les valeurs provenant soit de l'opération du rachat des terres au profit des paysans devenus tous propriétaires fonciers, soit de la construction de 30,000 kilomètres de chemins de fer, soit des frais de la guerre de Turquie, soit enfin des dépenses occasionnées par toutes les autres institutions ou constructions qui ont eu pour résultat d'accroître sans mesure la population des villes et de dépeupler les villages.

6° Le rouble, déprécié arbitrairement, est tombé presque à 50 p. 100 de sa valeur et cet agio scélérat, que la justice ne peut

réprimer, détourne l'argent russe du pays au profit d'une bande de Juifs étrangers.

7° Enfin le plus généreux mais malheusement le plus libéral des monarques, Alexandre II, est tombé, traîtreusement assassiné par les parricides auxquels il venait de faire don de la liberté.

Voilà les plus clairs bénéfices que la Russie a retirés de la courte visite de la déesse « Liberté ! » Et si la Constitution parlementaire préparée, il y a huit ans, par le comte Loris-Mélikof avait été signée et mise à exécution, nous en verrions de belles à l'heure actuelle. Nobles et paysans réduits ensemble à la dernière extrémité se seraient déjà livrés pieds et poings liés aux Juifs qui les guettaient dès lors. Ceux-ci, maîtres définitifs de toutes les concessions et de tous les monopoles, auraient eu même le front d'exiger, comme jadis en Pologne, le privilège exclusif de vendre les cierges et les

saintes images dans toutes les églises orthodoxes.

Que les Russes, dont la salutaire horreur du Juif préserve le sens commun, restent attachés au pouvoir autocratique plus qu'à la prunelle de leurs yeux, plus qu'à leur propre vie! Ce pouvoir, c'est la garantie efficace du faible contre le fort; c'est en même temps le frein qui arrête les haines et les vengeances populaires parce qu'il ne laisse jamais empirer les maux et sait donner satisfaction aux justes doléances. Le jour où le capital deviendrait en Russie une puissance menaçante pour la paix publique comme dans l'Europe occidentale où il ne peut tarder à provoquer de nouvelles révolutions avec leurs cortèges inévitables d'émeutes et de jacqueries impitoyables et aveugles dans le choix de leurs victimes, ce jour-là la domination immorale et occulte du capital serait anéantie en Russie d'un trait

de plume et il n'en coûterait pas une goutte de sang !

De tous les pays d'Europe où le parlementarisme exerce ses ravages, l'Angleterre seule a su atténuer légèrement l'action dissolvante du désastreux système, grâce peut-être au bon sens de la nation, grâce surtout à la royauté où le principe autocratique est maintenu pour les graves circonstances, et grâce encore à l'aristocratie qui a conservé son prestige et une grosse part d'influence dans les conseils du gouvernement.

Et cependant, n'a-t-on pas vu en Angleterre les destinées du pays dépendre un instant des intrigues des Irlandais, c'est-à-dire des ennemis les plus irréconciliables des Anglais ? N'a-t-on pas vu les parlementaires irlandais mettre aux enchères leurs voix délibératives, offrir leur adhésion au plus offrant, c'est-à-dire au ministre qui prendrait le mieux en mains leurs intérêts, au

détriment des intérêts anglais bien entendu ? Un régime où de telles immoralités sont possibles n'est-il pas jugé ?

A force d'esprit pratique et de patience, les Anglais ont détourné l'orage, mais ils sont avertis et nous ne doutons point qu'ils ne songent déjà à modifier un système dont le fonctionnement légal fait courir à leur nationalité de si grands dangers. Le génie de la race anglo-saxonne ne reculera pas devant les difficultés de la tâche ; il égale en puissance celui de la race slave et il est mûri par l'expérience, avantage dont nous ne jouissons pas encore.

Quod licet Jovi non licet bovi », a dit la sagesse latine. Un bon sens naturel fortement accusé, le sentiment religieux profondément enraciné dans les âmes, une constitution exceptionnellement robuste, d'autres qualités éminentes ont permis à la nation anglaise de résister victorieusement à une ma-

ladie jugée mortelle et de faire bon ménage avec la peste comme certains individus avec le ténia. Etait-ce une raison pour déterminer d'autres nations moins bien douées ou douées différemment à s'injecter le venin ?

C'est parce que les Américains du Nord appartiennent à la race anglo-saxonne qu'ils peuvent se livrer à des expérimentations sociales vertigineuses. Ils en apprécieront le péril à temps et il n'est pas nécessaire d'être prophète pour prévoir qu'ils concluront tout naturellement à l'établissement d'une monarchie perfectionnée. Partout ailleurs ces expérimentations conduisent à l'anarchie et à la ruine, et la France hélas ! malgré sa force et sa grandeur, n'en est pas à l'abri.

Le pays de France est le plus beau de l'univers. Son peuple, heureuse combinaison de Celtes, de Romains et de Goths emprunte à chacune de ces races leurs qualités distinctives. Le Français brille à la guerre

par son courage et dans les salons par son esprit; son intelligence est prompte et facile; il approfondit sans peine tous les secrets de la science, il invente et s'assimile merveilleusement les inventions des autres; il déploie dans toutes les affaires les plus heureuses facultés d'organisation; sa religion éclairée, son goût dans les arts, son tact, son conservatisme dans la vie privée, son entrain, son impressionnabilité, jusqu'à sa légèreté et son penchant à la galanterie l'ont fait jusqu'à nos jours estimer et chérir. Tant qu'il resta uni dans sa foi religieuse et politique, il constitua une force des plus sympathiques et il était comme l'honneur de l'humanité tout entière.

Malheureusement, sa légèreté et son impressionnabilité dominent aujourd'hui son tempérament. En vieillissant la nation française s'est laissée abuser par les idées fausses, les théories mensongères et les rêves creux.

Elle est devenue l'esclave et comme la proie de toutes les absurdités et elle a créé son gouvernement à l'image fidèle de ces absurdités. La France est toujours la bien-aimée des nations, mais elle a cessé d'être la joie et l'espérance des peuples ; elle est devenue pour les gouvernements un objet d'effroi parce que le foyer d'où elle répandait jadis la lumière s'est transformé en officine de principes erronés et de doctrines empoisonnées.

La logique de l'histoire est implacable. Les armes déloyales se retournent contre ceux qui s'en servent même dans les intentions les plus loyales. Alexandre II a péri de la main de la fausse liberté qu'il voulut introniser dans son pays. Mais heureusement qu'une force conservatrice latente protège les nations où vivent toujours les nobles sentiments, et les préserve à l'heure décisive des catastrophes finales. Le même

Alexandre II a péri précisément au moment où il allait signer la constitution fatale de Loris-Mélikoff, qui nous aurait englués, à tout jamais peut-être, dans la vase sans fond de la « liberté » et de « l'égalité ».

C'est en vertu de cette logique que la France, pour s'être faite la grande prêtresse des deux déesses infernales, est déjà sur le bord du précipice.

Mais nous avons pleine confiance dans la Providence. La France n'est pas la plus coupable de cette débauche de liberté dont elle donne à l'Europe le spectacle affligeant. L'Allemagne, patrie de Luther, le père du mensonge et de la révolte, l'y a entraînée par ses perfides conseils, peut-être même l'y a-t-elle poussée par ses intrigues inavouables, car victorieuse elle tremble toujours devant la vaincue et ne néglige rien de ce qui tend à affaiblir celle qu'elle voudrait bien égorger définitivement.

Aussi nous sommes convaincus que le génie momentanément enténébré de la première nation du monde va déchirer le voile épais qui lui dérobe la vue claire des choses et, qu'en fin de compte, les Allemands paieront tous les pots cassés par Luther, Gutenberg et Schwartz.

En attendant la France souffre des maux, enfantés par la « Liberté ». L'Allemand Luther dont elle repoussa jadis si énergiquement les tentations corruptrices est vengé, car le peuple français, sans adopter le titre de luthérien, s'est assimilé toutes les fausses idées du moine infidèle et il porte déjà la peine de cette apostasie. L'intrigue le mène, le capital le domine et les juifs l'exploitent.

Nous voudrions bien clore ici ce chapitre, mais il reste tant de choses à dire sur ces nouveaux rois de France, beaucoup plus riches et plus puissants que ne le furent jamais ses véritables et glorieux rois !

Nous prendrons la question par ses côtés les plus généraux. Etranger à la France, nous laissons aux écrivains français le soin de dénoncer les crimes et les turpitudes commis par les juifs dans leur pays. Tous s'en acquittent fort bien, et particulièrement M. Edouard Drumont dont le génie littéraire, le courage civil et le patriotisme ont rempli l'âme des lecteurs russes d'étonnement et d'admiration.

Nous connaissons le juif, sa nature et l'œuvre qu'il poursuit; M. Drumont n'a soulevé qu'un coin du rideau qui cache son activité souterraine, mais il l'a fait avec une telle maëstria qu'il décourage ses disciples dans l'art de tracer des portraits et de poser le doigt sur la plaie vive du patient.

C'est pourquoi renonçant à ce genre difficile, je voudrai porter le regard plus avant, déchirer du haut en bas la toge de grandeur surnaturelle dont s'affuble le juif pour en

imposer au chrétien et montrer comment les nations chrétiennes peuvent briser ou tout au moins desserrer les mailles du filet où les déicides maudits les retiennent captives.

La Bible est mon livre de prédilection. C'est par la Bible que je jugerai le juif; c'est dans son histoire authentique que j'irai chercher le récit des turpitudes sans nom, dont une seule suffirait à déshonorer à tout jamais un autre peuple, des crimes effroyables dont un seul mettrait une autre nation au ban de toutes les nations.

Je passe volontiers sous silence la conduite, au moins singulière, de certains patriarches qui s'empressent de fuir les pays visités par la famine, afin de ne point partager le malheur commun ou pour s'épargner le spectacle de voir souffrir leurs amis et leurs proches, qui trafiquent un peu partout de leurs femmes qu'ils font passer pour leurs sœurs

afin sans doute de délivrer leurs hôtes trop galants des scrupules gênants de l'adultère.

Je veux bien croire que ces détails qui répugnent à nos mœurs peuvent s'expliquer à la rigueur, dans le sens mystique et, du reste, la morale ne doit pas sans doute se montrer trop exigeante envers quelques parias expulsés de l'Inde.

Pour la même raison je rappellerai seulement pour mémoire le fratricide des fils de Jacob, l'abominable trahison de Siméon et de Lévi qui massacrent horriblement tout un peuple, les Sichémites, endormis sous la foi d'un faux serment et d'une alliance menteuse, l'inceste de Juda avec Thamar, sa belle-fille, etc.

Je prendrai le peuple hébreu dans son ensemble, tel qu'il nous apparaît au début de son histoire, déjà digne de tous les mépris et de toutes les exécrations.

A peine sorti de ses langes, nous le ren-

controns en Egypte, pays riche et confiant où il reçoit une royale hospitalité. Il en abuse aussitôt pour y faire l'apprentissage de ce parasitisme qu'il a si bien perfectionné de nos jours. Il tombe dans de tels excès que, pour s'en débarrasser et éviter la contagion le peuple hospitalier décrète contre lui des lois atroces, l'extermination sans pitié de tous les enfants mâles.

Le remède était énergique et depuis quarante ans, les crocodiles du Nil auraient tranché, à coups de mâchoires, la question naissante du capital avec son corollaire, la question du socialisme, mais Moïse paraît.

D'où venait cet homme extraordinaire ? Il nous apprend lui-même qu'il était arrière-fils de Lévy, le meurtrier déloyal des Sichémites, déroutant par cette généalogie, toutes les règles de l'hérédité établies par la physiologie. Destiné à périr comme ses congénères, il est exposé sur les eaux du fleuve,

mais la fille du roi le pêche, le sauve et l'élève comme son propre fils.

Frappés de cette circonstance et stupéfiés par son génie, ses contemporains refusent de croire qu'il appartienne à la race maudite. Ils lui attribuent et beaucoup lui attribuent encore une illustre origine.

Ils le disent issu d'une grande princesse qui veut dissimuler sa faute et d'un guerrier couvert de gloire.

Le fait est qu'aucune de ses actions ne dément une si haute opinion.

Il se fait initier dans les écoles ésotériques, pénètre jusqu'aux derniers confins de la science intégrale et sacrée, et dépasse, par son savoir et sa pénétration, les mages égyptiens qui l'ont instruit. Il se perfectionne encore dans la compagnie du prêtre Jéthro qui, selon toute apparence, avait communiqué lui-même avec les sages de l'Inde.

Ce rejeton des parias est enfin armé de toute la force de la vérité et d'une volonté de fer. Il va tenter l'œuvre la plus difficile qu'ait jamais conçue le cerveau le plus vaste, l'intelligence la mieux équilibrée et le cœur le plus enthousiaste. Il va opérer le sauvetage des misérables qui sont ses frères, dompter et discipliner la tribu la plus têtue et la plus indomptable du monde, l'élever du rang méprisé où elle végète, au rang suprême parmi les nations de son époque ; il va même fonder, avec des éléments d'une impureté notoire, un Etat qui fonctionne admirablement et dont les rouages semblent inusables et incassables.

Pour arriver à son but, Moïse, fort de son droit et de sa mission, ne recule jamais devant les sévérités les plus extrêmes, comme plus tard un autre géant historique, notre grand Pierre Romanoff. Une faction de rebelles se forme-t-elle contre son auto-

rité, il foudroie, d'un seul coup, les chefs et les complices. Ses six ou sept cent mille sujets sont-ils, en grande majorité, infidèles à leur Dieu, et, déjà portés au culte du métal, offrent-ils leurs hommages au Veau d'or, symbole éternel des banques, des bourses et de toutes les maisons d'usure et de vol, Moïse n'hésite pas à en faire massacrer vingt-trois mille. Il édicte les lois les plus admirables qui aient été jamais données à une nation et oblige, par tout un système de moyens coercitifs, la foule ignorante, indocile et stupide à les observer religieusement.

Législateur sublime, grand capitaine, pontife et prophète, philosophe et roi, Moïse est aussi l'artiste incomparable qui pétrit, façonne un bloc de terre glaise et sordide pour en composer une nation, le poète enthousiaste qui console quand il bénit, qui fait frémir quand il maudit.

C'est Moïse enfin qui jette, par ses enseignements, les premières bases de la religion divine où l'humanité tout entière a trouvé la régénération et le salut.

Mais où Moïse avait-il puisé ses propres enseignements? dans son génie, dans ses communications avec la divinité? assurément. Cependant, il est certain qu'il mit largement à contribution le savoir qu'il tenait de Jéthro et de ses premiers maîtres, les mages égyptiens, concentrant, dans son vaste cerveau, toutes les forces, toutes les puissances et toutes les connaissances humaines.

Les lois de Moïse, dans leurs prescriptions générales et particulièrement dans le Décalogue, étudiées aux lumières de la science positive, sont l'admirable résumé de cette science intégrale dont nous ne cessons de prêcher la recherche assidue et dont nous voyons poindre la renaissance en notre siècle de studieuse curiosité.

Mais les Juifs ne sont pour rien dans la grandeur incommensurable de Moïse. Il appartient à l'humanité tout entière comme ces arbres aux vastes rameaux qui surgissent au milieu des déserts arides et à l'ombre desquels tous les voyageurs, brisés par la fatigue et la chaleur du jour, ont indifféremment le droit de s'abriter.

Loin de puiser dans le génie de la nation juive les idées et les principes, qu'il expose magnifiquement, il ne cesse, au contraire, de contrarier les habitudes déjà vicieuses des Juifs et de réagir violemment contre leurs instincts dépravés.

D'ailleurs, pour surnaturelle qu'elle soit, la puissance d'un homme n'est jamais sans limites.

Moïse put bien, en enserrant un peuple corrompu dans un corset de fer, le contraindre à marcher droit pendant plus de quinze siècles, mais tous ses efforts pour

modifier sa nature perverse demeurèrent stériles.

Les Juifs restèrent, même aux plus beaux jours de leur histoire, tels que leur grand homme les avait trouvés en Egypte : au physique, lépreux et couverts d'ulcères, dévorés par la scrofule et l'éléphantiasis, répandant une odeur fétide ; au moral, exclusifs, férocement égoïstes, paresseux, insolents, impudents, escrocs, voleurs, parasites.

Contre leurs voisins, plus ou moins ennemis de leur Etat, ils ne procèdent que par le massacre, l'extermination en masse, le pillage, le vol, la spoliation.

Ils ne peuvent s'élever à aucune conception artistique; leur esprit est totalement dénué d'initiative, et leur corps s'alanguit dans une lâche paresse. Leurs maisons sont des taudis et quand ils veulent bâtir un temple à leur Dieu, des palais à leurs rois,

ils en sont réduits à mendier la collaboration des architectes idolâtres et à embaucher jusqu'à des ouvriers maçons ou forgerons qu'ils recrutent n'importe où. Le peuple qui vit aux bords de la mer est obligé d'emprunter des vaisseaux aux Phéniciens, il ne sait pas en construire.

Enclins aux vices contre nature, on voit un jour toute une tribu, celle de Benjamin, se vautrer ouvertement dans une débauche inénarrable.

Vivant sur la tradition de leur séjour en Egypte, ils ne cessent de considérer la rapine et l'usure comme leurs seuls moyens d'exister. L'étranger qui les connaît se met autant qu'il peut hors de leurs atteintes. Alors ils n'hésitent pas à se piller et à s'exploiter entre eux.

Moïse qui a su apprécier leurs misérables tendances leur impose des lois qui les arrêtent sur cette voie funeste ; il leur interdit

l'usure sous n'importe quelle forme et prescrit *l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres tous les vingt-cinq ans.* Sans l'application régulière de cette sage institution du jubilé toutes les terres, tout l'argent, toutes les valeurs passeraient en moins d'un siècle aux mains des plus intelligents ou des plus filous, et la nation juive ne serait plus composée que d'une petite bande de jouisseurs et d'un immense troupeau d'esclaves.

Livrés à toutes les discordes intestines, énervés, ils ne savent plus bientôt conserver l'indépendance de leur territoire. Fustigés de temps en temps par les Egyptiens ou par les Philistins, écrasés et enchaînés par les Assyriens, subjugués par les Perses, asservis par les Macédoniens, ils en arrivent à mendier la tutelle onéreuse et humiliante des Romains. Puis, ballottés de platitudes dégradantes en révoltes insensées, ils finissent

enfin par indigner l'univers au point que toute l'humanité bat des mains au récit des terribles répressions de Titus.

Des hommes d'un génie exceptionnel, moins grands cependant que Moïse, Isaïe, Ezéchiel, Jérémie, surgissent bien de temps en temps, au milieu de cette race abjecte et tentent de la rappeler à ses devoirs et à la pudeur. Un homme honnête, un caractère enthousiaste leur semble une anomalie, une monstruosité. Ils raillent et persécutent leurs grands hommes et les tuent avec des raffinements de cruauté.

Et depuis qu'ils ont mis le comble à leurs crimes, il y a dix-huit siècles, leurs défauts sont devenus des vices et leurs vices se sont changés en habitudes invétérées.

La grande ombre elle-même de Moïse ne les protège plus.

Ils ont renié le grand prophète comme ils ont renié Jésus.

Ils ne retiennent de sa loi que ce que leurs damnés rabbins en ont délayé dans le Talmud, c'est-à-dire les prescriptions extérieures qui eurent sans doute leur utilité jadis, mais dont l'observance est aujourd'hui vaine, ridicule et parfois indécente.

Moïse est un héros chrétien parce qu'il est le héros de l'humanité et le Pentateuque est notre livre.

Le livre des juifs, c'est le Talmud, ce livre infâme, tout peuplé de monstres et de bêtes féroces, au témoignage de Gerson, philosophe français qui avait eu le courage d'en parcourir les seize in-folios.

C'est par le Talmud que nous devons juger les juifs.

Ce livre est le code de la guerre perpétuelle que les juifs doivent faire aux chrétiens.

Nous sommes en état de légitime défense. De quelles armes nous servirons-nous ?

D'aucuns proposent l'extermination sans merci. Ils disent que la société chrétienne est excédée, que ce groupe de lépreux la contamine et qu'il faut extirper la plaie de peur qu'elle n'atteigne jusqu'aux sources vitales. Ils ajoutent que si la quantité de bêtes fauves dans une contrée est en raison inverse de sa civilisation, la quantité de juifs est et sera toujours en raison directe du désordre qui y règne.

Les juifs opposent cette objection que s'ils répandent la corruption parmi nous, c'est la preuve de l'infériorité de notre nature et de la supériorité de leur race ; mais il ne faut pas y prêter plus d'attention qu'à l'argument que présenterait un gramme de strichnine à notre organisme, si le poison pouvait parler.

Certes le système d'extermination en masse mérite d'être discuté et les juifs seraient mal fondés à se plaindre si la majorité opi-

nait en sa faveur ; leur histoire, Dieu merci ! est assez remplie de peuples exterminés pour faire place et champ libres.

Cependant je reconnais que ce moyen radical répugne à nos mœurs et en Russie notamment la besogne serait trop lourde, surtout si la mesure allait s'étendre à la Pologne russe.

On propose encore l'exil par proscription.

Mais une nation n'a peut-être pas le droit d'écouler ses égouts sur une nation voisine.

Et puis les juifs sont tous solidaires entre eux en vertu des lois talmudiques. Pour venger la prétendue oppression d'un seul des leurs, ils sont habiles à susciter entre les diverses nations chrétiennes des inimitiés, qui paraîtraient incompréhensibles, si l'on ne devinait derrière le bras de l'aryen qui se lève pour frapper, la silhouette du sémite qui a payé pour assouvir ses petites rancunes. Il est bon que les nations se

gardent contre les immondes intrigues et le système des otages a du bon.

Puisque le juif est un mal nécessaire et inguérissable, il ne reste plus qu'à l'atténuer autant que possible. Quand les malfaiteurs deviennent trop nombreux et les prisons trop étroites, les gouvernements sages, désireux de ne pas fatiguer les bourreaux et de ne pas déborder les geôliers, prennent des mesures exceptionnelles. Ils mettent en interdit toute une province ou toute une catégorie de coupables sous la surveillance de la police et la nation tout entière est chargée de cette police. Afin que les coupables ne se dérobent pas à la rigueur de la loi, on les parque dans une enceinte bien délimitée et on leur défend d'en sortir sans une marque distinctive sur les vêtements, qui les rend partout reconnaissables.

C'est le ghetto et c'est l'habit jaune, la couleur du galérien.

L'Europe occidentale a longtemps appliqué le système et elle s'en est bien trouvée.

La Russie l'applique encore, mais seulement en partie. Un certain nombre de provinces sont assignées aux juifs pour leur résidence forcée, les autres leur sont fermées, du moins en principe ; c'est toujours le ghetto, mais élargi. Aussi la Russie n'est-elle qu'en partie rongée par la vermine.

Un retour au vrai ghetto et à l'habit jaune, l'application de la loi sans fausse miséricorde me semblent imposés.

On ajouterait à l'habit jaune un collier de sonnettes comme au serpent du même nom, ou une crécelle comme aux lépreux du moyen âge, je n'y verrais, pour mon compte, aucun inconvénient.

Mais, dira-t-on, le Juif saura déjouer toutes les combinaisons. C'est le démon sur terre. Il joue le rôle de *tentateur* et sa tentation

c'est l'offre du prêt d'argent au chrétien gêné dans ses affaires.

Nous offrons encore un préservatif contre ce danger que le chrétien répète, soir et matin, la prière dominicale et qu'il traduise ainsi les deux derniers versets :

Seigneur Dieu, préservez-nous de la tentation de l'usurier

Et délivrez-nous du Juif.

Ainsi soit-il !

CONCLUSION

L'inégalité est la plus grande loi de la nature. — Equilibre européen. — Le renversement de l'unité germanique est une question de vie ou de mort pour l'Europe. — Le brigandage. — Les Allemands et les Slaves. — Rôle de la Russie. — Les Polonais. — Influence néfaste des idées occidentales en Russie. — Absurdité de la devise arborée par la République française. — Imminence d'un cataclysme social. — La Russie au bord du précipice. — Gouverneur allemand. — La civilisation occidentale est une pourriture. — Supériorité morale de l'homme russe. — Supériorité morale des Tzars et de l'aristocratie russe. — Emancipation de la Russie. — Ordures morales. — Programme préliminaire. — Dix ans de paix. — Les employés de la Couronne en Russie. — M. de Bismark et MM. de Bleichrooder et Cie. — Le socialisme d'Etat et le brigandage d'Etat.

Je pense avoir démontré que la grande loi de la nature, celle qui gouverne l'univers

tout entier, le monde physique et le monde moral, c'est la loi de l'inégalité, entraînant la négation de la liberté absolue.

J'espère avoir fait comprendre que *la société humaine, synthèse des êtres humains, est un organisme qui doit obéir nécessairement aux mêmes lois qui régissent l'individu* et, par conséquent, que la physiologie et la psychologie sont les deux sciences positives dont le sociologue doit s'inspirer principalement pour fonder un système social rationnel et conforme aux lois de la nature.

L'équilibre stable de tous les corps en mouvement, en général, et de tous les êtres organisés, en particulier, ne s'obtenant qu'au moyen du système central qui fonctionne partout, basé sur sa puissance proportionnée à la résistance des parties assujetties, et aussi sur l'inégalité et sur la hiérarchie, j'en ai conclu logiquement que tout orga-

nisme social doit accepter la loi commune et posséder son système central.

Et comme toute société humaine est condamnée à lutter contre la nature et à se défendre contre ses ennemis, la société européenne, si elle veut prospérer et même subsister, doit s'organiser en Etats, et tout Etat comporte un système central dont la devise nécessaire est celle-ci : *Unité de commandement.*

Il est évident que cette société européenne ne saurait former un Etats unique. Elle est perpétuellement sous le coup d'une invasion asiatique. C'est un danger éloigné sans doute, quoique l'histoire nous offre plusieurs exemples d'irruptions soudaines et terribles, mais il suffit que ce danger existe pour que nous soyons tenus de veiller sans cesse et de n'affaiblir en rien nos puissances militaires — et cette vigilance ne peut être entretenue que par la rivalité entre les divers Etats.

Mais il est essentiel que l'organisation militaire soit proportionnée aux besoins de la défense et non de l'agression et qu'elle ne compromette en rien le bien-être économique de chaque Etat; tel doit être le but d'un *équilibre européen* sagement combiné.

Or cet équilibre européen a été entièrement faussé par l'érection, au centre de notre continent, d'une grande puissance égoïste et brutale, militairement organisée, uniquement dans des vues d'agression, d'extermination et de pillage. Il faut la renverser, coûte que coûte, au prix de tous les sacrifices et par tous les moyens. Son anéantissement est une question de vie ou de mort pour la société européenne et doit, évidemment, constituer la grande tâche de cette fin de siècle.

Cette puissance ne se serait jamais élevée, les Allemands n'auraient jamais songé à devenir agresseurs, l'équilibre européen

n'aurait pas été rompu avec la violence et l'arrogance qu'ils ont apportée à leur œuvre mauvaise, *si tous les autres Etats de notre continent avaient été équilibrés eux-mêmes.* La conscience de la faiblesse, de la désorganisation et de la décadence des voisins a seule éveillé les appétits grossiers de la race germaine et lui a suggéré, concurremment avec les Juifs, ses idées de domination universelle.

Ce manque d'équilibre dont souffrent les Etats occidentaux a été déterminé par les idées fausses sur lesquelles leurs gouvernements se sont constitués ; et ces idées fausses s'infiltrent en Russie en vue de la désorganiser et de l'affaiblir.

Mais l'Allemagne, objectera-t-on, qui a su acquérir une telle force, est sans doute mieux équilibrée que les autres Etats. Elle peut donc invoquer des droits moraux à la suprématie, prétendre, par exemple, qu'elle

fait la police du monde pour se protéger et protéger ses sujets contre le désordre et l'anarchie qui règnent chez ses voisins.

Cet argument est spécieux mais il pèche directement contre la vérité. Les Allemands l'ont fabriqué pour masquer leur décomposition à l'intérieur et dissimuler leurs projets criminels à l'extérieur.

Les absurdités sociales qui dévastent l'occident de l'Europe sont des produits allemands. Elles sont filles de Luther. Tous les Allemands, plus ou moins, en sont infestés ; c'est la lèpre qui les ronge. S'ils ne s'empressent point d'en faire l'application dans leur vie politique comme dans leur vie religieuse, c'est qu'avec l'instinct de leur propre infériorité, ils aiment à expérimenter *in anima vili* les inventions qui sont leurs et dont ils se méfient d'autant plus.

L'organisation militaire merveilleuse, la subordination exemplaire, l'union fraternelle

et touchante qu'on veut nous faire admirer en Allemagne, tout cela c'est la résultante du mot magique *rapine,* soufflé par M. de Bismarck à l'oreille de ses concitoyens ; ce mot a fait tressaillir de joie leur *ventre* qui, suivant Heine, est chez eux le siège du sentiment.

On a vu des bandits en Calabre, les couteaux déjà tirés pour s'égorger entre eux ou pour massacrer leur chef, s'arrêter net à ce cri de la sentinelle : *Des voyageurs !* Les couteaux rentrent dans leurs gaines, les frères s'embrassent et chacun, haletant, cherche à deviner les ordres du capitaine, du père.

Je ne voudrais pas être à la place de M. de Bismarck le jour où les Allemands auront compris que les *riches voyageurs*, signalés de tous côtés, sont des carabiniers ou des dragons.

Pour disperser cette bande gigantesque.

il faut avant tout que les nations slaves se rappellent leur histoire et sachent bien, une fois pour toutes, que l'Allemand *c'est le conquérant et l'exterminateur par excellence, que c'est l'ennemi juré et éternel du Slave,* et qu'il lui fait l'injure de le considérer comme son inférieur, au mépris même de l'évidence.

Si les Allemands usent parfois des apparences de la douceur envers les Slaves, s'ils se contentent de ne les exterminer que par des moyens légaux, c'est grâce à l'existence de la Russie, c'est par crainte de voir leurs victimes désignées se jeter dans les bras du colosse du Nord.

Si jamais la Russie, — Dieu garde le monde d'un tel malheur, — était vaincue et refoulée vers l'Asie, les Allemands n'hésiteraient plus un instant à exproprier tous les Slaves par droit de conquête et se conduiraient à leur égard comme les Anglo-Saxons à l'égard des Irlandais.

C'est une fourberie allemande digne de Machiavel d'offrir aux nations l'exemple de la Pologne pour les aigrir contre la Russie. D'une part, les Allemands, admirablement secondés par les Juifs dans cette œuvre de trahison, entretiennent et avivent la haine du Polonais contre le Russe ; d'autre part, profitant de l'influence qu'ils ont toujours exercée à la cour de Russie, ils ne manquent jamais d'exagérer le danger venant de la Pologne et sont les premiers à conseiller les mesures trop rigoureuses. Les uns excitent, les autres dénoncent et les naïfs sont toujours pris.

Si l'animosité se maintient à l'état aigu entre les deux grandes fractions de la nation slave, à qui la faute cependant ?

Ce sont moins les rêves d'indépendance des Polonais qui exaspèrent les Russes, que l'affectation de leurs sympathies envers tous les ennemis du nom russe qui découragent

toutes nos tentatives et tous nos désirs sincères de rapprochement.

Les insurrections de Kosciuszko et celles de 1831 avaient été oubliées et pardonnées ; l'insurrection de 1863 nous révolta. Elle était l'œuvre de Palmerston et de Napoléon III. Dépourvus de tout sens politique, dénués même de l'instinct de la conservation, les Polonais s'étaient faits les instruments aveugles des deux hommes qui avaient alors le plus d'intérêt à être désagréables à la Russie.

Ce qu'il y eut de plus funeste à la suite de cette insurrection stupide et, en somme, peu chevaleresque, c'est que M. de Bismarck profita de l'occasion pour rendre un léger service à la Russie, en fermant aux rebelles les portes de la Prusse.

C'était un sou prêté à un millionnaire, mais Alexandre II avait une âme reconnaissante. Il voua au roi de Prusse une amitié

éternelle, et, appuyé sur cette amitié, Guillaume Ier finit par se faire couronner empereur d'Allemagne, après avoir écrasé l'Autriche et la France.

Que les Polonais se tiennent enfin pour avertis ! L'Allemagne s'apprête évidemment à diriger ses coups contre les Slaves. Si, au moment critique, la sympathie de nos provinces de l'ouest ne se déclare pas en faveur de la Russie, c'en est fait du nom même de la Pologne.

Le Russe est un Slave ; il est bon, il est généreux, il est magnanime ; on l'entraîne où l'on veut par des témoignages de sympathie et d'amitié, mais il est certain qu'il reste de l'ours en lui et malheur à qui le dérange dans sa bauge ou à qui le trahit !

Le Russe est le contraire d'un exterminateur ; on sait comme il s'est conduit en Finlande et plus récemment en Asie, où il respecte la propriété privée, la religion, les

coutumes et la langue de tous les peuples barbares qu'il a conquis et Dieu sait que toutes ces conquêtes, loin d'être productives sont terriblement dispendieuses.

La puissance russe ne doit pas effrayer l'Europe ; nous avons assez de terres et nous n'avons besoin d'exploiter ni d'exterminer personne.

La Russie ne s'avancera jamais vers l'Europe occidentale, sauf pour y rétablir un peu d'ordre après que les différentes nations constitutionnelles se seront entr'égorgées et entre-mangées, ou pour y arrêter les progrès d'une anarchie devenue dangereuse pour elle.

Elle n'ira non plus jamais aux Indes ; ce serait un métier de dupes, sa nature large et généreuse se refuserait à en extraire pour son compte les richesses fabuleuses qu'en retirent les Anglais. La Russie s'empresserait d'affranchir les esclaves indiens qui

peinent à l'heure actuelle au profit de leurs maîtres et elle devrait envoyer ensuite des provisions de Moscou pour nourrir la garnison de Calcutta.

Si le Russe adore les expéditions lointaines et les conquêtes inutiles, c'est par exubérance de force et de jeunesse; il ne peut demeurer en place; c'est au fond un grand enfant qui ne sait pas toujours ce qu'il veut comme lorsqu'il s'amuse au rôle de pionnier de la civilisation ou de bienfaiteur de l'humanité; mais facile à vivre, on doit l'aimer, car il est foncièrement honnête et capable de faire le bien, vertu bien peu commune, je crois, dans l'Europe occidentale.

C'est pourquoi le cœur saigne à la pensée que cette belle nature russe est systématiquement dépravée par l'influence de toutes ces idées sociales, morales, philosophiques, politiques et autres, viandes creuses dont se nourrit et meurt l'Occident de l'Europe.

Je connais des Russes qui professent une certaine admiration pour la République française.

Eh bien ! je déclare que s'il prend jamais fantaisie à une académie quelconque de décerner un prix à l'inventeur de la devise politique la plus absurde, tous les concurrents perdront leur temps et leurs peines. La République française a emporté la couronne d'avance, en arborant son étiquette de « liberté, égalité, fraternité », trois mots qui jurent à l'envi contre la nature, contre le bon sens et contre la logique.

La liberté naturelle de l'homme, proclamée par Rousseau, est un mensonge, car nous avons vu que l'homme est né esclave.

La liberté politique, sanctionnée par le principe de la souveraineté du peuple, est une absurdité, car elle mène logiquement et inévitablement au *liberum veto* qui fonctionna jadis en Pologne ; c'est aussi un men-

songe, car elle assujettit le peuple à la domination d'une majorité formée au hasard, le plus souvent au profit des intrigants et des voleurs. Cet assujettissement à la majorité hurle d'ailleurs contre le principe de la royauté de chaque citoyen, qui devrait conserver le droit de se soustraire à la loi confectionnée avec le concours d'un mandataire qui n'est pas le sien. La liberté politique est enfin défectueuse par cette raison décisive qu'une bonne loi doit être la *résultante* de deux opinions contraires, tandis qu'avec le système de la majorité absolue, une loi parlementaire peut bien combler les vœux d'une moitié des citoyens, mais, le plus souvent, au grand dommage de l'autre moitié.

La liberté de conscience est une trahison; elle favorise les sectateurs de Luther, les propagateurs, par conséquent, du poison allemand; elle donne parmi les sociétés chré-

tiennes droit de cité au Talmud qui ordonne aux Juifs de mépriser, d'exploiter et de nuire à tous ceux qui n'appartiennent pas à leur race.

La liberté de la presse est la liberté d'empoisonner impunément ses contemporains; c'est aussi une mauvaise plaisanterie car un très petit nombre de citoyens sont à même d'en jouir.

La liberté de circulation dépeuple les campagnes au grand détriment de l'agriculture, seule industrie nécessaire aux nations. L'abolition des passeports favorise le vagabondage, et oblige les nations à entretenir une police très onéreuse et généralement incapable.

La liberté de réunion, c'est la liberté de conspiration; c'est la liberté pour tous les tarés, tous les incapables, tous les « hommes perdus de dettes et de crimes » de nouer dans les ténèbres leurs intrigues malfai-

santes et de fomenter des désordres dont ils seront seuls à profiter.

La liberté de vivre et de se conduire à sa guise sanctionne l'ivrognerie, le jeu et la débauche, tous vices préjudiciables à une société, parce qu'ils sont contagieux et détournent de tout but utile les individus qui s'y adonnent.

L'égalité des hommes entre eux est une illusion pareille à celle de la rotation du soleil autour de la terre. Elle contrarie la loi primordiale de la nature qui est une loi d'inégalité. Ce principe engendre le socialisme des niveleurs, qui aboutiront fatalement au despotisme le plus éhonté, lequel courbant tous les hommes sous une volonté irresponsable, assignera arbitrairement à chacun une tâche excessive et un salaire insuffisant.

L'égalité devant la loi est le comble de l'injustice, car elle jure contre les inégalités

physiques, intellectuelles et sociales qui sont de toute évidence. La responsabilité doit être, au contraire, proportionnée à la *masse* que représentent chaque individu ou chaque catégorie d'individus. L'homme intelligent et instruit est plus punissable que l'homme grossier et simple, le fonctionnaire que le particulier.

La fraternité, je l'ai dit au chapitre de l'Anthropologie, n'est qu'un *pium desiderium* hypocritement substitué au principe de la paternité qui constitue une force réelle, dont on doit tenir compte, mais qui éveille nécessairement les idées de contrainte et d'inégalité.

Quel est donc le Machiavel moderne, ou plutôt l'antéchrist, qui a suggéré aux hommes une devise politique si absurde et si fertile en erreurs fatales ?

Un Anglais ? un Français ? un Allemand ?

Nous ne le pensons pas ; on saurait son

nom. Du reste, cette invention infernale suppose une telle intensité de perversion que tout le génie de la race aryenne protesterait :

La trinité diabolique — qui divise la société moderne, la désunit, la démoralise, la débauche, la déprave, l'affaiblit et, finalement, la dégoûte de la vie, — est évidemment une conception juive. Les preuves en abondent et plus on approfondira la question, plus elles apparaîtront nombreuses et irréfutables. Qu'on se rappelle l'axiome de droit : *is fecit cui prodest,* et le Juif seul tire profit de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. N'est-ce pas d'ailleurs une règle infaillible que chaque fois que la société chrétienne reçoit un dommage, il faut chercher le Juif.

Admettons cependant que l'inventeur de cette devise ne soit pas un juif, mais quelque dément dangereux, échappé de son caba-

non, en est-il moins vrai que la société occidentale, pour l'avoir faite sienne, est proche de sa ruine? N'est-il pas à craindre que les nations occidentales ne soient incorrigibles, car pour comprendre sa faute et surtout pour la réparer, il faut être jeune et intelligent.

Or, la race latine est décrépite, la race germaine bornée. Toutes deux sont condamnées à boire jusqu'à la lie le calice d'amertume, à se détruire réciproquement en des guerres inexpiables transformées en boucheries par la barbarie tudesque, à sombrer enfin dans un cataclysme social dont nul ne peut prévoir les horreurs.

Pour sauver cette Société du *delirium tremens*, il faudrait un miracle.

Comment supposer que les petits bourgeois, les ouvriers, les paysans et les simples manouvriers auxquels on répète tous les jours qu'ils sont des rois, consentent à

se départir volontairement de cette douce illusion ?

Comment exiger des savants, des philosophes, des professeurs qui ont prêché toute leur vie « l'égalité et la liberté », qu'ils confessent leur erreur et se mettent à prêcher le contraire ?

Comment espérer que les juifs, saturés de luxe et ivres de luxure, iront démolir de leurs propres mains les Bourses qui les ont enrichis et engraissés ?

Comment demander aux parlementaires et autres faiseurs politiques, d'aller s'agenouiller devant un roi véritable et lui dire humblement : « Sire, nous ne voulons plus tromper ni piller ton peuple ; viens et défends-le contre nous d'abord, contre tous ceux qui l'assiègent et l'exploitent ensuite ?

Comme ces rêves sont irréalisables, et comme les miracles ne sont plus de saison,

je suis obligé de conclure à l'imminence d'une grande révolution sociale.

Si, malgré tout, le salut est encore possible, je suis profondément convaincu qu'il ne peut venir que de la Russie.

Malheureusement les idées subversives ont également entraîné la Russie et, avant de songer à sauver les autres, il faut qu'elle songe à se sauver elle-même.

La nation russe est comme un grand seigneur très riche et très intelligent mais excessivement jeune et débraillé, qui a eu pour gouverneur un cuistre allemand, très pauvre et très borné, mais excessivement instruit et discipliné. Ce gouverneur l'a initié, en même temps qu'aux secrets des sciences positives et aux règles de la discipline, à toutes les hallucinations politiques que la patrie de Luther a enfantées et que la France s'est empressée de réaliser.

Ce gouverneur a inculqué à la nation

russe un profond respect et une haute opinion de la civilisation occidentale qui nous en impose à présent.

A la description des grands progrès scientifiques et des découvertes opérées dans le domaine de la nature ; au spectacle des machines puissantes, des villes splendides et de leur activité dévorante ; à la vue des redingotes noires et des miches de pain blanc distribuées à profusion au bas peuple dans l'occident de l'Europe, la nation russe s'est sentie profondément humiliée en comparant ces magnificences à l'ignorance de son peuple, à ses capotes grises et à ses cabanes couvertes de chaume, et l'imitation de l'occident en toutes choses est sa grande préoccupation depuis Pierre le Grand.

La robe splendide dont s'est revêtue l'occident, cache, il est vrai, de profonds ulcères. L'égoïsme en a tissé la trame et l'injustice les parures ; la nation russe s'en

est malheureusement aperçue beaucoup trop tard. L'homme qui vit au sein de cette prospérité apparente et purement matérielle ne goûte pas le repos. Aucun n'est sûr du lendemain et chacun, engageant pour l'existence une lutte désespérée, est sans pitié pour son prochain parce qu'il sait bien que ce prochain serait pour lui sans miséricorde. Le riche coudoie à son passage des fantômes humains, squelettes hâves et déguenillés, aux yeux caves, étincelants de haine et d'envie ; le pauvre, persuadé que la richesse n'est plus la récompense du travail et de l'honneur, guette l'occasion d'exercer lui-même de sanglantes justices ; tous comprennent qu'un volcan va s'ouvrir et inonder de sa lave brûlante cette pourriture dorée à laquelle on a donné le nom de *civilisation*.

Voilà la vérité vraie sur le monde occidental, et je voudrais que tous les Russes,

sans exception, en fussent pénétrés comme ceux qui l'ont étudiée vue de près.

Avant toutes choses, que la Russie congédie son gouverneur allemand. C'est maintenant un homme peu sûr; depuis que sa grande patrie a résolu de nous *civiliser* définitivement, il gère moins fidèlement les intérêts de ses élèves.

Rien n'est plus facile que de se passer de ses services. Nous en voyons la preuve dans le personnel de la haute administration actuelle, presque exclusivement recruté parmi les vrais Russes. Ce sont tous des hommes remarquables. Sous l'inspiration du souverain, ils ont eu la sagesse et le courage d'arrêter le progrès funeste des idées occidentales et ils se sont empressés de mettre un peu d'ordre dans les finances entièrement compromises sous le règne de la « liberté ».

La vérité nous oblige cependant à reconnaître qu'ils ont été triés sur le volet et que

les hommes d'Etat de caractère ferme et de jugement droit sont actuellement très rares en Russie. Presque toute notre classe instruite, encore sous l'influence des idées occidentales qui la mettent en contradiction avec elle-même, est généralement *fort mal équilibrée*. On peut toujours redouter du Russe instruit quelque incartade et quelque échappée de raison; c'est pourquoi on lui préfère souvent l'Allemand; il est d'une platitude désolante, mais on sait du moins à quoi s'en tenir.

Le jour où la Russie sera enfin libérée de l'influence pernicieuse des idées occidentales — et il est nécessaire de procéder sans retard à cette salutaire émancipation — l'*homme russe* ne sera plus reconnaissable. Pénétré de la conviction qu'il est infiniment supérieur à l'*homme occidental*, il puisera dans le génie de sa nation les idées et les principes qui consolideront son empire

sur des bases inébranlables, tout en assurant son propre bonheur et en garantissant sa liberté à un degré inconnu jusqu'à nos jours.

C'est le faible essai de l'organisation d'un tel empire et d'une telle société que je me propose d'exposer dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Mais il me reste à dire ici qu'autant l'homme russe est supérieur à l'homme d'occident, autant ses monarques l'ont toujours emporté, en toutes choses, sur les monarques de l'ancien monde.

Comme eux ils furent toujours les premiers gentilshommes de leur pays, les commandants d'armée et les chefs suprêmes de la justice et de l'administration ; de plus, ils furent et sont encore les pères de la nation, j'entends de la nation universelle, sans distinction aucune de classe ; c'est pourquoi le bonheur de leurs peuples est

l'objet constant des préoccupations personnelles du Tzar russe.

Sans souci de la popularité dont la recherche est le plus souvent un indice de lâcheté, le Tzar russe méprise le danger auquel il s'expose hardiment pour civiliser ses sujets et les pousser dans la voie qu'il croit être la voie du bonheur.

On ne saurait trop insister sur cette idée de *paternité* attachée à la personne du Tzar russe. Il s'en inspire lui-même et tout son peuple la partage, car le titre préféré qu'il lui donne est précisément celui de *père*.

C'est une idée patriarcale et elle se retrouve dans l'aristocratie russe. Aussi les divisions et les distances sociales n'ont-elles pas en Russie le caractère mortifiant qu'elles ont dans l'occident de l'Europe. Loin de se croire d'une autre essence que le reste des mortels, les classes régnantes et gouvernantes de Russie se considèrent seulement

et sont considérées pour le peuple comme les *anciens* de la nation.

Si les Tzars russes se sont trompés souvent, s'ils ont agi quelquefois contrairement à l'instinct de la nation, ce fut toujours sous le coup de l'illusion occidentale. Ils entrevoyaient le bonheur dans l'application de certaines idées ; ils tentaient de le réaliser.

La plus fâcheuse de ces tentatives fut incontestablement celle à laquelle se laissa entraîner l'empereur Alexandre II.

Mais n'accusons pas ce monarque à l'âme grande et au cœur généreux !

Il a payé de sa vie le bien qu'il voulait faire. Prions pour ce martyr et plaignons-le d'avoir cru que les institutions occidentales sont le dernier mot de la sagesse politique et sociale.

Il n'en est pas moins certain que l'œuvre d'Alexandre II fut une œuvre de perdition pour la Russie. Le titre de *libérateur* ne lui

sera pas conservé, mais il sera l'honneur de celui de ses héritiers qui aura délivré notre nation de toutes les tyrannies auxquelles des conseillers libéraux l'ont assujettie.

La liste de ces tyrannies est longue, — et nous laissons de côté l'acte de l'émancipation des paysans qui fut, nous le répétons, un acte de haute nécessité et de haute justice ; — cependant il faut passer l'éponge sur tout ce qui a été fait depuis 1856 jusqu'en 1881.

1° Il faut délivrer la nation russe de l'obscurantisme occidental, en créant une science rationnelle et éminemment russe et en réformant l'instruction publique.

2° Il faut délivrer l'Etat, ne fût-ce qu'en partie, de la tyrannie du capital en général et du capital étranger, en particulier.

3° Il faut délivrer la noblesse des banques foncières et de l'usure privée, et lui rendre ainsi la possibilité de redevenir ce qu'elle a

toujours été, la classe intelligente, naturellement conservatrice et dirigeant le patriotisme des autres.

4° Il faut délivrer les paysans de leur liberté qui les a assujettis à la paresse, à l'ivrognerie, aux usuriers, aux *coulaks*, à la débauche et à la misère, en instituant une tutelle de l'Etat qui remplacerait l'ancienne tutelle des nobles.

5° Il faut délivrer les villes du pillage des édiles.

6° Il faut délivrer la justice de l'injustice du jury, de l'arbitraire du juge de paix [1] et de la faconde coûteuse de l'avocat.

[1] Au moment où nous composons ce livre, nous apprenons, et les journaux apprennent à toute l'Europe, que la juridiction monstrueuse des justices de paix a été abolie dans les campagnes russes.

En outre, les états provinciaux (Zemstwo) ont été modifiés dans un sens véritablement russe.

Ces deux réformes fort importantes, préludes des autres non moins nécessaires, ont été effectuées conformément aux conclusions d'un rapport présenté,

7° Il faut enfin délivrer la société russe de l'exploitation des banques privées, des monts-de-piété juifs, ainsi que des sociétés et compagnies par actions, en reportant une partie de ces services à la charge de l'Etat, en instituant partout un contrôle et en favorisant dans toutes les entreprises privées la fondation des *artèles*, ces associations éminemment russes qui sont appelées, avec le temps, à désarçonner le capital et à inaugurer la solution pacifique et légale de la grande question sociale.

On comprend aisément qu'avec le régime autocratique, rien de plus facile que de nettoyer la Russie de toutes ces ordures ; — autant d'ordures, autant de signatures ; — *byt po semou*, et la chose est faite.

On ne peut rien entreprendre, cependant,

en 1881, par l'auteur de ce livre à S. M. l'Empereur Alexandre III, et pour lequel il eut le bonheur de recevoir les encouragementts de son auguste souverain.

c'est indubitable, si l'on ne compte pas d'avance sur une dizaine d'années de paix profonde qui permette de rogner tant soit peu sur le budget de la guerre.

Mais cet espoir, malgré les apparences contraires, n'a rien de chimérique. Je l'ai déjà dit : l'autocrate russe est aussi puissant à l'extérieur qu'à l'intérieur. *Il s'agit seulement de le faire voir et une guerre européenne devient impossible.*

La paix assurée, il faudra encore, pour réaliser toutes les *contre-réformes,* que l'employé de la couronne soit apte à penser et à travailler.

Or, à l'heure actuelle, le *tchinovnick* est l'être le plus malheureux de la création. En dépit du pouvoir qu'il représente et du travail qu'il fournit, il est plus mal rétribué que le plus mince commis de n'importe quel tripot juif. Humilié et persifflé par les libéraux, endetté jusqu'au cou, sa femme et ses

enfants presque sans pain, rien d'étonnant s'il n'a pas sa tête à lui, s'il ne travaille que par acquit de conscience et s'il finit par devenir libre-penseur.

Et cependant toute la force de notre puissante organisation politique repose sur le *tchinovnick*. Ceux qui l'abaissent et le discréditent veulent évidemment abaisser et discréditer notre régime.

Certain philosophe allemand, qui signe Hartmann, vient de publier un livre plein de sottises en général, de calomnies et d'injures à l'adresse de la Russie en particulier; il s'attaque aussi à notre employé de la couronne et l'accuse d'être un voleur.

Mais il y a des voleurs partout, même en Allemagne, et la corruption a diminué sensiblement chez nous depuis le nouveau règne.

Mais ce n'est pas à un Hartmann à jeter cette accusation à la face de la Russie, car

dans ce même livre, ce Hartmann dit que jusqu'en ces derniers temps, tous les ministères russes étaient organisés et gérés presque exclusivement par des Allemands. Ce sont donc les nobles compatriotes du sieur Hartmann qui ont initié le *tchinowik* aux mystères du *trinkgeld*.

Rien de sérieux cependant, c'est indubitable, ne peut être entrepris, si le gouvernement russe n'améliore sensiblement la situation de ses employés.

Il est non moins indubitable que le jour où il sera entré résolument dans la voie des *contre-réformes*, le socialisme, né des *réformes*, aura cessé d'exister en Russie.

Le socialisme en général est un *dilettantisme politique* quand il n'est pas une exaspération. On le voit apparaître partout quand le pouvoir légitime s'efface et livre le peuple aux exploiteurs de tout genre.

Les contre-réformes que je viens de

signaler constitueraient la *rentrée de ce pouvoir*, si chaleureusement plaidée par toute la presse conservatrice russe.

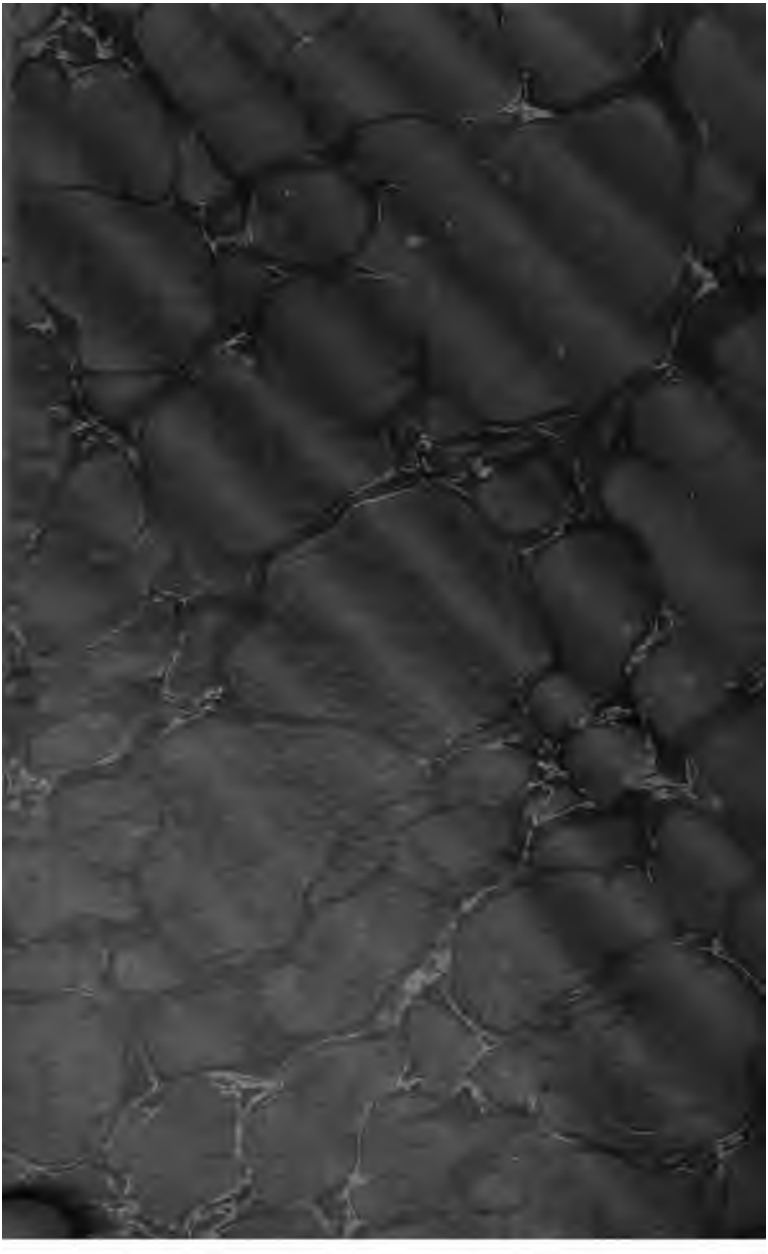
M. de Bismarck en rêve une pareille en Allemagne, en invoquant le *socialisme d'État*.

Mais M. de Bismarck oublie que le socialisme d'Etat n'est praticable que là où il y a *unité de commandement*. Pour une telle œuvre et malgré son génie, le chancelier de fer n'obtiendra jamais ni le consentement du Parlement, ni la bénédiction de MM. Bleischröder et Cie dont il est le très humble et très obéissant serviteur.

Et puis, le brigandage d'Etat est infiniment plus avantageux que le socialisme d'Etat.

Seulement, il ne réussit pas toujours.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE



JC
571
.R8

JC 571 .R8 C.1
Russie et liberte,
Stanford University Libraries
3 6105 035 606 024

~~I. L. L.~~
~~APR 3 1 1983~~
~~S. U. L.~~

12-204
20-